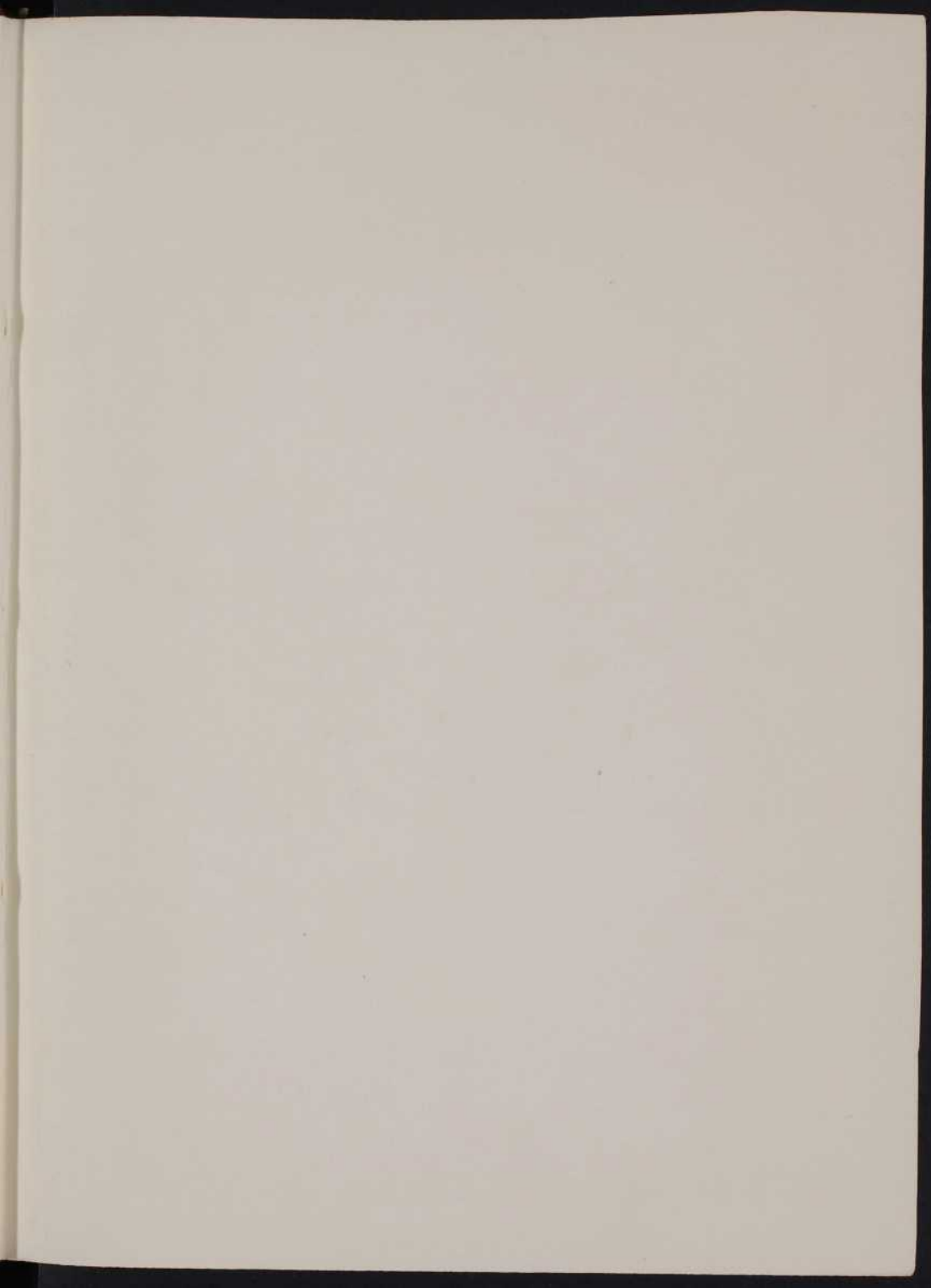


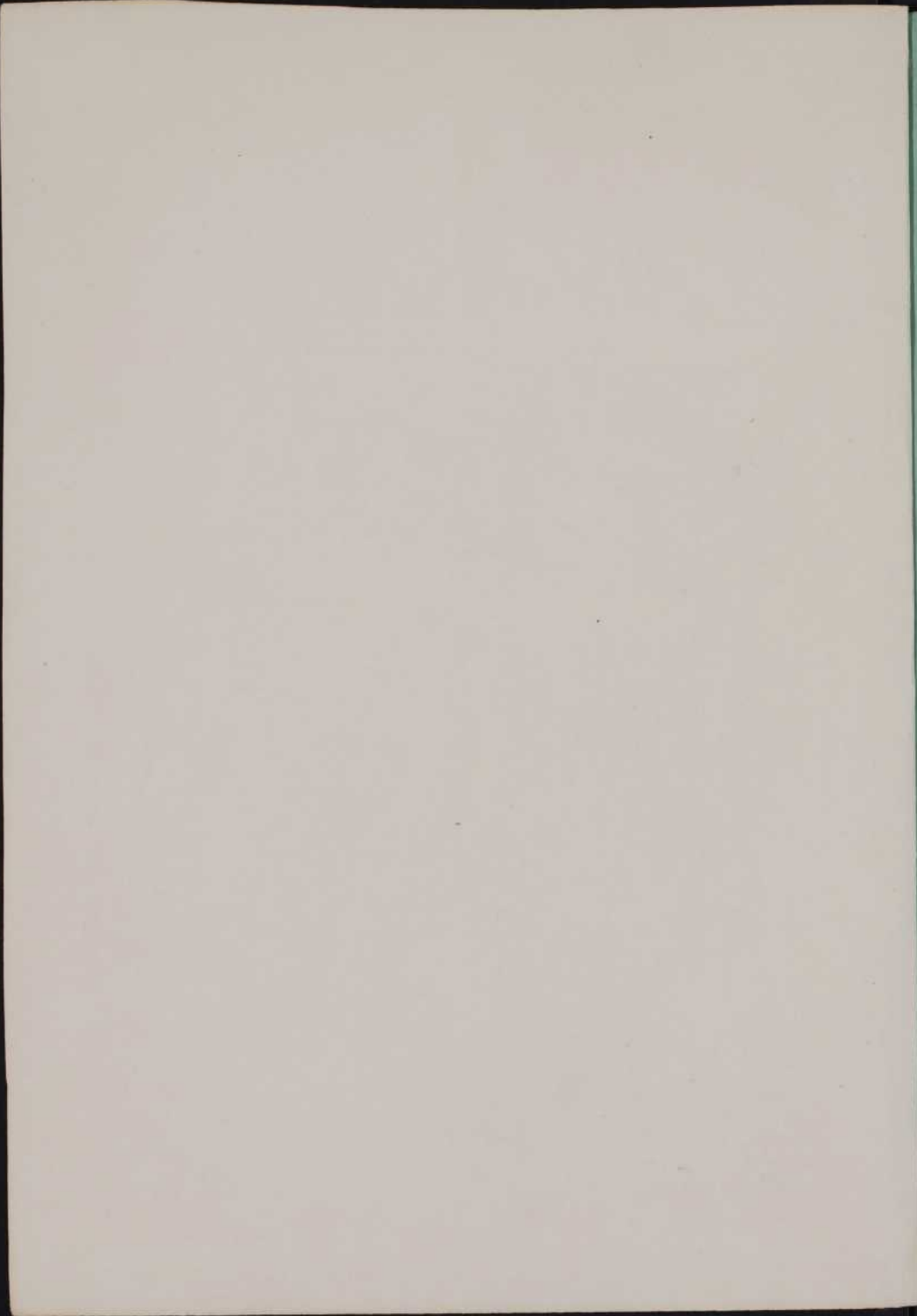
ER
ER
AGE

52



Bibliothèque Nationale du Québec





ALBERT LABERGE



LE DERNIER
SOUPER

ÉDITION PRIVÉE
MONTREAL
1953

387/39



EX-LIBRIS

NADEAU
EX-LIBRIS

GABRIEL NADEAU

a Gabriel Nadeau
pour lui à un noble
écritain un monument
qui fait honneur au poète
disparu et à l'auteur
de cette passionnante
biographie.

Cordial hommage
Albert Laberge



LE DERNIER SOUPER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

<i>La Scouine</i>	Édition privée, 60 exemplaires, 1918
<i>Visages de la vie et de la mort</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Quand chantait la Cigale</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui</i> .	Édition privée, 140 exemplaires, 1938
<i>La fin du voyage</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Scènes de chaque jour</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Journalistes, écrivains et artistes</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1945
<i>Charles de Belle, peintre-poète</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1949
<i>Le destin des hommes</i>	Édition privée, 100 exemplaires, 1950
<i>Fin de roman</i>	Édition privée, 100 exemplaires, 1951
<i>Images de la vie</i>	Édition privée, 75 exemplaires, 1952

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

<i>Hymnes à la terre</i>	Édition privée, 75 exemplaires
<i>Propos sur nos écrivains</i>	Édition privée, 75 exemplaires

ALBERT LABERGE

LE DERNIER SOUPER

ÉDITION PRIVÉE

MONTREAL

1953

ÉDITION PRIVÉE, HORS COMMERCE,
TIRÉE À SOIXANTE-QUINZE EXEM-
PLAIRES NUMÉROTÉS, SIGNÉS
PAR L'AUTEUR.

N° 73

Albert Labruze

Ps

8523

A23 D4

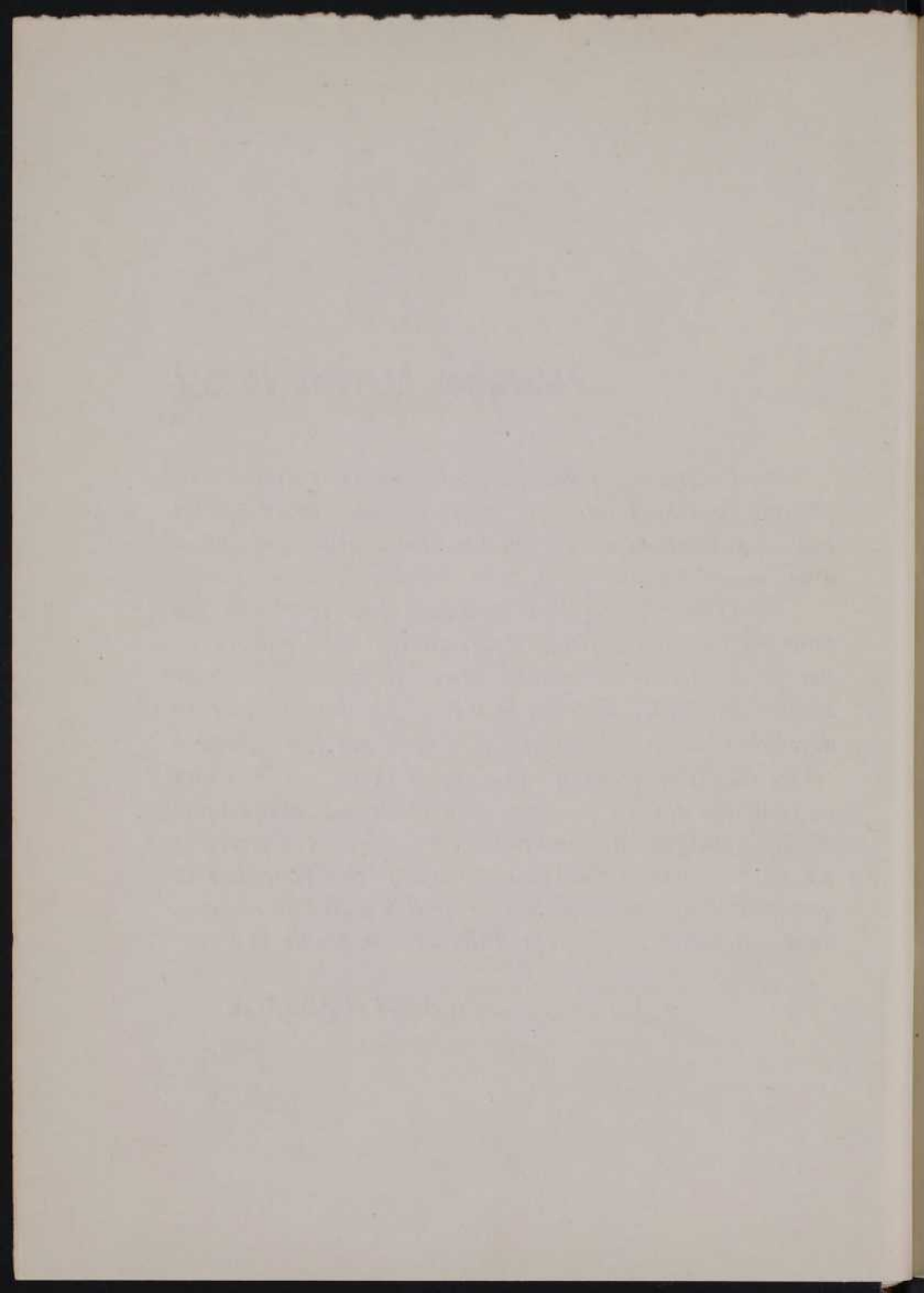
15

Pourquoi écrivez-vous ?

— Pourquoi écrivez-vous ? Ça ne vous donne rien puisque vous ne vendez pas vos livres, me demande d'un ton de pitié et de dédain un philistin adorateur du veau d'or.

— D'abord, pourquoi je n'écris pas. Je n'écris pas pour instruire ou renseigner mes compatriotes ; je n'écris pas pour édifier les bonnes âmes ; je n'écris pas pour amuser les esprits frivoles, je n'écris pas dans l'espoir de décrocher un prix littéraire, je n'écris pas pour plaire à tel ou tel critique puisque je n'envoie jamais un livre aux journaux, je n'écris pas pour essayer de gagner quelques piastres puisque mes ouvrages sont hors commerce, je n'écris pas pour la gloriole littéraire. J'écris pour dire ce que je ressens, pour exprimer ce qu'il y a en moi et aussi, dans mes contes, pour reproduire des images de la vie.

ALBERT LABERGE



Le dernier souper

SIMEON RABEAU était né de parents pauvres. Il était le dernier d'une famille de douze enfants vivants. Le treizième était mort-né. Tout ce monde vivait dans une vieille, laide petite maison de deux pièces et d'un grenier, dans une triste campagne. Toute cette tribu mangeait, dormait, vivait entassée là dedans. Bien sûr qu'il n'y avait pas de luxe, pas même le nécessaire. On s'arrangeait comme on pouvait.

Le père, un sans-dessein de quarante ans, ne possédait aucun métier. Il était homme de peine. Suivant les saisons, à des intervalles irréguliers, il travaillait aux semailles, aux foins, à la récolte, au battage. Souvent, il chômait. Mais son monde demandait à manger trois fois par jour. Assez souvent, cependant, l'on s'en passait, car l'homme était parfois des semaines à flâner dans sa pitoyable maisonnette. Celle-ci était bâtie au bord de la grande route. Sur le terrain qui l'entourait, Rabeau aurait pu semer des pommes de terre, des navets, des choux, pour nourrir la famille. Au lieu de cela, l'enclos restait en friche. Rabeau n'aimait pas planter des pommes de terre ni aucun autre légume. Il n'y avait jamais songé. D'ailleurs, cette besogne, la culture d'un jardin potager ne l'intéressait pas. Au contraire, elle lui répugnait. Un garçon passait chaque matin

en charrette avec deux canistres de lait qu'il allait porter à la fromagerie.

— Ton père n'aurait pas besoin d'un homme pour travailler aux foins ? lui demanda Rabeau planté sur le pas de sa porte comme la charrette s'en allait au petit trot d'un cheval bai.

— Non, répondit durement le gars qui n'aimait pas ce grand flanc mou qui puait la paresse à un mille. Cela lui aurait été pénible de travailler avec lui au champ, et, encore plus, de manger en face de lui à la table de famille.

En vérité, le père Rabeau ne se faisait pas mourir à chercher du travail. Mal vêtus, souvent pieds nus, les enfants avaient peu fréquenté l'école. Tous, ils étaient ignorants.

Le cadet âgé de quatorze ans, était parti un matin après un maigre déjeuner. Il n'était pas revenu. On ne l'avait plus revu. Puis, l'aîné, un an plus âgé, avait pris à son tour les routes incertaines qui conduisent on ne sait où. Il avait disparu.

Ensuite, la famille s'était peu à peu dispersée. Garçons et filles sortaient apparemment sans but de la maison un jour, mais on ne les revoyait plus, on n'en entendait plus parler, on n'en avait jamais plus de nouvelles.

Deux des enfants étaient morts jeunes. Les dures épreuves de la vie leur avaient été épargnées. On n'aurait pas d'inquiétude à leur sujet. Il ne restait plus à la maison que Siméon et une fille, boiteuse.

Siméon était maigre et paraissait débile pour son âge. Il manquait de muscles. Dans son enfance, il avait toujours été chétif. Dame, il n'avait pas été élevé à manger du steak ou du rôti de porc. Vrai, il n'était pas solide. Cependant, la nature lui avait donné une figure passable, des

traits réguliers, mais il louchait, ce qui lui enlevait tout de suite la sympathie des gens. Après tous les autres, excepté la boîteuse, Siméon partit à son tour. Il avait quinze ans. Tout d'abord, il ne voulut pas trop s'éloigner. Il fit des journées et même des semaines chez des fermiers qui lui payaient un maigre salaire, vu qu'il n'avait aucune compétence et n'était pas vigoureux. En plus de sa paye, il était nourri et il considérait que c'était quelque chose. Il s'employa à la cueillette des fraises, des framboises, puis à l'automne, à la récolte des pommes. Mais c'était là un travail saisonnier. A l'approche de l'hiver, il s'engagea comme homme de cour dans une vieille auberge, dans un village. Ainsi, il faisait le rude apprentissage de la vie.

Au bout de deux ans de cette existence vagabonde, il fut tout naturellement attiré par Montréal, car c'est ainsi. De même que les rivières s'en vont vers le fleuve et le fleuve vers la mer, les errants, les déracinés des campagnes s'en vont vers les villages, les petites villes, puis la grande ville. Après des haltes plus ou moins longues, des bouts de chemin, Siméon Rabeau avait finalement été attiré, entraîné vers la métropole. Là, il avait été engouffré dans l'immense cité. Il était comme perdu. Il ne savait que faire, de quel côté se tourner. Ce qu'il y en avait du monde dans cette ville ! Et tous ces gens avaient de l'argent, tous ces gens étaient bien habillés, tous ces gens avaient des maisons, tous ces gens mangeaient matin, midi et soir, et enfin, tous ces gens paraissaient avoir les moyens de gagner leur vie. Lui, lui seul, il n'avait pas d'argent, il était très mal vêtu, il n'avait pas de logis et il était loin de manger trois fois par jour, certains jours même, pas une seule fois. Et il n'avait pas le moyen de gagner sa vie. Il n'avait pas de métier, pas d'instruction, et il ne savait rien faire. Il n'était

ni cuisinier, ni boulanger, ni peintre, ni charpentier, ni briqueteur, ni rien. Il n'était qu'un pauvre diable qui ne sait rien, un ignorant incapable d'occuper aucun emploi qui lui permettrait de vivre comme les autres. Vrai, il était malchanceux. Que faire ? Il courait de tous côtés, sollicitant un travail quelconque, mais on n'avait pas besoin de ses services.

Il fut plongeur dans un restaurant, lavant des assiettes et des tasses dans le fond de la cuisine. Il fut commissionnaire, assistant livreur de lait, pendant quelques jours, il fut cireur de bottes sans autre paye que les pourboires des clients qui, il faut le dire, étaient rarement satisfaits de ses services ce qui fut cause qu'il fut congédié, vu qu'il mécontentait les habitués de l'établissement. Il lava des planchers dans des tavernes, aida des concierges à poser des volets ou des doubles fenêtres. Au cours de l'hiver, comme des ouvriers enlevaient la neige dans la rue, s'adressant au contremaître, il lui demanda de l'embaucher et de le prendre sur son équipe.

— J'ai tout mon monde. Je n'ai besoin de personne, répondit l'homme après l'avoir considéré un moment.

Rabeau qui était dans une passe difficile ne voulut pas se considérer battu.

— Bien, vous garderez cinquante sous par jour sur mon salaire, suggéra-t-il.

— Prends une pelle, là, fit le contremaître, en indiquant à quelques pas de là un amas de pics et de pelles.

Sans un seul autre mot, Rabeau saisit une pelle et se mit à l'oeuvre. Il essayait de tout pour arracher sa vie, mais malgré cela, il y avait des jours où il n'avait pas un sou en poche pour manger. C'est ainsi qu'un vendredi, alors qu'il n'avait ni déjeuné, ni dîné, il arpentait le trottoir en

proie à d'amères réflexions. C'était l'hiver, vers les cinq heures, et la rue était sombre. Soudain, il aperçut une femme âgée qui sortait de chez elle avec sa sacoche sous le bras. Sans réfléchir un moment, poussé par la faim qui lui torturait les entrailles, il se rua vers elle, lui donna de sa gauche une vigoureuse poussée en lui arrachant son réticule de sa droite. Et il se mit à détalier à toutes jambes, enfilant dans une ruelle. Comme il courait, tête baissée, le plus vite qu'il pouvait, un automobiliste qui se préparait à faire entrer sa voiture dans son garage, apercevant le garçon dans sa fuite éperdue, devina que c'était un malfaiteur quelconque. Alors, comme Rabeau essoufflé arrivait, il le saisit par les épaules et, sans effort, l'étendit sur la route, le dos dans la neige. Une femme qui était à la fenêtre de son appartement et qui avait été témoin de la scène, s'amena.

— Appelez la police, fit l'homme.

Alors, Rabeau, fort marri de son aventure, fut conduit à la station et interrogé. Le lendemain, il comparait devant le recorder qui l'envoya en prison pour trois mois.

Là, au moins, il n'avait pas à s'inquiéter du lendemain. Les jours s'écoulèrent et, un matin, on le remit en liberté.

Il n'avait pas fait fortune pendant son séjour en prison et il se demandait amèrement où il allait prendre l'argent voulu pour ses prochains repas et pour se trouver un misérable lit pour dormir. Il n'avait ni métier, ni instruction, ni personne pour l'aider, le protéger.

Après cette halte de trois mois, il fallait recommencer la lutte pour vivre. C'était dur, très dur. Souvent, il se couchait sans souper et même sans avoir dîné. Parfois, après avoir couru à droite et à gauche, après avoir sollicité en vain pour avoir du travail, il allait échouer, fatigué,

fourbu, sur un banc du square Viger. Déprimé, découragé, il restait là à songer à son triste destin. Le temps s'écoulait, l'heure du souper arrivait, mais rien ne venait pour lui que la faim. Sur d'autres bancs, autour de lui, des chômeurs, des oisifs, de pauvres diables étaient affalés en proie à de sombres pensers. Les Compagnons de misère, la Fraternité des crève-la-faim était réunie là. Il y en avait des malheureux dans le monde !

Dans toute sa vie, avait-il éprouvé une heure de joie, de contentement ? Non, jamais, et probablement qu'il en serait toujours ainsi. Il ne saurait jamais ce que c'est que le bonheur.

Les jours de pluie, il avait les pieds trempés, car les semelles de ses chaussures étaient trouées et les empeignes étaient décollées, pourries. Il vivait son existence précaire, misérable. Plus que jamais, il éprouvait de la difficulté à se trouver quelque petit travail. Une matinée de printemps, comme il était sans le sou depuis la veille, il aperçut le commissionnaire d'une épicerie qui descendait l'escalier d'une maison en comptant la monnaie qu'il avait reçue après avoir livré sa marchandise. Rabeau s'approcha rapidement et, comme le garçon touchait le trottoir, il lui asséna un coup de poing sur l'oreille, lui arracha l'argent qu'il avait dans la main et s'enfuit. Il n'alla pas loin. Aux cris de la victime qui s'était relevée un peu étourdie, deux piétons qui passaient de l'autre côté de la rue accoururent, se lancèrent aux trousses du voleur. Ils le rejoignirent. L'un d'eux le maintint solidement, tandis que l'autre entrait dans une maison à appartements et appelait la police. Le lendemain, il comparaissait devant le magistrat.

— Pourquoi as-tu fait ça ? interrogea ce dernier.

— Ben, j'avais pas d'argent pour manger.

— Pourquoi ne travailles-tu pas ?

— J'peux pas trouver de travail, répondit Rabeau.

— On t'en donnera à la prison. Six mois, jeta le juge, homme gras et sanguin qui avait sûrement pris un solide et copieux déjeuner.

Six mois. La vie était monotone, mais le garçon avait au moins ses trois repas chaque jour. Au cours de cette retraite fermée, il vint en contact avec un autre détenu qui le prit bientôt en amitié. C'était la première sympathie que rencontrait Rabeau. L'homme âgé de quarante-cinq ans environ, avait été arrêté pour ivresse. C'était là son point faible. La plus grande partie de l'argent qu'il gagnait, il le dépensait à acheter de l'alcool frelaté, non qu'il le préférât au whiskey écossais, mais parce que l'autre se vendait meilleur marché. Dans le passé, il avait subi de nombreuses condamnations mais rien ne pouvait le guérir de sa passion. Il subissait de bonne grâce ses séjours à la prison où il n'avait pas de pension à payer.

Rabeau lui demanda son nom.

— Ephraïm Dandin, répondit l'homme.

— Ephraïm ? Pourquoi diable t'a-t'on donné ce nom là ? demanda Rabeau.

— Ben, je crois que je suis un enfant trouvé. Alors, ceux qui m'ont ramassé ne se sont pas forcés pour me choisir un beau nom.

Ephraïm c'était un homme accommodant. "Souvent, je voudrais m'acheter une bouteille de whiskey, disait-il, mais si je n'a pas assez d'argent, je prends une bouteille de bière".

Ce fut ce camarade qui orienta Rabeau vers le métier où l'appelait son destin. Il lui expliqua que le printemps et l'été, avec un râteau et des ciseaux, il nettoyait les par-

terres et les cours que leurs propriétaires, trop occupés ou trop paresseux, ne pouvaient entretenir. "Et l'hiver, ajouta-t-il, avec une pelle j'enlève la neige des perrons. Evidemment, avec cette occupation tu ne deviens pas millionnaire mais tu fais ta petite vie. Tu devrais essayer ça".

Alors, son temps fini et remis en liberté, muni d'une faucille et d'un râteau, Siméon Rabeau arpentait lentement les rues de la grande ville. Lorsqu'il voyait un parterre rempli de mauvaises herbes, qui respirait un air d'abandon, il sonnait à la porte et offrait de faire la toilette du petit coin de terre. Suivant la grandeur de l'enclos et la besogne à accomplir, il demandait cinquante, soixante-quinze sous, parfois une piastre. Alors, si la ménagère acceptait son offre, il se mettait à l'oeuvre et, en une heure, il métamorphosait un bout de terrain négligé en un carré propre et soigné qui faisait honneur à sa propriétaire.

Ce fut ainsi que passant un samedi après-midi de juin devant une ancienne maison en brique à deux étages, précédée d'un jardinet encombré d'artichauts, de pissenlits géants et autres herbes que l'on ne pouvait certes pas qualifier de plantes d'ornement, il grimpa les trois degrés du perron et sonna. Une maigre et mince femme d'une cinquantaine d'années, à cheveux grisonnants, avec un long cou croche que l'on aurait été tenté de qualifier de cou de poulet, tellement il était frêle et petit, entrouvrit la porte. Elle avait un air soupçonneux et même rogue.

— Bonjour, madame, fit le garçon. Est-ce que vous n'aimeriez pas à faire nettoyer votre parterre ?

— Moi, tu sais, ça ne m'intéresse pas. Je sais que les voisins n'aiment pas mon terrain, je sais qu'ils font la grimace en le regardant, mais ça m'est égal. Cependant,

si tu étais raisonnable, tu pourrais faire le travail. Combien demandes-tu pour enlever l'herbe qu'il y a là ?

— Je vais vous faire un beau travail, un travail soigné, je vais mettre votre parterre net et bien propre et vous me donnerez une piastre.

— Une piastre ! Mais tu peux faire la toilette du terrain en dix minutes.

— Madame, répondit Rabeau, pour faire une bonne besogne, il me faudra une heure au moins. Je vous demande une piastre, mais je vais vous donner pour une piastre de travail.

— C'est bon, je te donnerai une piastre.

— Je vais nettoyer votre parterre et je sonnerai dans une heure.

La femme referma sa porte. Elle était rentrée, mais Rabeau avait encore son image devant les yeux. Une peu séduisante image. La femme, que l'on aurait prise pour une veuve, portait une étroite robe noire qui accentuait encore sa maigreur et son long cou mince était légèrement croche, de sorte que sa figure paraissait posée un peu de côté sur ses épaules. Avec cela, elle avait un nez retroussé dont le bout était trop gros. Pas une beauté.

— Ah, il faut être obligé de gagner sa vie pour travailler pour une femme comme ça. Mais son argent sera moins laid. Pour sûr qu'on ne choisit pas ses clients.

Là-dessus, il entra dans le parterre et, avec sa faucille, se mit à faucher et à abattre les artichauts et les pissenlits. Il accomplit consciencieusement sa besogne. Au bout d'une heure, il sonna de nouveau. La maigre et mince femme en noir qui avait l'air d'une veuve ouvrit et regarda le parterre proprement nettoyé.

— T'as laissé des mauvaises herbes dans le coin, fit-elle d'un ton de reproche.

Sans répondre, le garçon sauta dans le jardinet et, en deux coups de faucille, abattit quelques longues tiges appuyées au mur de brique, aurait-on pu dire. Il les ramassa et alla les déposer sur le tas d'herbages qu'il avait entassé là.

— Ce n'était pas par négligence, fit-il, que j'avais laissé ces plantes. Ce sont des passe-roses et je croyais que vous vouliez les garder, expliqua-t-il. Maintenant, vous n'auriez pas par hasard un autre petit travail à faire faire, nettoyer la cour, par exemple ?

— La cour ? Oui, il y a là pas mal d'herbe, mais ce n'est pas bien utile de l'enlever.

— Oui, mais quand il fait bien chaud, vous pourriez aller vous asseoir là en négligé et prendre l'air.

— Viens voir, dit-elle.

Il la suivit, passant par un étroit corridor, puis traversant la cuisine, ils pénétrèrent dans la cour. C'était une petite cour remplie de mauvaises herbes.

— Si je faisais seulement ce travail là, dit-il, je vous chargerais une piastre, mais comme j'ai déjà nettoyé votre parterre, je ne vous demanderai que soixante-quinze sous. Une piastre et soixante-quinze sous pour les deux jobs.

— Nettoie la cour, alors.

Du temps s'écoula. Avec sa faucille, le garçon faisait un vrai nettoyage dans la petite cour. Lorsqu'il estima avoir terminé sa besogne, il prit ses outils et alla frapper à la porte de la cuisine.

— Venez voir, dit-il à la vieille au long cou mince et croche. D'un coup d'oeil, la femme examina la petite cour.

— Qu'est-ce que tu as fait de l'herbe ? interrogea-t-elle.

— Je l'ai déposée dans la ruelle. Les vidangeurs la ramasseront là.

— Alors, il ne me reste plus qu'à te payer ?

— C'est ça, répondit le garçon.

Là dessus, ils entrèrent dans la cuisine et la vieille vêtue de noir et qui avait l'air d'une veuve, alla chercher sa sacoche. Elle l'ouvrit, fouilla à l'intérieur, remua une foule d'articles, mais ne trouva pas ce qu'elle cherchait.

— Je n'ai pas de monnaie, déclara-t-elle.

Alors, elle sortit du réticule un portefeuille en cuir qui avait de l'usure, en retira une liasse de billets de banque qu'elle examinait. Il y en avait de dix piastres, de cinq, de deux et un d'une piastre. Tendait au garçon, un billet de deux piastres, elle lui dit : Rends-moi vingt-cinq sous.

— Je n'ai pas vingt-cinq sous déclara Rabeau.

— Tu es bien pauvre ! s'exclama la vieille.

— Ah, madame, si mes poches étaient pleines d'argent, je ne passerais pas mon temps à nettoyer des parterres et des petites cours.

— Ça, c'est peut-être vrai, mais moi, je t'offre de te payer et tu ne peux me rendre la monnaie.

— Je vous répète que je n'ai pas vingt-cinq sous. Je travaille pour gagner ma vie et je n'ai pas sur moi une caisse comme vous en voyez au magasin. Je fais mon travail et je demande qu'on me paie ensuite.

— D'un autre côté, je te donne du travail à faire et je suis prête à te payer ce que je te dois. Si tu n'as pas de monnaie, reviens ce soir ou lundi, moi, j'en aurai et je te paierai.

— Madame, je demeure loin, j'ai besoin de mon sa-

laire pour manger. Ça me coûterait deux billets de tramway pour venir ici et j'ai besoin de mon argent pour manger.

— Oui ? bien, je vais te donner une piastre et tu reviendras ce soir ou lundi chercher tes soixante-quinze sous. Tu les auras.

— Ça me coûterait vingt sous de tramways et je perdrais au moins une heure, riposta Rabeau. Ce que vous me proposez est un très mauvais marché pour moi. Vous pourriez même, puisque vous n'avez pas de monnaie et que vous êtes satisfaite de mon travail me donner le billet de deux piastres que vous avez là. En vérité, vous avez reçu pour deux piastres de travail.

— Tu as consenti à faire ces travaux pour une piastre et soixante-quinze sous et maintenant, tu me demandes deux piastres ?

— Je ne vous demande pas deux piastres. Je vous dis que vous pourriez puisque vous n'avez pas de monnaie, me donner le billet de deux piastres que vous avez. Je ne demande pas, je n'exige pas, je suggère simplement.

— Ben, moi quand je demande le prix de quelque chose, c'est ce prix là et non un autre que je veux payer.

Rabeau était agacé.

— Madame, dit-il, donnez-moi le prix convenu, une piastre et soixante-quinze sous et je m'en vais. Je serai satisfait.

— Je te donne une piastre pour aller manger. Tu reviendras ce soir ou lundi pour la balance, déclara la vieille d'un ton énergique.

— Madame, j'ai travaillé et je demande à être payé.

— Prends ce billet d'une piastre et tu reviendras ce soir ou lundi. Puis, file.

— Payez-moi, madame.

— Sors d'ici ou j'appelle la police.

— Appelez la police ! J'veux être payé.

— Effronté ! voyou ! sors d'ici. Et ce disant, la vieille saisit le garçon par l'épaule pour le pousser vers la porte.

Une explosion de rage secoua Rabeau. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, sa main qui tenait la faucille avec laquelle il avait accompli sa besogne eut le même geste que dans la cour. L'instrument en forme de croissant décrivit une courbe et la lame acérée trancha presque complètement le long et frêle cou croche de la vieille. Les yeux de celle-ci chavirèrent et sa tête presque entièrement décollée retomba sur l'épaule pendant que le corps croulait au plancher où une mare de sang noir se forma rapidement. Le meurtrier eut une cocasse réflexion : Je ne voudrais pas manger de boudin fait avec ce sang-là.

Rabeau restait là tout figé, ne comprenant pas comment cela s'était fait. Quelque chose s'était déclenché dans son cerveau et, sans le vouloir, sans s'en rendre compte, il avait tué la femme ! Ah, bien sûr, c'était la faute de cette vieille folle obstinée et têtue. Une vieille avare, pas raisonnable du tout. Puisqu'elle n'avait pas de monnaie, n'aurait-elle pas dû lui donner le billet de deux piastres qu'elle avait en main ? Alors, elle serait encore vivante et lui, ne serait pas dans un tel pétrin. Mais il ne s'agissait pas de faire des réflexions maintenant que la tragédie s'était produite. Il fallait s'enfuir au plus tôt. Alors, laissant là le cadavre de sa victime qui reposait dans une mare de sang, il ramassa le portefeuille qui était tombé à côté du corps, le mit dans sa poche, lava rapidement sa faucille sous le robinet du lavabo, l'enveloppa dans un vieux

journal et sortit par la cour pour prendre la ruelle. Après avoir fait une centaine de pas, il se dit qu'il fallait se débarrasser du trop compromettant portefeuille. Il l'ouvrit en retira la liasse de billets de banque qu'il contenait et le lança contre la clôture. Enlevant une de ses bottines à la hâte, il glissa les billets dans le fond de sa chaussure et la rattacha ensuite.

Où aller maintenant ? Que faire ?

Ce fut le livreur de journaux qui, une heure plus tard, découvrit le meurtre. Les cinq premiers jours de la semaine, il mettait le journal de la vieille à sa porte et, le samedi, entrait pour se faire payer. Ce jour-là, il sonna, mais ne recevant pas de réponse, il entra car la femme était parfois dans sa cuisine et n'entendait pas le son du timbre. Soudain, il aperçut le cadavre de la vieille, la tête presque détachée du corps. La commère était bien morte. Horrifié, le jeune garçon se précipita vers le logis voisin et annonça à la matrone qui le reçut que la vieille avait été assassinée et qu'elle gisait sur le plancher dans une mare de sang. Curieuse et excitée, la femme accompagnée du garçon pénétra "dans la maison du crime". Devant ce cadavre presque décapité, elle frissonna et, naturellement, voulut donner la nouvelle.

— Il faut prévenir la police, déclara-t-elle, et heureuse comme si elle avait un événement extrêmement important à apprendre à quelqu'un, de la maison même de la morte, elle appela le prochain poste de police et annonça qu'un crime venait d'être commis au No 7777 de la rue Vaudois, que le cadavre d'une femme était sur le plancher.

— Attendez-nous, commanda le policier qui avait répondu à l'appel. Nous serons là dans un instant.

Deux minutes plus tard, la voiture de radio-police arrêta devant la porte. Deux constables entrèrent. D'un coup d'oeil, ils examinèrent la scène : une vieille femme la tête presque entièrement détachée du corps, une mare de sang, pas de signes de lutte, pas de désordre dans la pièce. Ils interrogèrent le livreur de journaux qui déclara qu'après être entré dans la maison pour se faire payer ses gazettes de la semaine, il avait aperçu le corps. Aussitôt, il avait alerté la voisine. Celle-ci corrobora les dires du jeune garçon. L'un des policiers lui demanda si elle avait vu entrer ou sortir quelqu'un. Aussitôt, elle répondit qu'un jeune homme dans la vingtaine avait, au cours de l'après-midi, coupé l'herbe dans le parterre et plus tard, avait également fait le nettoyage dans la cour comme la chose était évidente. De sa fenêtre en avant, et de celle de sa cuisine en arrière, elle avait vu le garçon à l'oeuvre. Cependant, elle ne l'avait pas vu partir. Elle ajouta qu'elle connaissait le garçon de vue parce qu'il faisait souvent ce genre de travail dans les environs.

Là-dessus, les policiers appelèrent la morgue pour venir chercher le cadavre. Quant au meurtrier, ils le connaissaient, savaient son nom et même le sobriquet qu'on lui avait donné. Un constable facétieux l'avait surnommé Le Ramoneur de parterres. Et c'était ainsi qu'on le désignait maintenant. On savait aussi où le dénicher, où était sa chambre.

Les deux policiers entrèrent dans la cour, sortirent dans la ruelle, cherchant si Rabeau n'avait pas laissé quelque indice de son passage. Après avoir marché pendant une minute ou deux, l'un d'eux aperçut le portefeuille que Rabeau avait lancé à côté de la clôture. Une carte à l'intérieur donnait le nom et l'adresse de sa propriétaire.

Juste le nom de la victime. Le meurtrier on pourrait le trouver les yeux fermés.

Comme ils s'y attendaient, les policiers trouvèrent Rabeau à sa chambre. A la vue des deux constables qui entraient, le malheureux comprit que s'en était fait de lui, que tout était fini, que rien ni personne ne pourrait l'arracher à son sort. On le fit monter dans la voiture et on le conduisit immédiatement à la station. Là, on le fouilla et, dans sa bottine, on trouva les billets de banque pris dans le portefeuille de la morte : cinquante-cinq piastres. Ensuite, on l'interrogea. Se sentant perdu comme un homme qui se noie, il fit des aveux, raconta comment la chose était arrivée. L'un des policiers écrivait. On lut au prisonnier la confession qu'il venait de faire, puis, d'une lourde et maladroite écriture, il signa : S. Rabeau.

Son procès eut lieu la semaine suivante. Son affaire était menée rondement.

Le procès de Siméon Rabeau, ce fut un petit procès. On aurait pu dire que c'était un procès de troisième classe comme le service d'un pauvre homme à l'église. A un service de troisième classe, il n'y a pour ainsi dire que le prêtre, l'enfant de chœur, le chantre, le mort dans son cercueil et la famille dans le temple. Au procès de Rabeau, il n'y avait que le personnel de la justice : le juge, les avocats, le greffier, l'accusé, quelques témoins, les jurés qui paraissaient en pénitence dans leur boîte, et une couple de journalistes qui, avec une patience bien méritoire, attendaient l'incident pittoresque ou dramatique qui récompenserait enfin leur longue persévérance. Un garçon de vingt ans accusé d'avoir tué une vieille femme pour la voler, ce n'était pas une cause susceptible de passionner le public. Aussi, les curieux brillaient par leur absence. Ce

n'était pas le procès d'une belle fille accusée d'avoir assassiné à coups de revolver un annonceur de la radio, ce n'était pas celui d'un médecin en vogue qui aurait empoisonné l'une de ses patientes qui avait repoussé ses attentions. On n'entendrait pas des témoignages sensationnels, pas de récits épicés. A une cause de ce genre, la salle n'aurait pas été assez vaste pour contenir la foule. Pour tous les gens qui étaient là, le procès était une corvée. Une vie humaine était en jeu, mais cela ne les intéressait en aucune façon. Tous avaient l'air ennuyés. Ils se sentaient malheureux d'être astreints à entendre une cause si terne, des procédures si banales. Quelle idée avait-il eue ce garçon de tuer cette vieille punaise ?

Pour commencer, on lut le rapport du coroner : Mort par décapitation. Les deux policiers qui avaient arrêté le meurtrier racontèrent qu'ils l'avaient trouvé dans la misérable chambre qu'il louait à la semaine. Il n'avait offert aucune résistance. Lorsqu'ils l'avaient interrogé, il avait admis avoir donné un coup de faucille sur le cou de la femme, mais, avait-il déclaré, cela s'était produit dans un moment de colère alors que la vieille, non seulement refusait de lui payer son dû, mais voulait le mettre à la porte et le menaçait d'appeler la police pour le faire sortir parce qu'il persistait à l'ennuyer et refusait de s'en aller. Le garçon avait soutenu qu'il avait agi ainsi parce qu'il avait été provoqué et qu'après avoir exécuté le travail qu'il s'était engagé à faire, la vieille avait refusé de le payer. Rendu furieux, il avait vu rouge, avait eu un geste irréfléchi. Il avait donné un coup de sa faucille sur le long, étroit et maigre cou de la femme. La tête presque complètement détachée était retombée sur l'épaule de la victime qui avait croulé au plancher.

— Et après ? demanda le juge.

— Après, répondit le policier, l'accusé a reconnu avoir saisi le portefeuille de la vieille et de s'être enfui par la cour, lavant sa faucille en passant à l'évier de la cuisine. Il a mis dans sa poche l'argent que contenait le portefeuille : \$55. Nous avons retrouvé celui-ci vide à une centaine de pieds de la résidence de la victime. C'était facile de savoir à qui il appartenait, car il renfermait une carte sur laquelle étaient inscrits le nom et l'adresse de sa propriétaire. "C'est un pauvre apprenti voleur qui ignore tout des trucs du métier et qui s'est fait prendre en moins de deux heures", remarqua le constable pour finir.

— Et la faucille ? s'enquit le juge.

— La faucille, répéta le policier, elle est ici comme pièce à conviction. Examinez, votre Seigneurie, dit-il en tendant au juge le vieil instrument recourbé.

Le juge prit la faucille, l'examina curieusement comme un objet qu'on voit dans un musée, comme une antiquité : une flèche des sauvages ou une hache de l'âge de pierre. Mais il était évident à voir la manière dont il la tenait qu'il n'avait jamais gagné sa vie à couper du grain avec une faucille.

Après que les deux policiers eurent raconté ce qu'ils avaient vu, le livreur de journaux fit le récit de la découverte du cadavre de la vieille femme.

L'avocat de la défense fit ensuite raconter par l'accusé la scène du meurtre. Rabeau relata ce qui s'était passé lorsqu'il avait réclamé le prix de son travail. Le procureur de la Couronne et le juge l'écoutaient avec un sourire d'incrédulité. Tout le monde semblait croire que Rabeau récitait maladroitement une leçon apprise de son défenseur. Lors qu'il eut fini, l'avocat appela la voisine.

— Vous connaissiez la morte ? Quelle sorte de personne était-ce ?

— Une vieille bien malcommode, répondit-elle avec fermeté. Si mon chat grimpait la clôture et pénétrait dans sa cour, elle m'apostrophait et me disait de garder ma sale bête, qu'elle ne voulait pas de ses ordures chez elle, et...

— Inutile, inutile, interrompit le juge. C'est là un témoignage de caractère. Inutile. S'il fallait couper le cou à tous les gens malcommodes... A vous à parler, fit-il, en s'adressant à l'avocat de la Couronne.

Celui-ci dans son réquisitoire parla de ce jeune homme qui, comme tant d'autres aujourd'hui, assoiffés de jouissances, dépourvus d'honneur, de tout sentiment de probité, qui n'ont pas de sens moral, ne songent qu'à arracher par tous les moyens possibles, le vol, le meurtre, l'argent dont ils ont besoin pour assouvir leurs grossiers appétits, leurs basses satisfactions. Ici, c'était un garçon de vingt ans à peine qui avait assassiné une vieille femme pour la voler, qui lui avait tranché la gorge pour lui ravir son bien. Quel châtiment mérite ce jeune criminel qui, s'il était remis en liberté, ne tarderait pas à commettre d'autres révoltants forfaits ? Il faut donner une leçon à la jeunesse. Il faut montrer que le crime conduit tôt ou tard au bagne ou à l'échafaud. Messieurs les jurés, vous vous devez de rendre la justice et, quelque pénible que la tâche soit pour vous, de déclarer l'accusé coupable, de le condamner à la peine de mort.

L'avocat du prévenu, qui ne recevait aucun honoraire pour ses services, s'acquitta mollement de sa tâche, opposa une faible défense. Tout en reconnaissant le crime commis par l'accusé, il affirma qu'il n'y avait pas eu de préméditation, mais que l'assassinat avait été commis à la suite

des provocations de la victime qui non seulement avait refusé de payer le garçon pour le travail qu'il avait fait pour elle, mais l'avait grossièrement insulté, avait voulu le mettre dehors et avait menacé de le faire sortir par la police. Ensuite, expliqua-t-il, le malheureux jeune homme ayant vu le portefeuille de la victime sur le tapis, l'avait ramassé et avait pris les billets de banque qu'il renfermait. Il n'avait pas été payé pour son travail et il avait besoin d'argent pour manger. Dans ces circonstances, un verdict de non coupable serait plus conforme à l'équité et à la justice. Messieurs les jurés, consultez votre conscience avant de vous prononcer.

Les jurés sortirent de la salle pour délibérer. A la satisfaction de tout le monde, ils revinrent au bout de vingt minutes.

— Coupable ou non coupable ? interrogea le greffier.

— Coupable, répondit le président du jury.

Là dessus, le juge sortit à son tour de la salle des comparutions. Il y revint au bout d'un instant coiffé du tricorne noir. Et il prononça le boniment ordinaire en pareille circonstance, le terminant par la classique recommandation : Que Dieu vous soit en aide.

Siméon Rabeau était condamné à être pendu le vendredi, 18 juillet. Le procès commencé le matin vers les dix heures avait pris fin le même jour avant quatre heures.

A l'exception du condamné, tout le monde était satisfait. Ainsi, une bonne partie de ces gens auraient tout le temps voulu pour se rendre à leur maison de campagne, y souper et se reposer.

Ce qui l'affectait le plus Rabeau, ce n'était pas tant d'être condamné à être pendu que le sentiment de l'injustice dont il était victime. Jamais il n'avait voulu la tuer

cette vieille laide au long cou croche. Il travaillait pour vivre : il lui avait nettoyé son parterre et sa cour puis elle avait ensuite refusé de le payer. Elle l'avait basement insulté, l'avait poussé vers la porte pour le faire sortir, l'avait menacé d'appeler la police. Sûrement qu'elle l'avait poussé à bout. Alors, soudain, il avait vu rouge et il lui avait coupé le cou. Cette vieille avare malcommode, si elle lui avait donné le billet de deux piastres qu'elle avait en mains, elle serait encore vivante et lui serait en liberté. Pour vingt-cinq sous, la balance entre deux piastres et une piastre et soixante-quinze sous, elle était morte et lui, il monterait sur l'échafaud.

Le juge avait simplement appliqué la loi. Les lois c'est comme des barres de fer, ça ne plie pas. Ce sont les hommes qui doivent plier devant les lois, devant les barres de fer. Ce n'est pas toujours pour le mieux, mais c'est ainsi. Parfois, elles sanctionnent l'injustice.

Rabeau était dans la cellule des condamnés à mort. Un garde passait et repassait constamment devant sa cage. On ne voulait pas le laisser s'échapper. On tenait à ce qu'il fût pendu. Pendant toutes les heures du jour et de la nuit, le garde allait et venait. Rabeau l'entendait. Un pas, puis un autre pas, et encore un autre pas. Par moments, ce bruit monotone agaçait terriblement les oreilles du condamné. Cela devenait un supplice. Il devenait crispé, énervé au possible. Un pas, puis un autre pas... Et les minutes qui s'écoulaient les unes après les autres et le rapprochaient de l'heure de sa mort. Certes, il était résigné à son sort. Même, il aurait voulu que le dernier jour fût plus proche, qu'il arrivât plus rapidement. Alors, ce serait fini. Il n'aurait plus à courir pour se chercher du travail. Il ne serait plus rebuté. Il n'aurait plus à solliciter, à éprou-

ver des refus. On ne lui dirait pas qu'on n'avait pas besoin de ses services, qu'on ne voulait plus le voir. A de certains moments, il s'apitoyait sur le sort qui lui avait été dévolu, le sort qui avait été le sien. Dans toute sa vie, pas un seul bon souvenir. Sa vie. Une marche douloureuse, une marche forcée sur des tessons de bouteilles. Ah, que vienne le dernier moment ! Le dernier jour de Rabeau était arrivé.

Il s'écoula comme tous les autres jours, qu'ils apportent des joies, du bonheur, des catastrophes ou la mort.

A six heures, un garde pénétra dans la cellule du condamné : "Qu'est-ce que tu veux avoir pour ton souper ? demanda-t-il. C'est un spécial. Tu n'a qu'à ordonner.

Tête penchée, le jeune homme parut réfléchir. Il fut un moment sans répondre.

— On va te donner un bon souper, continua le garde. Fais comme si tu étais dans un grand restaurant. Commande.

— C'est bon, fit Rabeau. Je vais prendre une soupe aux tomates, un steak avec des patates frites, une tranche de jambon, un morceau de pâté aux pommes, une crème à la glace et une tasse de café.

— Parfait fit le garde, en relisant à mi-voix la note qu'il venait de griffonner sur une feuille de carnet.

— Bon, mais c'est pas tout, fit le maigre condamné. Ce souper-là je ne le mangerai pas. D'ici à demain matin, je peux m'en passer. Je voudrais le donner à un autre qui a plus faim que moi.

— Quoi, fit le garde abasourdi, tu commandes un souper de millionnaire et tu ne veux pas le manger ?

— Non. Voici ce que je veux. Vous allez demander au boss d'envoyer une voiture en ville, au carré Viger et là, de prendre l'un des pauvres diables qui attendent sur

un banc, un jeune, je veux que ce soit un jeune, de l'amener ici et de lui donner mon souper.

— Ben, mon vieux, t'as la tête dérangée, t'es devenu fou ! s'exclama le garde en entendant exprimer cette idée loufoque.

— Vous vous trompez. J'ai ma raison. Aller demander au boss de faire ce que je désire.

— Mais c'est impossible. C'est contre les règlements. Et il prononça cette phrase, d'un ton final, décisif, d'un ton qui laissait entendre que de briser les règlements était aussi impossible que d'arrêter la course du soleil.

— Allez lui demander quand même.

Le garde sortit et s'en fut voir le Gouverneur. Il était un peu gêné de déranger le chef de l'établissement, mais content tout de même de lui annoncer une étrange nouvelle.

Il frappa à la porte du bureau.

— Entrez !

Le garde ouvrit. Le personnage était assis sur une chaise à bascule et fumait un long cigare avec un air de béatitude.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, en voyant apparaître son subalterne.

— Il y a que Rabeau, le condamné à mort qui doit être pendu cette nuit, est devenu fou. Il ne veut pas manger ce soir et demande qu'on aille chercher un vagabond au square Viger, qu'on l'amène ici et qu'on lui donne son souper.

Une expression d'extrême surprise se peignit sur les traits du Gouverneur.

— Tu as raison. Il est fou. Il fait de la fantaisie et il a sûrement le cerveau troublé. Puis, est-ce qu'il ne sait

pas qu'il y a des règlements à la prison ? Qu'est-ce qu'il en fait des règlements ?

— C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre, mais il a insisté pour que je vienne vous voir.

— Bien sûr qu'il a peur de mourir et il a la tête à l'envers. Dis-lui qu'il mange son souper.

— Très bien, Gouverneur.

Le garde allait sortir.

— Attends un peu, fit le chef après un moment.

Il avait déposé son cigare dans un cendrier et s'appuyait deux doigts de la main droite sur le crâne comme pour saisir une idée.

— C'est bon, on va faire ce qu'il demande, décida-t-il enfin. Quand il y a du trouble ici, les journaux ne se gênent pas de raconter la chose et ils paraissent nous blâmer. Non, ce n'est pas les prisonniers qu'ils rendent responsables des désordres qui surviennent, ce sont le Gouverneur et les gardes. On va leur montrer que les autorités de la prison sont des êtres humains et qu'au besoin, ils savent se rendre aux requêtes qui paraissent justes, même si elles sont baroques. Cette affaire de souper va nous valoir de la bonne publicité. Prends un autre garde avec toi, dis à mon chauffeur de vous conduire au square Viger, ramasse un flâneur que tu trouveras là, ramène-le ici et fais lui servir le souper du condamné à l'infirmerie.

Le garde sorti, le Gouverneur se frottait les mains avec satisfaction. Il prit le téléphone placé sur son bureau et se mit à signaler. Lorsqu'on lui eut répondu : M. Septime Lepieu, demanda-t-il.

— Allo, mon vieux Septime. C'est le Gouverneur qui parle. Ecoute, j'ai une bonne nouvelle pour toi. Prends un taxi, arrive en vitesse et monte à mon bureau. Je t'attends.

Alors, l'as des reporters de la ville, le spécialiste des nouvelles à sensations au grand journal *Le Peuple* se dirigea vers la prison à 60 milles à l'heure. Lorsqu'il arriva, deux fraîches bouteilles de bière l'attendaient sur le bureau du Gouverneur.

— Figures-toi, fit celui-ci, que le condamné à mort qui doit être pendu demain matin est quasiment devenu fou. Il refuse le souper spécial qui lui est offert et demande qu'on le donne à un pauvre bougre qui n'a pas les moyens d'aller manger à l'Hôtel Windsor. Tu vas me faire une bonne nouvelle avec ça.

— Très bien, Gouverneur.

— Un verre de bière avant de commencer ?

— C'est pas de refus. Une bonne nouvelle ça me donne la soif. Installé devant le bureau du Gouverneur, Septime Lepieu se mit à écrire une nouvelle qui paraîtrait en première page du journal avec un en-tête de quatre colonnes. Le reporter faisait un éloge dithyrambique du Gouverneur, un homme de coeur autant que de raison. Dans le cas présent, il avait montré en se rendant au caprice du condamné qu'il savait concilier la discipline avec la bienveillance. Il avait passé outre aux règlements de la prison pour se rendre au désir d'un pauvre diable qui n'avait plus que quelques heures à vivre. Envoyer chercher un étranger pour lui faire manger le souper du condamné dénotait certes une nature douée de compréhension et de bonté. Dans une institution comme la prison où sont enfermés des milliers d'hommes rebelles aux lois, réfractaires aux principes de la raison et de l'honnêteté, il doit exister des règlements rigoureux si l'on veut que l'ordre règne. Le Gouverneur savait faire régner l'ordre dans son domaine, mais, pour une fois et pour plaire à un mourant,

si l'on peut dire, il avait passé outre aux règlements, avait établi un précédent dans la prison.

Le pauvre condamné à mort avait donné son souper, mais c'était le Gouverneur qui recevait les éloges. C'est à peine si l'on parlait du malheureux Rabeau. Le reporter laissait entendre que le Gouverneur avait accompli en cette circonstance un geste digne de chaleureuses félicitations, un acte héroïque. Un homme qui aurait risqué sa vie pour sauver un enfant qui se noie ou qui aurait sauvé une femme qui allait périr dans un incendie, aurait reçu moins d'éloges.

Le condamné, lui ne songeait pas à accomplir un acte de charité, à faire une bonne action. Tout simplement, il savait qu'il y avait au square Viger des douzaines d'infortunés qui, ce soir comme tant d'autres soirs se passeraient de souper. Alors, il avait songé à donner à l'un d'eux son dernier repas. Et il ne croyait pas mériter d'éloges.

Pendant ce temps là-bas, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, assis sur un banc, tenait un sombre et amer soliloque : "Il y a un bout pour avoir faim, il y a un bout pour souffrir, il y a un bout pour endurer. Si je ne soupe pas ce soir, à onze heures, j'ouvre avec mon couteau le ventre du premier gros-gras qui va sortir du club de la rue Sherbrooke. Je lui ouvre le ventre et ses tripes vont débouler sur les marches en pierre du perron. Il y en a trop qui soupent à six heures et ensuite à onze heures ou minuit, et il y en a trop aussi, qui ne soupent pas du tout. Tant pis pour celui qui franchira la porte à onze heures". Et un rude coup de son poing au genou ponctua cette énergique et sauvage déclaration.

Dans le même temps, la voiture des deux gardes conduite par le chauffeur du Gouverneur se dirigeait en vi-

tesse vers la ville. Elle arriva au Square Viger. Les deux hommes descendirent. Il y avait là deux ou trois douzaines de flâneurs éparpillés sur les sièges. Les gardes jetèrent un regard à la ronde. Soudain, ils aperçurent un gars de vingt-trois à vingt-quatre ans, assis, l'air sombre, sur le bout d'un banc, son bras gauche tendu appuyé sur le dossier pendant que sa main droite reposait sur sa cuisse.

— Pas besoin d'aller plus loin. C'est lui. Voilà notre homme, déclara l'un des gardes.

— C'est lui, il n'y a pas à s'y tromper, répondit l'autre. Ils s'approchèrent du garçon et s'arrêtèrent devant lui.

— As-tu soupé ? interrogea le premier garde.

D'un air soupçonneux, le gaillard regarda sans répondre ces deux étrangers plantés devant lui.

— On te demande si tu as soupé, répéta le garde.

— Pas encore, répondit-il après un moment d'hésitation.

— Dans ce cas-là, viens avec nous. Tu vas te remplir le ventre sans que ça te coûte un sou. C'est un ami qui t'invite.

La figure du type prit une expression amère.

— Je n'ai pas d'amis, déclara-t-il.

— Il y a quelqu'un qui a pensé à toi et qui nous envoie te chercher. Notre voiture est là. Viens.

Une heure plus tard, l'inconnu avait vidé tous les plats devant lui. Alors, restauré, on le ramena en ville. Aussitôt, il reprit sa place sur un banc. On ne lui avait pas offert un lit pour la nuit. Il restait encore une couple de douzaines de crève-la-faim dans le parc. Eux ne faisaient pas leur digestion, ne la feraient pas ce soir. C'est pas tout le monde qui a de la chance.

— Ben, il y en a un qui l'a échappé belle, se dit l'inconnu en songeant à la promesse qu'il avait faite avant l'arrivée des deux gardes et l'invitation à souper.

Et cette nuit-là, un gros personnage, un personnage important, favorisé par la fortune, qui n'avait jamais souffert de la faim, mais qui plutôt, avait mangé sans faim et qui, dans une confortable maison, dormait, dans un lit moelleux — peut-être le juge qui envoyait Siméon Rabeau à l'échafaud — ne se doutait pas et ne saurait jamais qu'il devait la vie au condamné à mort qui, en faisant le don de son dernier souper en faveur d'un inconnu, d'un crève-la-faim du square Viger, avait désarmé le bras d'un malheureux terriblement aigri, d'un inconnu qui, à onze heures, l'aurait attendu et guetté en face du grand club social de la rue Sherbrooke, qui en le voyant sortir aurait foncé sur lui et, dans une rage de revanche de ses jours de misère sur les satisfaits et les repus, lui aurait, d'un furieux coup de couteau ouvert le ventre d'où les tripes lui auraient déboulé sur les degrés en pierre du perron. Non, il ne savait pas et ne saurait jamais.

Il était environ trois heures et demie du matin lorsqu'un garde s'approcha de la cellule du condamné, introduisit sa clé dans la serrure et ouvrit la porte.

— C'est l'heure, annonça-t-il d'un ton froid, impersonnel.

Vêtu d'une chemise grise négligée, sale, et d'un vieux pantalon brun, Rabeau fit un pas hors de sa cage. Un autre garde attendait. L'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ils le conduisirent jusqu'à l'échafaud. A ce moment-là, le garçon avait le cerveau comme paralysé, vide, sans pensée. Le corps allégé du souper qu'il n'avait pas mangé la veille au soir, il gravit d'un pas alerte les treize degrés de l'escalier,

conduisant au sommet de la potence. Et voici qu'il entendit la première note d'un chant d'oiseau qui saluait le matin. C'était là l'adieu au condamné. Ce fut une sensation très douce. Comme le bourreau lui passait le bonnet noir et que la lumière du jour s'éteignait à tout jamais pour lui, il pensa à l'inconnu à qui il avait fait don de son souper la veille. "J'espère qu'il aura mangé à sa faim", se dit-il. Juste à ce moment, la trappe s'ouvrit sous ses pieds et il fut entraîné dans le vide.

.....

.....

Par le matin blême, dans cette lugubre cour de prison, une mince forme humaine pendait au bout d'une corde.

Le grand Sans Coeur

LE FERMIER Evariste Lefroi était soucieux par moments. L'on était au printemps et dans deux ou trois semaines, ce serait le temps des semailles. Alors, pour les travaux, il lui manquerait un cheval. Il en avait toujours eu cinq, mais l'un d'eux était mort dans le courant de l'hiver. Maintenant, il lui fallait le remplacer, car il avait besoin de deux chevaux pour la charrue ou la herse et de trois pour le cultivateur. En plus, il fallait s'arranger pour avoir l'un de ceux-ci pendant une heure et demie le matin pour aller porter le lait à la fromagerie. De toute nécessité, il fallait trouver un autre cheval. Ses voisins n'en avaient pas à vendre. En plus, Lefroi avait toujours eu de bons chevaux, robustes, forts, vaillants, sachant donner un bon coup de collier et fournir un vigoureux effort au moindre commandement. Naturellement, il voulait en avoir un autre semblable.

Un dimanche, comme le temps était beau, il décida d'aller rendre visite à son beau-frère, Firmin Lamarre, qui demeurait dans la paroisse voisine et qu'il n'avait pas vu depuis plus de six mois. Après le dîner, il lui parla, bien entendu, de l'embarras dans lequel il se trouvait, celui de remplacer son cheval mort pendant l'hiver. L'autre l'écoutait et songeait déjà à un plan pour faire quelques piastres.

— J'pourrais peut-être t'en trouver un qui ferait ton affaire, fit-il après un moment de silence, pendant lequel il paraissait avoir réfléchi et cherché dans sa tête. J'ai un cousin qui habite à dix minutes d'ici. Je sais qu'il a un cheval de trois ans dont il ne doit pas avoir grand besoin et qu'il vendrait probablement. On pourrait aller le voir. Dans tous les cas, tu n'es pas obligé d'acheter sa bête si elle ne te convient pas.

Lors donc, ils partirent et se dirigèrent vers la ferme du cousin Urgel Dumont. Ils le trouvèrent occupé à reclover la semelle de sa chaussure dans sa cuisine.

— C'est dimanche, mais raccommoder une semelle de botte ce n'est pas travailler, fit-il, pour s'excuser.

— Je t'amène mon beau-frère qui a besoin d'un cheval pour faire ses travaux du printemps, expliqua Lamarre. Alors j'ai pensé que tu en aurais peut-être un à lui vendre.

Et ce disant, il fit un clin d'oeil à son parent qui le comprit et lui répondit de la même façon.

— Oui, j'ai un bon grand cheval gris de trois ans que j'ai dompté l'hiver dernier. Il est à l'écurie. Allons le voir.

Les trois hommes se dirigèrent vers les bâtiments, Lefroi, en se demandant s'il trouverait la bête qu'il désirait, Dumont décidé à demander et à obtenir un bon prix, et le beau-frère Lamarre consumé par le désir d'obtenir une modeste commission. En entrant dans l'écurie, le fermier Lefroi vit un haut et grand cheval gris qui paraissait solidement bâti. Il l'examina longuement, pénétra dans sa stalle, palpa ses épaules, sa tête, ses genoux.

— Il est sain ? demanda-t-il.

— Sain comme une balle, répondit Dumont.

— Il n'a pas de vices, pas de défauts ?

— Je ne lui en connais pas, affirma Dumont.

— Il tire franchement ? questionna encore Lefroi.

— Pour ça, je ne peux pas dire, car je ne l'ai pas attelé en double. Je l'ai dompté attaché à un sleigh simple.

Silencieux, Lefroi examinait toujours le grand cheval gris.

— Combien en demandez-vous ? fit-il finalement.

— Cent-dix piastres, répondit Dumont.

— Cent-dix, répéta Lefroi. Il me semble que c'est un peu cher. Je ne m'attendais pas à payer plus de cent.

— Ah, pour cent piastres, vous pourrez en trouver assez facilement, mais est-ce qu'ils vous donneront satisfaction ? Je vais vous dire, il y a deux semaines, un commerçant est passé par ici et il m'a offert ce prix-là, mais j'ai refusé.

Lefroi continuait d'examiner la bête, se disant que réellement, c'était un peu cher, mais réalisait qu'il avait absolument besoin d'un autre cheval pour ses travaux.

— Moi, je n'ai rien à faire dans ce marché. Ce n'est pas moi qui paie, mais tout de même, je crois que pour un bon cheval, le prix est à peu près raisonnable, hasarda Lamarre, brûlé du désir de gagner sa commission.

Lefroi paraissait toujours indécis.

— Je ne le connais pas, mais ça me paraît un bon cheval, ajouta Lamarre dont les doigts semblaient déjà palper un billet de dix piastres de cadeau.

— C'est bon. Je le prends, déclara enfin Lefroi. Je ne l'amènerai pas aujourd'hui car je n'étais pas venu ici avec l'intention d'acheter un cheval. C'est l'occasion qui s'est présentée. Je n'ai pas apporté d'argent. Je reviendrai dimanche prochain pour le prendre, mais il est bien entendu n'est-ce pas, que vous ne me chargerez pas de pension pour la semaine qu'il va rester ici.

— Entendu. A dimanche prochain.

Une semaine plus tard, Lefroi, tel que convenu, remettait cent-dix piastres à Dumont et partait pour retourner chez lui avec le grand cheval gris.

— Je crois que tu as fait un bon marché, affirma Lamarre en le quittant, après avoir déjà encaissé sa commission de dix piastres.

Le lundi matin après son déjeuner, le fermier Lefroi se dit qu'il allait mettre son nouveau cheval à l'essai. Il lui mit donc le harnais sur le dos et le fit ensuite entrer entre les brancards du tombereau auquel il l'attela. L'animal n'était nullement fringant, nullement farouche. Pour son début, il s'agissait d'aller porter une charge de fumier au champ. Lefroi s'assit sur le devant de la voiture, les jambes pendantes. Marche ! commanda-t-il en frappant avec ses guides la croupe de l'animal et le guidant vers le chemin. Docilement, le grand cheval gris dirigé par Lefroi prit la route à côté de la clôture. Il avançait lentement, d'un pas régulier. A dix arpents de l'écurie, il fallait traverser un petit pont au dessus d'un étroit fossé qui traversait la ferme. C'était un vieux pont qui menaçait ruine depuis longtemps et qui aurait dû être remplacé. Comme les roues du tombereau s'engageaient sur les planches pourries, celles-ci cédèrent sous le poids de la charge et la voiture toucha le fond du fossé.

— Avance ! Avance ! clama Lefroi en lançant de grands coups de ses guides sur la croupe de l'animal.

Le cheval gris fit un faible effort pour sortir de l'ornière mais le tombereau ne bougea pas. Habitué à avoir des chevaux qui tiraient franchement du collier et qui fournissaient un vigoureux effort lorsqu'ils entendaient le commandement, Lefroi était désappointé et furieux. De ses

guides de cuir, il cinglait la croupe et les côtes de l'animal, mais sans aucun résultat. Le cheval gris tirait, mais sans ardeur, sans élan. Encastrées dans le fossé, les roues du tombereau ne remuaient pas. Avec des éclats de voix et de rudes coups de ses guides sur l'animal, Lefroi tenta peut-être dix fois de sortir de l'embarras dans lequel il se trouvait. En lui-même il avait la conviction que n'importe quel de ses autres chevaux aurait triomphé de l'obstacle. Tout simplement, il rageait. Il était furieux contre le cheval gris qui manquait tellement d'énergie et de force, il était furieux contre Dumont qui le lui avait vendu, il était furieux contre son beau-frère qui lui avait fait acheter ce grand cheval sans coeur et il était furieux contre lui-même qui s'était fait rouler ainsi.

Après de multiples et vains efforts pour sortir le tombereau du fossé, Lefroi se décida à décharger le fumier à côté du chemin. Mais même vide, le grand cheval gris ne réussit que de peine et de misère à arracher la voiture du trou où elle se trouvait. L'on retourna à la maison et, pendant tout le trajet, le fermier ne cessa de faire tomber sur le dos de la bête une avalanche de coups, la forçant à trotter vivement.

— Avance, bon-à-rien ! Avance sans coeur ! criaient-ils.

— Tiens, mais c'est son nom, se dit-il à lui-même en entendant sa propre voix. Je n'aurai pas la peine de lui en chercher un autre. Il s'appelle Sans-Coeur.

— Je me suis fait voler de la belle façon, annonça-t-il à sa femme en entrant dans la cuisine, le midi, pour dîner. Le cheval que j'ai eu de Dumont ne vaut rien. C'est une grande carcasse, mais il n'y a rien dedans. Je ne comprends pas que ton frère m'ait conseillé d'acheter une

pareille rosse. Peut-être bien qu'il y a trouvé son intérêt, ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

La femme fut peinée de voir attaquer ainsi le caractère de son frère, mais elle ne voulut pas répliquer et entamer une discussion qui aurait pu devenir orageuse, sachant que son mari était prompt, coléreux et violent.

Quatre jours plus tard, comme la température était favorable et que le sol était propice, Lefroi se dit qu'il allait labourer une vieille prairie qui n'avait donné qu'une maigre récolte de foin la saison dernière.

— Je vais atteler Sans-Coeur avec Cordille sur la charrue, se dit-il à lui-même en sortant de la cuisine après le déjeuner.

Cordille était une jument baie de six ans, pesant à peine neuf cents livres mais forte et énergique. Au premier sillon, Cordille tirait à plein collier tandis que le grand cheval gris restait en arrière, se laissait traîner pour ainsi dire par sa compagne de travail. Enragé, Lefroi appela son fils : "Zénon, casse-toi une bonne hart et viens fouetter le grand Sans-Coeur qui ne veut pas tirer".

Au bout d'un moment, le garçon accourut brandissant une solide et longue tige de peuplier.

— Fesse, fesse fort ! hurla Lefroi.

Et le fils se mit à cingler la croupe et les côtes de l'animal. Ce traitement énergique força le cheval gris à faire quelques efforts, mais il n'avait pas la force requise pour accomplir la rude besogne qu'on attendait de lui.

— Tiens-toi à côté de lui et fesse s'il ne se tient pas en ligne avec Cordille, ordonna l'habitant.

A partir de ce moment, les coups s'abattirent drus comme grêle sur la pitoyable bête. Malgré cela cependant, le grand cheval gris ne parvenait pas à se tenir en ligne

avec la vaillante Cordille. Au bout d'une heure. Sans-Coeur était tout trempé de sueurs et sur le point de tomber d'épuisement. De son côté, Cordille qui avait fait plus que sa part, montrait elle aussi des signes de fatigue.

— Ah, le grand pourri, le grand sans-coeur, la grosse charogne ! hurlait Lefroi en proie à une colère noire.

Et il éprouvait un violent ressentiment contre Dumont qui lui avait vendu cette haridelle et contre son beau-frère Lamarre qui lui avait conseillé cette acquisition. Il était tellement furieux que la tête et le coeur lui faisaient mal.

— Impossible de travailler avec une carcasse comme ça. J'aurais autant de chance d'atteler un veau ou un mouton à sa place, se lamenta-t-il. Et dire que je l'ai payé cent-dix piastres.

Il n'y avait qu'une chose à faire : dételer et prendre deux autres chevaux. A partir de ce jour, Lefroi vécut une vie d'enfer. Lui qui était habitué à travailler avec cinq bons chevaux qui obéissaient au commandement et qui fournissaient d'eux-mêmes un vigoureux effort lorsqu'ils sentaient la chose nécessaire, était maintenant dans une irritation continuelle à cause de ce cheval gris, de ce Sans-Coeur qu'il était allé acheter dans la paroisse voisine et qui ne valait absolument rien. S'il attelait Sans-Coeur avec une autre de ses bêtes, il devenait pâle de rage à le voir constamment tirer en arrière et se laisser traîner.

— Je ne suis pourtant pas pour nourrir ce grand Sans-Coeur à rien faire, déclarait-il.

Toutefois, il se faisait beaucoup de mauvais sang lorsqu'il l'attelait à une voiture ou à un instrument aratoire. Mais le cheval gris, le pauvre Sans-Coeur qui encaissait constamment les coups et à qui on demandait une tâche

au-dessus de ses forces ne devait pas trouver beaucoup d'agrément à la vie. Il subissait le sort de la triste bête de somme.

“Travailler avec un bon cheval, avec de bons outils, c'est un plaisir, déclarait l'habitant, et l'on fait de bonne besogne, mais avec une rosse ou de mauvais outils, on se damne et l'on ne fait rien de bon”.

Ce qui enrageait davantage Lefroi, c'était que la bête était bien soignée, bien nourrie. Elle recevait une botte de bon foin et une terrinée et demie d'avoine à chaque repas. Alors, puisqu'elle était bien traitée, qu'elle mangeait bien, pourquoi ne fournissait-elle pas le rendement demandé et attendu ? Pour Lefroi, c'était un vrai vol. Les jours se succédaient et chaque fois que l'habitant attelait Sans-Coeur à la charrue, à la herse ou au semoir, il entrait dans une furie épouvantable à le voir traîner en arrière de son compagnon de travail et il l'accablait de coups. Cela le soulageait un peu, mais ne donnait pas de force à Sans-Coeur qui ne fournissait pas plus d'efforts. Et chaque jour, il maudissait l'homme qui lui avait vendu cette bête de malheur et son beau-frère Lamarre qui l'avait incité à conclure ce marché.

Des semaines s'étaient écoulées, des semaines bien pénibles pour Lefroi et pour le grand cheval gris. L'on était maintenant à l'époque des foins. Or, un dimanche en causant avec quelques habitants sur le perron de l'église, avant la messe, Lefroi apprit que l'un de ses voisins avait engagé pour la saison un garçon dont la famille habitait la paroisse d'où venait Sans-Coeur. Là dessus, il fut curieux de rencontrer cet homme qui pourrait peut-être lui donner quelques informations sur son vendeur. Le lundi soir donc, à l'heure du souper, il se rendit chez le culti-

vateur en question sous le prétexte de savoir le nom de l'entrepreneur qui lui avait creusé un puits artésien. Il manquait d'eau dans son pâturage, expliquait-il, et il voulait, lui aussi, avoir un puits artésien. L'habitant lui donna l'information voulue. Puis, comme on fait entre voisins, on causa un peu. Alors, tout en jasant, Lefroi raconta qu'il avait acheté un grand cheval gris d'un nommé Dumont et qu'il était bien désappointé, car l'animal ne valait rien, ne pouvait fournir aucun effort sérieux.

— Ne serait-ce pas Urgel Dumont ? interrogea l'homme de peine, entrant ainsi dans la conversation.

— Oui, c'est lui. Vous le connaissez ?

— Si je le connais ? J'ai travaillé trois mois pour lui.

— Alors, pourriez-vous me dire comment il se fait qu'un cheval haut et grand, bien bâti, qui paraît fort, ne vaille rien, ne puisse pas fournir une demi journée de travail ? Si je l'attelle sur la charrue ou la faucheuse, il est épuisé, rendu à bout en une heure à peine.

— Ah, l'explication est bien simple, répondit l'homme. Votre cheval n'a jamais mangé de foin ni d'avoine. Il a été nourri tout le temps à la paille, je pourrais dire à la paille pourrie. Alors, comment voulez-vous qu'il soit fort ? Un cheval c'est comme un homme. Si l'on veut qu'il développe ses forces, il faut lui donner à manger quand il est jeune et plus tard aussi naturellement. Le cheval a besoin de foin et d'avoine. Chez nous, quand j'étais p'tit gars, j'ai mangé du bon lard, des fèves, du beurre, des guertons, du fromage. Aujourd'hui, je peux faire une bonne journée de travail. Tenez, par chez nous, il y avait un simple d'esprit qui travaillait chez un habitant pour sa nourriture. Matin, midi et soir on lui donnait du pain et de la mélasse. Quant il était jeune, dans sa famille, on ne

mangeait que du pain et de la mélasse. Le père achetait un gallon de mélasse par semaine et la mère qui cuisait elle-même le pain, faisait une fournée par semaine. Ni viande, ni beurre. Alors, cet homme continuait de manger du pain et de la mélasse ; il en mangeait trois fois par jour. Mais un garçon de onze ou douze ans aurait pu faire autant et même plus de travail que lui, parce qu'il était faible et tout le temps rendu à bout. Et tous ses frères et soeurs sont morts de consommation.

— Est-ce qu'il nourrit tous ses chevaux de la même façon ? questionna Lefroi.

— Ah non ! Ceux qu'il veut vendre, il les bourre de paille, mais ceux dont il se sert pour ses travaux mangent du foin et de l'avoine. Tenez, lorsque je travaillais pour lui, il avait encore un cheval à vendre. Pas le vôtre, pas le gris. C'était un noir. Eh bien, il m'avait dit de lui donner de la paille d'un mulon qui était dans sa cour, un mulon qui avait reçu la pluie et la neige pendant cinq mois, de la paille pourrie pour ainsi dire. Comment le cheval pouvait-il prendre des forces ? J'vas vous dire : un homme nourri à la mélasse et un cheval nourri à la paille, ça vaut rien.

— Une fripouille ! Un vrai voleur ! s'exclama Lefroi hors de lui.

Sans-Coeur avait été élevé et nourri avec de la paille. Jamais ni foin ni avoine. La nature l'avait bâti pour être fort, lui avait donné une solide charpente, avait voulu en faire une bête vigoureuse, mais son maître, avare, mesquin et rapace, ne l'avait nourri qu'avec de la paille. Alors, ses forces n'avaient pu se développer et maintenant, on lui demandait d'accomplir des tâches au-dessus de ses moyens. Nourri à la paille, il récoltait maintenant des coups. C'était

ainsi et personne n'y pouvait rien changer. Recevoir des coups, ce serait son sort. Renseigné, édifié sur le compte de Dumont, l'habitant retourna chez lui. Sa femme et son fils étaient dans la cuisine.

— Ben, j'ai eu affaire à deux crapules. Je me suis fait jouer par deux voleurs, par Dumont et par ton frère, lança-t-il en entrant, en regardant sa femme bien en face.

Celle-ci qui avait toujours enduré sans rien dire, sans riposter, toutes les avanies de son mari se rebiffa pour la première fois. Se dressant elle aussi devant son homme, elle cria :

— Des voleurs ! Des voleurs ! Sois donc assez homme pour reconnaître que tu t'es trompé et ne rejette pas le blâme sur les autres. Tu es fils d'habitant. Ton père a toujours élevé des chevaux. Tu en as élevé toi-même. Tu as trente-sept ans. Tu devrais connaître ça les chevaux. Lorsque tu en as acheté un, tu aurais dû l'examiner, voir si c'était ce que tu désirais, tu aurais pu demander à l'essayer. Tu as agi à la légère, sans précaution, en étourdi, je serais tentée de dire et tu t'es fait jouer. Alors, dis donc : par ma faute, par ma faute, par ma très grande faute. Finis donc d'accuser les autres, de jeter le blâme sur mon frère et sur Dumont.

L'homme était tout surpris de voir sa femme si docile, si calme d'ordinaire s'insurger et lui répondre avec fermeté.

— Oui, ton frère a été le complice de Dumont. Ce sont deux voleurs. Mais attends qu'il vienne ici et tu verras comme je le recevrai et tu écouteras ce que je lui dirai.

— Dans ce cas, tu feras bien d'être ici lorsque ton frère Simon viendra nous rendre visite. Tu entendas ce

que je pense des compliments qu'il me glisse lorsque tu n'es pas là.

— Qu'est-ce que tu dis ? rugit Lefroi tremblant de fureur en entendant cette révélation inattendue.

— Je dis ce que je dis, répondit la femme avec fermeté.

Humilié de se voir ainsi rabrouer et bouillant de rage, Lefroi leva la main d'une façon menaçante en s'avançant vers sa compagne.

— Zénon, défends-moi, cria la femme en se tournant vers son fils.

Le garçon de quinze ans, empoigna des deux mains le dos d'une chaise, la souleva légèrement et regarda hardiment son père. Il ne prononça pas un mot, mais son attitude déclarait clairement : "Si tu touches à maman, je t'assomme !"

Le geste audacieux du fils eut un effet magique. Le belliqueux fermier n'était pas maté, mais pour une fois, le coléreux et emporté Lefroi avait eu un éclair de raisonnement. En une seconde, il avait vu et compris ce que sa violence aurait pu occasionner, qu'elle aurait pu gâcher sa vie de famille. Jusqu'ici, il n'y avait jamais eu de disputes ou de querelles dans son ménage. Il était en train d'y amener l'animosité et la guerre. Cela, pour un mauvais marché. Par un énergique effort, il réussit à se contrôler. Sans dire un seul mot, il alla s'asseoir devant la fenêtre.

Un après-midi, Lefroi constata que la provision de moulée dont il se servait pour nourrir et engraisser ses cochons était épuisée. Donc il entassa une dizaine de poches de pois et de sarrasin dans sa grande charrette afin

d'aller faire moudre ce grain au village. Il attela Sans-Coeur à la voiture et partit pour le moulin. La route était marquée par une petite côte que d'ordinaire, les voitures gravissaient facilement. Mais arrivé-là, Sans-Coeur, dès les premiers pas en montant, fit halte. Il était incapable de monter cette côte avec sa charge. Enragé, hors de lui, Lefroi se mit à frapper l'animal de toutes ses forces avec une hart dont il avait pris la précaution de se munir en partant. Il eut beau fouetter, bûcher, "sacrer", Sans-Coeur malgré ses faibles efforts ne put grimper la côte. C'était au-dessus de ses forces. En désespoir de cause, l'habitant déchargea ses sacs de grain, fit ensuite monter la côte à son cheval qui ne traînait plus que la voiture vide. Ensuite, chargeant les poches une à une sur son épaule, il monta lui-même dix fois la côte, rechargeant le grain dans sa charrette. Il était dans une telle rage qu'il aurait pu remplir sa voiture avec tous les "sacres" et les jurons qu'il avait lâchés en transportant ses sacs.

Une fois retourné chez lui avec sa moulée, Lefroi qui avait gardé en lui la colère amassée pendant tout le voyage, détela Sans-Coeur, l'attacha à un petit arbre, prit un bâton et, dans un accès de fureur incontrôlable, se mit à bûcher à grands coups sur la croupe de l'animal. Celui-ci tenta faiblement de ruer, ce que voyant, l'homme, au comble de la rage, alla chercher sa fourche et se mit à darder la bête avec les pointes aiguës. Il reprit ensuite son bâton et ne s'arrêta que lorsque toute la croupe fut rouge de sang et meurtrie. Sans-Coeur payait pour l'avarice et l'esprit sordide de son ancien maître qui ne l'avait nourri qu'avec de la paille.

L'on était maintenant rendu au temps des récoltes. Un jeudi, Lefroi décida d'engranger une pièce d'avoine qui

avait été fauchée il y avait trois jours, sur une petite ferme qu'il possédait à La Réserve, à environ vingt arpents de chez lui. Il s'était assuré les services d'un aide pour le charroyage tandis que le fils Zénon conduisait le râteau. Lefroi et son homme engagé plaçaient les javelles d'avoine dans la voiture double tirée par Cordille et Sans-Coeur. L'on avait fait cinq voyages pendant la matinée et l'on était rendu au deuxième de l'après-midi. Alors que l'attelage conduit par l'homme de peine retournait au petit trot vers la pièce d'avoine, le cheval gris s'abattit soudain sans cause apparente et parut incapable de se relever. "Debout et marche !" commanda l'engagé en secouant l'animal avec ses guides. Mais Sans-Coeur resta couché sur le flanc. L'homme saisit sa fourche et se mit à piquer la bête sur la croupe pour la stimuler et la décider à se remettre debout. Sans-Coeur se secoua mais resta étendu sur le côté. Lefroi et son aide sautèrent à bas de la voiture et examinèrent l'animal, ne comprenant rien à ce qui arrivait. Puis, voilà qu'ils constatèrent que Sans-Coeur s'était cassé une jambe.

C'était là un bizarre accident, car le cheval n'avait rencontré aucun obstacle. Simplement il avait dû s'embarasser les jambes l'une dans l'autre et l'os s'était brisé. Le grand Sans-Coeur était hors de service, fini. On le détela, puis Lefroi appela Zénon, qui était à râteler. L'on prit le cheval dont il se servait et on le mit à la place du grand gris. Les hommes continuèrent de travailler pendant que le malheureux Sans-Coeur gisait sur le chemin de la petite terre. Ils finirent leur journée, puis retournèrent le soir à la maison. Le lendemain et le samedi ils s'employèrent ailleurs, laissant Sans-Coeur à son sort. Le dimanche après le dîner, Lefroi appela son fils.

— Prends le fusil, dit-il. Tu vas aller à La Réserve et tu tueras Sans-Coeur. Tu lui tireras une balle dans la tête.

Le garçon alla prendre le fusil dans le hangar, mais il chercha en vain des cartouches ou des balles. C'était embêtant. Soudain il se rappela avoir vu une boîte renfermant des billes dans la petite remise à La Réserve. "Je mettrai un marbre à la place de plombs et ça fera l'affaire", se dit-il à lui-même. Alors, il versa une charge de poudre dans le canon de son arme, y mit une bourre, puis plaça une capsule. Jetant le fusil sur son épaule, il partit pour La Réserve. Il faisait très chaud et Zénon aurait préféré se reposer que de faire cette longue marche sous un brûlant soleil. Un désappointement attendait le garçon à la petite remise où il savait qu'il y avait une boîte à moitié remplie de billes. Certes, la boîte était là, mais lorsqu'il prit un marbre pour le glisser dans le canon du fusil, il constata qu'il était trop gros. Il en essaya d'autres. Tous étaient trop gros. Impossible alors de se servir du fusil. Très embêté, il se mit à tourner autour de la grange et de la remise cherchant ce dont il pourrait bien se servir pour tuer Sans-Coeur. Puis, voilà qu'il aperçut un pic dont on s'était servi pour déplacer des pierres lorsqu'on avait creusé un puits. Laissant là son fusil désormais inutile, il prit le pic et s'en fut à l'endroit où était le cheval à la jambe cassée. Lorsqu'il arriva, Sans-Coeur était toujours couché sur le flanc, incapable de bouger. Des mouches le mangeaient. Bien sûr qu'il n'avait pas bu depuis plus de trois jours et que, par cette accablante chaleur, il devait avoir atrocement soif. Mais Zénon n'avait pas de chaudière et, en outre, le puits était trop loin. Certes, ça lui aurait fait du bien à l'animal fiévreux de boire un seau d'eau fraîche.

Mais à quoi bon ? pensa le garçon. Dans une minute, Sans-Coeur n'aurait plus soif. Jamais.

Zénon prit son pic, le souleva, puis l'abaissa lentement pour bien prendre sa mesure. Le relevant ensuite, il le rabattit avec force. La pointe de fer pénétra de plusieurs pouces dans le crâne. Il retira son outil, taché de sang et de matière grisâtre. La tête de Sans-Coeur était retombée inerte sur le sol. Le grand cheval gris était mort. Son cruel destin avait enfin eu pitié de lui. Il lui avait envoyé un accident qui avait mis un terme à ses misères et aux coups. Son cadavre resterait là jusqu'à ce que Lefroi trouvât le temps de venir l'enterrer.

Zénon essaya son pic sur l'herbe, le jeta sur son épaule et, par la lourde et accablante chaleur, reprit d'un pas fatigué, dans la campagne déserte, le chemin du retour.

La tentation mauvaise

LORSQUE j'évoque le souvenir des citoyens de la petite ville de Beauvoir, que j'ai connus, qui ont été pour ainsi dire mes voisins pendant dix ans et qui sont disparus, l'image de M. Léopold Ledoux, du notaire Ledoux, revient toujours la première à ma mémoire. D'ordinaire, j'arrivais dans cette localité vers les premiers jours de mai pour passer l'été dans une petite maison qui avait été vendue à la mort d'un vieux rentier qui l'avait occupée pendant de longues années et que j'avais achetée. Lorsque je débarquai à Beauvoir cette saison-là, tout le monde chuchotait, c'était comme un bourdonnement de ruche d'où s'envole un essaim. Lorsqu'il arrêta le matin à la maison, le boulanger en m'apercevant, s'approcha, se mit la main en cuillère devant la bouche pour étouffer sa voix : Vous savez ce qui est arrivé à M. Ledoux ? demanda-t-il. Non, je ne savais pas. Et alors, il me raconta la chose. Quelques minutes plus tard, ce fut le marchand de glace qui, me touchant le bras pour me prendre en confidence murmura : Vous savez, pour M. Ledoux, n'est-ce pas ? J'ignorais tout, lui répondis-je. Et à son tour, il me fit le récit que j'avais déjà entendu. Lorsque j'allai acheter quelques provisions à l'épicerie, le marchand me posa à voix basse la même question, de même que la maîtresse de poste. Toute la population de la petite ville, tous les villageois connaissaient l'histoire

et chacun, en vous mettant sous l'impression qu'il vous confiait un secret, était bien heureux de vous la raconter. Dans cette petite ville toute farcie de préjugés, ce qu'on vous racontait c'était comme si l'on vous eût dit : Vous savez, il a volé la banque, il est tombé ivre à l'église pendant la grand-messe, ou il a tenté de violer une petite fille de dix ans. C'était quelque chose de honteux, de criminel.

Le pauvre M. Ledoux ! En dépit des apparences trompeuses, la destinée avait été bien cruelle pour M. Léopold Ledoux. Pour la masse du public, il paraissait bien partagé. Il était né dans une famille riche, avait reçu une bonne instruction, avait obtenu son brevet de notaire à vingt-quatre ans et exerçait sa profession dans la petite ville de Beauvoir où il était considéré et respecté par la population. Il occupait sur le bord du lac des Aulnes une jolie maison voisine de celle du juge Messier dont il était devenu l'ami. A l'âge de vingt-cinq ans, le notaire Ledoux avait épousé la fille du gérant de banque de la localité. A ce moment, l'avenir s'annonçait très favorablement et M. Ledoux paraissait l'un des favoris du sort. Lorsqu'il partait le soir après le souper pour aller faire une promenade en automobile avec sa jeune femme, les gens qui les rencontraient se faisaient cette réflexion : Ce sont là des gens heureux.

Dix-huit mois après son mariage, Mme Ledoux donna naissance à une fille qu'elle nomma Ernestine. Elle se rétablit rapidement, mais au moment où elle se croyait revenue à la santé, elle tomba malade. Elle éprouvait des douleurs atroces dans la tête. Une demi-douzaine de médecins la traitèrent tour à tour, mais sans succès. Elle fit plusieurs séjours dans des hôpitaux réputés, elle fut quelque temps dans un célèbre sanatorium, on lui fit de tous les angles possibles des examens aux rayons X, elle fit des

pèlerinages à des sanctuaires fameux. Rien, ni remèdes ni prières, ne purent faire disparaître son mal. Pendant dix-neuf ans, la pauvre femme fut à la torture. Au cours de toutes ces années, M. Ledoux eut une existence pénible et se trouva très malheureux. Vivre aux côtés d'une compagne souffrante qu'aucun traitement ne peut guérir, qui décourage les efforts des meilleurs médecins n'est pas un lot enviable. Toutefois, il avait sa fille, une délicieuse enfant blonde aux grands yeux bleus, rieuse, aimable et enjouée qui était non seulement sa consolation, mais sa joie, son adoration. Après avoir été une ravissante poupée, elle était devenue une exquise petite fille, une charmante jeune fille, puis une belle grande fille.

Dès l'âge de six ans, elle avait commencé à suivre les classes du couvent de la localité. Son père était très fier de ses succès scolaires mais il était au moins aussi heureux que sa fille lorsqu'arrivait le temps des vacances car alors, il l'avait à lui toute la journée. Elle était le soleil qui illuminait sa vie, qui chassait les nuages noirs causés par la maladie de sa femme. Et la fille chérissait son père si tendre, si affectueux, si rempli de délicats égards pour elle. Elle grandissait. M. Ledoux l'accompagnait à l'église, au cinéma, faisait avec elle de courts voyages. Et pendant le temps qu'il était près d'elle, il bâtissait des rêves pour son enfant, car les rêves sont le pain quotidien des parents. D'avance, ils voient l'heureuse destinée de leurs fils et de leurs filles.

En dehors des heures où il vivait avec Ernestine, M. Ledoux n'avait de moments supportables que ceux qu'il allait passer avec son voisin, le juge Messier, et qu'ils causaient sur la véranda en fumant un cigare. Parfois, les deux hommes s'arrêtaient de parler et demeuraient silen-

cieux, songeurs, pendant une minute ou deux. Ils pensaient alors à leurs misères, car ils avaient chacun leur infortune. L'épouse de M. Ledoux était malade et celle du juge Messier était alcoolique. Cela, toute la petite ville le savait car elle avait de temps à autre de terribles crises qui ameutaient le voisinage. Cela, c'était bien pénible et bien humiliant. Cette communauté dans le malheur avait rapproché les deux hommes qui étaient devenus de bons amis.

Finalement, après avoir souffert pendant dix-neuf ans, Mme Ledoux s'éteignit. Le veuf éprouva alors un moment de détente, une espèce de soulagement. Il avait fini d'être témoin de son martyre, d'avoir devant les yeux une figure de victime, de pauvre être découragé. Ah, s'il n'avait pas eu Ernestine, il aurait été infiniment malheureux, mais il avait cette joie précieuse de la voir près de lui.

Désormais, M. Ledoux ne vécut que pour sa fille, uniquement pour elle. Il formait des projets pour l'avenir. Naturellement, il comprenait qu'elle se marierait un jour. Charmante comme elle l'était, jolie, intelligente, sûrement qu'elle aurait le choix parmi les jeunes gens. Oui, elle se marierait, mais M. Ledoux se disait en toute bonne foi qu'elle continuerait d'habiter la maison paternelle, qu'il ne la perdrait pas, mais qu'il vieillirait aux côtés de sa fille. Sa femme à lui avait été si peu séparée de ses parents, de son père, gérant de la banque, et de sa mère, qui venaient la voir plusieurs fois par semaine, qu'il s'imaginait candidement qu'il en serait de même pour lui. Dans son idée, M. Ledoux était assuré qu'il vivrait auprès de sa fille les années de sa vieillesse. Etre séparé d'elle lui paraissait une chose impossible. Comme tant d'autres parents dont la tête

est remplie d'illusions, il faisait de beaux rêves, il se nourrissait de chimères.

Ce que j'en ai connu de ces parents qui se créaient de merveilleuses visions de l'avenir. Il y avait notre voisin, alors que j'étais petit gars, qui s'était fait construire une belle grande maison à trois étages où, imaginait-il, ses garçons qui deviendraient avocat, notaire, médecin ou ingénieur civil, auraient leurs bureaux de travail ou de consultations et où ils vivraient avec leurs femmes et leurs enfants. Un vrai toit paternel. Bien, ses garçons sont tous partis, allant chacun de leur côté et, pendant vingt ans, il a vécu en silence avec l'unique compagnie de sa vieille, puis, après le trépas de celle-ci, il est resté absolument seul pendant six mois et un jour, on l'a trouvé mort. Le décès devait remonter à une dizaine de jours car le cadavre était dans un état de décomposition avancée et répandait une odeur infecte, putride, qui empoisonnait les trois étages de la maison qui devait abriter tous les siens. Il avait agonisé solitaire.

Ah, si seulement la moitié des rêves se réalisaient, comme la vie serait belle !

Finir ses jours auprès de sa fille Ernestine, M. Ledoux ne voyait que cela, ne pouvait imaginer rien d'autre. Mais la destinée en avait décidé autrement. La jolie blonde rencontra un charmant jeune homme, Jean Després, qui en peu de temps en devint éperdument épris. Il venait la voir à la maison et les deux amoureux passaient de longues heures à causer de riens délicieux mais ils se regardaient et ils goûtaient un bonheur fabuleux. Un soir, comme le garçon tenait dans la sienne la douce main d'Ernestine, il se pencha vers elle et, d'une voix émue : "Voulez-vous que nous entreprenions ensemble le voyage de la vie ?"

demanda-t-il. Elle pressa doucement la main qui tenait la sienne et leurs bouches se joignirent avec ferveur. Ils s'épousèrent et le jeune homme amena sa femme à la ville où il occupait un emploi de confiance.

M. Ledoux demeura seul dans sa maison. En quelques semaines, il devint vieux le pauvre homme. Il était désorienté, désemparé, malheureux, perdu dans sa solitude. Les journées lui paraissaient interminables. Et il savait que le lendemain ressemblerait à la journée qui finissait. Plus rien désormais, plus un seul espoir. Certes, Ernestine et son mari venaient lui rendre visite de temps à autre, mais il ne pouvait se faire à cette existence.

Comme il ne pouvait prendre soin de sa maison, il s'assura les services d'une domestique pour préparer ses repas et tenir sa demeure en ordre. C'était une jeune fille de dix-sept ans, Laura Tessier, qui faisait là son apprentissage comme servante. Vrai, elle n'avait ni le goût, ni les aptitudes du métier. Faire la soupe, ce n'était pas sa vocation. Et le balayage, elle savait que c'est une besogne qui doit se faire une fois la semaine, d'ordinaire le samedi. Ce qu'elle préférait, c'était écouter les programmes de chansons à la radio. Lorsque M. Ledoux lui remit ses gages pour la première fois, elle alla se faire coiffer et s'acheter un tube de rouge à lèvres.

— Vrai, elle n'a pas la compétence ; faudrait la changer, suggéra Ernestine à son père lors de l'une de ses visites. Il serait plus avantageux de prendre une personne plus âgée qui sache cuire une omelette et préparer une tasse de thé convenable. Il est important pour toi de bien manger.

— Je chercherai, répondit M. Ledoux.

A quelques jours de là, le veuf congédia la jeune

Laura, profitant de l'occasion qui se présenta lorsqu'elle laissa brûler dans la poêle une belle tranche de steak pendant qu'elle s'admirait devant son miroir dans sa chambre et qu'elle demanda la permission de recevoir son jeune ami le soir.

A cette époque, Jean Després, le gendre de M. Ledoux, fut envoyé pour deux mois à Vancouver par la compagnie qui l'employait. Ernestine accompagna son mari. M. Ledoux serait séparé de sa fille pendant deux mois. Ce serait un éloignement cruel.

— Tâche de trouver une ménagère d'expérience, lui conseilla Ernestine en le quittant.

Le séjour de Jean Després et de sa femme dans l'Ouest se prolongea plus de trois mois. M. Ledoux traversa une période de dépression. Ce que les jours lui paraissaient longs ! Mais une autre épreuve l'attendait. Une fin d'après-midi, on lui annonça que son ami le juge Messier venait de mourir. Il avait été foudroyé par une crise cardiaque alors qu'il prononçait son adresse aux jurés, en cour, lors d'un procès pour meurtre. M. Ledoux fut fort affecté par cette mort qui lui enlevait le seul ami véritable qu'il possédât. La vie était bien amère, estimait-il. Néanmoins, il fallait endurer, accepter les coups du sort. Comme le lui avait recommandé sa fille, il chercha une ménagère. Il trouva. La servante était une veuve de quarante ans, Mme Petipas, qui avait deux fils qui commençaient à gagner leur petite vie dans la grande cité. C'était des égoïstes qui ne pensaient qu'à eux et à leurs plaisirs. Ils ne s'occupaient pas de leur mère ; ils l'avaient oubliée. Mme Petipas était une veuve courtaude, munie d'une abondante poitrine, d'une large croupe et dotée de deux yeux noirs très vifs. La veuve n'appartenait pas à la con-

frérie des Dames de sainte Anne et il était reconnu que les scrupules ne l'étouffaient pas. Il lui fallait arracher sa vie et elle prenait les moyens les moins durs, les moins difficiles. On racontait qu'elle avait eu une existence très dure, très pénible, avec un mari ivrogne. La femme n'eut aucune peine à comprendre que son maître traversait une dure épreuve, qu'il était un être faible, sans volonté, sans contrôle de lui-même. Alors, elle se dit qu'il fallait profiter de la situation, de cette occasion unique pour se faire épouser, qu'il fallait agir rapidement avant qu'il se ressaisît, avant qu'il survînt un obstacle. Alors, dans cette demeure où elle était seule avec lui, elle s'arrangeait pour être constamment près de lui. Le matin lorsqu'elle lui versait son café, lorsqu'elle lui apportait ses rôties, elle l'effleurait de son imposante poitrine, le brûlait de ses ardents yeux noirs ; il était forcé de la renifler pour ainsi dire. Alors, à voir cette jupe qui tournait autour de lui, qui le frôlait, à sentir ce sexe qui s'offrait, il fut pris d'une espèce de vertige.

Ah, les vieux, les pauvres vieux dont le cerveau enfiévré est constamment hanté, obsédé par l'image d'un sexe, image morbide produite non par l'instinct de la bête humaine, mais fruit d'une imagination malade, quelle tristesse !

M. Ledoux avait rencontré Eve, Eve l'éternelle tentatrice qui ne meurt pas, qui, toujours, fait succomber l'homme, qui est la cause de ses chutes, de ses misères, de ses peines. Encore y a-t-il des tentatrices qui sont jeunes, jolies, gracieuses, troublantes, mais que dire de ces grossières femelles, de ces vulgaires maritornes, de ces laides matrones, de ces grosses commères dont la seule attraction réside dans un sexe affreux à voir, un sexe usagé, un sexe

d'occasion, un sexe dans lequel un lot de mâles ont pataugé et pacagé, un sexe répugnant, repoussant, mais vers lequel l'homme aveuglé par l'instinct se précipite et plonge avec une ardeur farouche.

Comme tant d'autres vieux veufs, M. Ledoux se trouva pris au piège. Un matin, après le déjeuner, la veuve Petipas en le regardant de ses brûlants yeux noirs suggéra : "Nous devrions nous marier. Tu serais si heureux." M. Ledoux la prit dans ses bras, saisi par un brutal désir. Mais la femme n'était pas pressée de s'abandonner. Mieux valait tenir la dragée haute pendant quelques heures afin de ne pas gâter son affaire. Naturellement, elle aurait aimé avoir un beau mariage, se rendre à l'église en grande toilette, s'imposer à l'admiration de la population, se sentir enviée par les autres veuves de la petite ville, mais il était plus important de se hâter afin de prévenir un empêchement possible, un changement d'idée. Il fallait agir pendant que l'homme était une loque mentale. Elle lui dicta ce qu'il avait à faire. Alors, M. Ledoux s'en fut voir le curé, lui exposa son cas, lui expliqua son affaire. Le prêtre comprit immédiatement qu'il avait devant lui un malheureux déséquilibré, un pauvre fou, mais qu'est-ce qu'il pouvait faire ? Essayer de le raisonner ? Tenter de gagner du temps, de donner à ce cerveau malade la chance de se ressaisir ? Mais c'aurait été là une sûre occasion de péché ce qu'il était de son devoir d'empêcher. Donc, le lendemain matin, dans la sacristie, il unit par les liens du mariage le notaire Ledoux avec la veuve Petipas. Les témoins étaient le bedeau et un vieux de l'hospice qui reçut une piastre pour ce service. M. Ledoux se rendait compte qu'il accomplissait là un acte blâmable, laid, honteux, indigne, mais il se comportait comme s'il avait été hypnotisé et agissait

d'après la directive de quelqu'un d'autre. Il n'avait pas voulu informer sa fille ni personne de ce qu'il faisait, car il savait qu'il commettait une lâcheté et qu'il était bas, vil, mais à ce moment il était dominé par l'appât de la chair, par l'ensorcellement du sexe, et son cerveau était brûlé par des images lubriques. Il était incapable de résister, impuissant à combattre l'impulsion mauvaise. Il était emporté par l'instinct comme une branche morte dans le torrent d'un fleuve.

Il était marié. A ce moment, il réalisa que sa femme avait agi comme un malfaiteur d'expérience qui propose à un jeune garçon de faire ensemble un mauvais coup et que celui-ci sans se rendre compte de ce à quoi il s'engage, accepte et se trouve soudain lié par un pacte qui pèsera sur toute sa destinée.

Il était marié. La nuit après son mariage, il s'éveilla soudain et sa première pensée fut : Je suis marié. Il se demandait cependant si c'était là un fait ou s'il faisait un mauvais rêve. Alors, il étendit le bras et toucha sa compagne qui, d'une voix bourrue grogna : "Laisse-moi dormir !" Là, dans les ténèbres, la terrifiante vérité lui apparut. Ce n'était pas un affreux cauchemar, c'était la vérité, la cruelle vérité qui martelait son cerveau. Marié, il était marié. Ah, la lune de miel n'avait pas duré longtemps. Quelques heures à peine. M. Ledoux était comme l'accusé qui vient d'être condamné au bagne pour la vie. Mais il avait donc eu un accès de folie. Comment cela s'était-il fait ? Il le comprenait maintenant, mais il était trop tard. Oui, c'était la vieille histoire de tous ces hommes dont les années, les épreuves, l'effréné désir du sexe ont affaibli les facultés, ont obscurci la raison. Il était tombé dans le piège et il n'avait même pas essayé de se dégager. La veuve

avait cru qu'elle aurait à le dompter comme on dresse un poulain. Elle n'avait même pas eu cette peine. Maintenant, il était assujetti à la femelle qui le faisait marcher à droite et à gauche, le faisait mouvoir comme un pantin, le forçait à faire ses quatre volontés, en faisait un être abject, vil et infiniment malheureux.

Avant leur séjour à Vancouver, Ernestine et son mari venaient souvent rendre visite à M. Ledoux le dimanche après-midi. En apercevant sa fille, le père se sentait transporté de joie. Pendant une heure, il revivait sa vie d'autrefois alors qu'ils étaient toujours aux côtés l'un de l'autre. Cependant, depuis son mariage avec la veuve Petipas, il était torturé par la honte. Comment lui annoncer ce qu'il avait fait, lui raconter ce qui était arrivé ? A cette pensée, il se sentait troublé, méprisable. Que dirait sa fille ? Un lundi matin de septembre, fête du Travail, Ernestine et son mari s'amenèrent à l'improviste en automobile. En les apercevant, le père se sentit sur le gril. Les deux jeunes gens s'informèrent de sa santé. A ce moment, l'ancienne veuve Petipas entra dans la pièce.

— Ma femme, fit M. Ledoux en la désignant d'un geste.

Ernestine blémit, devint toute pâle, incapable de parler. M. Ledoux lut dans ses yeux un regard accusateur, un regard qui le condamnait aussi clairement que s'il avait entendu un juge le déclarer coupable. Et ce juge était sa fille.

— C'est une surprise, ça, fit le gendre. Ah, vous êtes un cachottier. Je ne vous connaissais pas comme ça.

Pendant ce temps, l'ancienne veuve Petipas faisait des sourires grimaçants.

— Bon, maintenant qu'on vous a vu en bonne santé, on va se sauver, fit le gendre en se dirigeant vers la porte.

— Comment, vous partez déjà, mais vous venez d'entrer, bredouilla le malheureux M. Ledoux.

— Oui, fit sa fille, nous nous rendons à Plattsburgh et nous ne voulions que te dire bonjour en passant.

— J'espère que ce n'est pas moi qui vous fait fuir, articula l'ancienne veuve.

— Mais non, bonjour et bonne chance, prononça le gendre.

Ernestine et son mari sortirent, montèrent en voiture et reprirent la route.

M. Ledoux les regarda s'éloigner, comprenant qu'un désastre irréparable, une catastrophe sans nom venaient de se produire.

Des jours, des semaines passèrent, et rien. Pas un mot, pas une petite visite. Comme le temps s'écoulait, il se disait : Elle viendra peut-être aujourd'hui. En lui-même, il ne le croyait pas, n'espérait pas la voir apparaître, mais il cherchait à se tromper, à se convaincre qu'elle arriverait dans un moment. Et il était infiniment malheureux. Elle ne vint pas. M. Ledoux était tombé dans un abîme d'infortune et de désespoir. Sa fille, cette enfant qui avait été sa joie dans ses jours de malheur, le condamnait, ne voulait plus le voir, le repoussait loin d'elle. Depuis ce jour funeste où il avait été forcé de lui annoncer son mariage, elle n'était pas revenue et ne reviendrait probablement jamais. Elle le condamnait, elle trouvait sa conduite immonde. A ses yeux, il avait commis une faute irrémissible, sans pardon possible. Il était un damné, un maudit. Chaque

jour était un supplice. Il ne pensait qu'à sa fille mais elle ne voulait pas le voir. Sans doute qu'elle essayait d'oublier, se disait-il, l'immondice de sa vie, l'ordure dans laquelle il se vautrait. Lui-même se condamnait, mais si sa fille pouvait avoir pitié de lui un moment, si elle venait le voir une petite fois, il accepterait son malheur, son enfer.

Elle ne vint pas.

Un soir, en feuilletant le journal, il lut dans la colonne des naissances qu'Ernestine avait donné le jour à une fille qui s'appellerait Velma. Pendant un moment, le vieil homme eut devant les yeux la vision d'Ernestine alors que le médecin qui avait fait l'accouchement la lui avait présentée. Verrait-il sa petite fille un jour ?

Une semaine plus tard, un messenger lui apporta un télégramme. Il lut : "Ernestine morte hier soir. Sympathies." C'était signé : Jean Després.

Un grand voile noir passa devant ses yeux.

Sa fille morte. Il ne reverrait plus jamais sa douce figure, il n'entendrait plus sa voix, il ne serait plus charmé par son sourire. C'était le grand naufrage. Ses derniers espoirs sombrèrent. D'un pas lourd, chancelant, il se rendit dans sa chambre, prit dans un tiroir de la commode le revolver qui reposait là depuis plus de trente ans, s'assit dans un grand fauteuil, appuya l'arme à sa tempe et tira. Ses misères étaient finies.

Alors, dans la petite ville de Beauvoir dont la population est farcie de préjugés, ce fut un chuchotement inouï, comme un bourdonnement de ruche d'où s'envole un essaim. A mi-voix, les villageois se demandaient : Vous

savez ce qui est arrivé à M. Ledoux ? L'on répondait : J'ai appris, on m'a dit qu'il s'est tué.

— Oui, il s'est tiré une balle dans la tête. C'est effrayant.

— Bien certain qu'il devait être troublé. Autrement, il n'aurait pas fait ça. Une chance que ça n'arrive pas souvent ici.

Pauvre M. Ledoux !

Le secret d'une nuit ¹

UN JOUR qu'elle souffrait de la grippe et que, frissonnante et grelottante malgré les couvertures qui l'enveloppaient, Aline racontait à Dercey assis au bord du lit, une étrange aventure qui lui était arrivée il y avait environ six ans.

Pendant que je travaillais à Toronto, dit-elle, je reçus un télégramme de chez nous me disant que ma soeur Thérèse était gravement malade et que si je voulais la voir vivante, je devais me hâter de venir.

J'avais absolument besoin de mon emploi pour vivre et je savais qu'il était dangereux de m'absenter, même pour quelques jours. Néanmoins, je demandai un congé et je l'obtins. Mes économies n'étaient pas fortes, cependant je prévoyais qu'en ne faisant pas d'extravagances, j'avais assez d'argent pour faire le voyage. Je confiai ma petite fille à Mme Lester où je demeurais. Puis, comme je ne voulais pas arriver les mains vides, j'achetai quelques articles pour tous les membres de la famille. En arrivant à Montréal, je trouvai ma soeur un peu mieux. Le médecin déclarait que son état s'était légèrement amélioré et qu'elle pouvait durer quelque temps encore.

Pour ne pas causer d'embaras à la maison, j'avais pris une chambre en dehors. J'allais passer la journée au-

1. Ce conte et les deux suivants sont des épisodes de **Lamento**, roman d'une épileptique.

près de Thérèse, et le soir, je m'en retournais. Un matin, elle exprima le désir de manger des cerises. Nous étions alors en janvier et les cerises étaient rares. Seulement, c'était là un caprice de mourante, je le savais, et je voulus le satisfaire. Je sortis et en trouvai. Elles se vendaient la bagatelle de quatre-vingts sous la livre. Ma bourse était presque à sec, néanmoins, j'en apportai un sac. Ma soeur regarda les cerises, puis, lorsqu'elle vit que c'était bien ce qu'elle avait demandé, elle mit le cornet de fruits à côté d'elle sur son lit, puis ferma les yeux. Elle ne les rouvrit pas. Elle était morte...

Ce soir-là, de très bonne heure, la maison se remplit de parents, et comme j'étais extrêmement fatiguée, je crus que j'irais me reposer. Je partis donc pour me rendre à ma chambre. Je marchais depuis cinq minutes, lorsque je me trouvai face à face avec une dame qui, en m'apercevant s'écria :

— Comment, c'est vous, Aline, en même temps qu'elle me saisissait les mains et les serrait avec chaleur.

C'était une personne que j'avais connue à Toronto. Elle était arrivée un jour à l'improviste chez Mme Lester où je demeurais et avait demandé si elle pourrait avoir une chambre. Une épouvantable aventure l'avait fait partir le matin même de Hamilton où elle demeurait. Etant retournée chez elle la veille au soir, un quart d'heure après être sortie, elle avait trouvé son mari, un dégénéré, dans le lit conjugal avec sa propre mère. Horrifiée, folle de douleur, elle s'était enfuie et, au matin, avait pris le train pour Toronto. Elle s'en venait gagner sa vie. Mme Lester me la présenta. Je lui dis que je pourrais lui trouver du travail avec moi. Elle accepta avec reconnaissance, et le lendemain même, elle était à la besogne. Je la vis à l'oeu-

vre. C'était une brave femme et un coeur d'or. Au bout de deux semaines, elle avait trouvé ailleurs un emploi plus avantageux. Il y avait deux ans que je ne l'avais aperçue. Elle me demanda comment il se faisait que j'étais à Montréal. Lorsque je lui eus dit ce qui en était, elle m'invita à aller passer la soirée chez elle.

— Je ne veux pas vous voir vous en aller vous enfermer toute seule. Venez chez moi.

Je voyais qu'elle voulait me reconforter, et comme je me sentais toute triste, je ne pouvais refuser cette sympathie qui s'offrait. Je la suivis donc.

Elle occupait une petite chambre bien simple. En entrant, elle me fit enlever mon manteau et mon chapeau et, malgré mes protestations, me fit asseoir dans l'unique berceuse de la pièce. Elle s'informa de ma santé et de celle de ma petite fille et m'interrogea sur l'état de mes finances. Elle paraissait sincère et je lui parlai franchement. Je ne lui déguisai rien. Mon passage, aller et retour, ma chambre à Montréal, et celle de Toronto que j'avais payée d'avance, la pension de mon enfant, les petits cadeaux à la famille avaient englouti mes modestes épargnes. Je ne voulais pas non plus retourner à Toronto sans apporter un souvenir à Mme Lester. "Il va falloir que je trouve quelque chose", ajoutai-je en manière de conclusion.

Elle me regarda un moment d'étrange façon.

— Falloir ? interrogea-t-elle laconiquement au bout d'un moment.

— Oui, répondis-je, c'est le verbe falloir dans toute sa dureté.

De nouveau, elle me regarda, et je voyais la bonté exprimée sur sa figure.

— Ecoutez, fit-elle, après une courte pause. Il faut que je sorte ce soir pour quelque temps. Tenez, voici quelques magazines que vous pourrez feuilleter pour vous distraire un peu. J'aurais aimé passer toute la soirée avec vous pour vous secouer de votre tristesse, mais cela m'est impossible. Si je tarde un peu, couchez-vous. Voici une robe de nuit, ajouta-t-elle, après avoir ouvert un tiroir du petit bureau à côté du lit.

Elle mit ensuite son manteau et son chapeau. Elle était vêtue de noir, très sobrement, très simplement, et ne manquait pas de distinction, mais lorsqu'on la regardait, c'était l'expression de bonté de sa figure qui frappait surtout.

Elle sortit et j'entendis le bruit de ses pas qui descendaient l'escalier.

Je me trouvais seule dans cette petite chambre étrangère, seule avec mes pensées et ma tristesse.

Je songeais à ma soeur qui venait de mourir à l'âge de dix-sept ans, je voyais la douleur et le désespoir de ma mère et je me demandais si elle aurait eu autant de peine si c'était moi qui était morte. Je me disais qu'elle n'aurait pas tant pleuré, mais qu'elle se serait contentée de prier pour moi. Et, comme dans une hallucination, je me représentais couchée moi-même dans le lit où se trouvait ma soeur. Il me semblait voir les parents réunis, agenouillés autour de moi et récitant le chapelet. J'entendais leur monotone oraison. Je voyais leurs attitudes gauches et fatiguées. Et clairement, distinctement, m'arrivait la voix de ma mère récitant le Souvenez-Vous. Puis, c'était mon père, réellement affligé qui disait : Je vais faire venir des fleurs.

A quoi ma mère ripostait fermement : Non, laisse faire les fleurs, mets tout sur les funérailles. Je veux qu'elle ait un beau service.

Comme c'était bien là ma mère !

Puis, échappant à cette vision, ma pensée s'en allait vers ma petite fille à Toronto. Je la voyais reposant toute blonde dans son petit lit, dans ma chambre. Ah ! comme j'aurais voulu l'embrasser pour toutes les peines qu'elle m'avait coûtées. Elle eût été à côté de moi que je ne l'aurais pas vue plus clairement, plus parfaitement. Elle reposait. Dans ce songe intérieur, j'aurais aimé qu'elle s'éveillât, qu'elle fit un geste pour me réclamer, mais elle dormait paisiblement. Alors, tout à coup, je revins à la réalité et je fus glacée à la pensée que j'étais si loin de mon enfant, que j'en avais été séparée depuis plus de huit jours.

Je regardai l'heure au petit cadran sur la table. Il était passé minuit. Et ma compagne qui n'était pas rentrée. Je voulus veiller pour l'attendre, mais j'étais terriblement lasse et comme elle m'avait dit de me coucher, je passai la chemise de nuit qu'elle avait posée sur une chaise et je me mis au lit, non pour dormir, mais pour mieux me reposer en l'attendant, car je ne doutais pas qu'elle arriverait d'un moment à l'autre. Je dus m'endormir rapidement cependant, car je n'eus connaissance de rien après ce moment. Je dus être terrassée par la fatigue et le sommeil. Je m'éveillai en entendant ouvrir la porte. C'était ma compagne qui entra. Je jetai un coup d'oeil au cadran. Il était sept heures du matin.

— Vous êtes-vous reposée un peu ? demanda-t-elle.

— Mais oui, dis-je. J'ai bien dormi.

Elle se dévêtit rapidement, sans bruit, se glissa dans le lit et, apparemment, ne tarda pas à s'endormir.

Pour moi cependant, la nuit était finie. Ma pensée recommença à vagabonder et à faire défiler devant mes yeux une série de tableaux de tristesse comme ma vie en avait tant vu depuis mon départ de chez nous.

Vers huit heures, ma compagne s'éveilla. Elle se leva immédiatement. J'en fis autant.

— Je vais retourner chez ma mère, dis-je en m'habillant.

Lorsque je fus sur le point de partir, la femme dans la chambre de qui j'avais passé la nuit, s'avança vers moi.

— Prenez ceci, dit-elle en me tendant quelque chose. Je regardai. C'était de l'argent qu'elle m'offrait.

— Non, merci, dis-je, je ne saurais accepter cela.

— Vous ne pouvez refuser, dit-elle. Vous ne me connaissez réellement pas et je ne vous connais guère, mais je sais que vous avez besoin de cet argent. Prenez-le. Vous me le rendrez un de ces jours, mais prenez-le.

Je voulais protester, refuser, mais elle me glissa presque de force son papier dans la main. Je le mis dans mon porte-monnaie et sortis en la remerciant.

Rendue dehors, je voulus savoir ce qu'elle m'avait donné. C'était un billet de deux piastres.

Songeuse, je fis quelques pas, tenant le papier vert entre mes doigts puis, brusquement, la vérité éclata, horrible, cinglante.

Ce fut une sensation brutale comme un coup de fouet.

Cet argent que je tenais était le fruit de la nuit de mon hôtesse. Il était le prix de la chair d'une femme.

Pour m'aider, cette étrangère au coeur pitoyable et maternel avait vendu son corps à un passant. Et je cherchais à me représenter la figure de l'homme, à imaginer ses traits, sa physionomie, s'il était jeune ou vieux, beau ou laid, propre ou malpropre, poli ou brutal.

Une immense détresse me saisit et, brusquement, dans la rue, j'éclatai en sanglots . . .

Le violon chante et pleure

LORSQUE ALINE Lierre revint à Montréal après avoir vécu huit ans à Toronto, la famille avait bien diminué. Il ne lui restait plus que deux frères et une soeur. Le père était mort, sa soeur Thérèse était partie à dix-huit ans de la tuberculose et trois enfants avaient été emportés dans leurs premières années, agonisant dans des convulsions. Son frère Léon, le deuxième de la famille avait épousé une sténographe de dix ans plus vieille que lui, mais ayant des économies. Il avait été en ménage avec elle juste assez longtemps pour voir la fin de son compte de banque. Pendant quelques années, il avait mené la vie de paresse et de fainéantise qu'il affectionnait, puis il était mort et sa veuve avait repris son métier de sténographe. Il n'y avait jamais eu ni amour, ni affection entre Aline et ce frère qui l'avait toujours taquinée, agacée, pendant son enfance et qui était le préféré de sa mère. Aussi, l'avait-elle peu regretté.

Léon parti, il ne restait plus qu'un garçon et une fille : Louis et Lucienne, les deux derniers. Louis était le favori d'Aline, celui de la famille qu'elle affectionnait le plus. Elle était son aînée de seize ans et elle éprouvait pour lui un amour maternel.

Sa soeur Lucienne remplissait la charge de secrétaire dans un grand bureau d'assurance. Elle demeurait avec sa

mère et son frère. Louis, un beau grand garçon doux, silencieux et câlin menait une existence précaire. Manquant d'instruction, de boussole, de volonté et d'initiative, n'ayant pas de métier, il était condamné à une vie dure et difficile. Il avait été garçon de table dans un café, gardien de nuit dans une manufacture, puis pointeur dans une usine et ensuite dans des chantiers de construction. Souvent, il était chômeur. Il avait une passion, les courses de chevaux et un fort penchant : jouer du violon. C'était là sa joie et la consolation de ses déboires. Son salaire passait en partie à parier. Il était toujours à court d'argent et, à tout moment, il allait "emprunter" une piastre ou deux à sa soeur Aline. Invariablement, il perdait aux courses et le soir, il prenait son violon et jouait, jouait pendant des heures. Il sortait rarement, passant ses soirées avec sa mère et sa soeur Lucienne.

Connaissant sa faiblesse, sa passion, Aline lui obtenait souvent d'un familier du turf des billets pour les courses. Le bonheur de Louis était de voir galoper les chevaux et de parier. Un jour qu'elle-même et une amie étaient allées à une matinée à Mont Royal, elle l'avait aperçu en dehors de la clôture, grimpé dans un arbre, regardant tristement passer les pur sang sur la piste. Sans le sou comme la chose lui arrivait si fréquemment, il n'avait pu s'acheter un billet d'admission et il était là comme une âme en peine, mais il voyait au moins les coursiers. Aline avait reçu un coup au coeur, avait été navrée de le voir si malheureux. Alors, elle était allé le chercher et l'avait fait entrer. Même, elle lui avait donné de l'argent pour parier et, par extraordinaire, pour une fois, il avait été favorisé de la chance. Le soir, il était reparti avec un joli montant dans sa poche. Toutefois, il n'avait pas tardé à rendre l'argent gagné à

ceux qui le lui avaient donné, car la chance est une amante plutôt volage.

Il pariait sur les courses et le soir, il jouait du violon. Par hasard, il avait fait la connaissance de la fille d'un ancien policeman mort depuis quelques années, et qui habitait avec sa mère. Il allait passer quelques soirées dans cette maison, jouant du violon.

— J'ai envie de me marier, confia-t-il un jour à sa soeur Aline.

Et de même qu'elle s'était montrée indulgente pour sa passion pour les courses elle accepta immédiatement l'idée de ce mariage.

"Ce pauvre petit garçon", disait-elle, "je voudrais tant le voir heureux." A plusieurs reprises, il lui avait parlé de cette jeune fille. Probablement, pensait-elle, le mariage le guérira des courses. Il faudra bien qu'il y renonce alors, pour faire vivre sa femme. Aline était d'ailleurs de celles qui acceptent les événements tels qu'ils se présentent et ne tentent jamais de corriger le sort.

— Comment vas-tu t'arranger ensuite ? demanda-t-elle.

— Ah, je vivrai chez ma belle-mère et je lui paierai ma pension et celle de ma femme, Ça ne nous coûtera pas cher.

Du moment que la fille demeurera avec sa mère, songeait Aline, Louis aura moins de responsabilités. De toutes façons, sa femme aura toujours un chez soi.

— As-tu un peu d'argent pour les premières dépenses ?

Il avoua qu'il n'en avait pas.

Alors, Aline fit des sacrifices, des sacrifices encore plus grands que ceux qu'elle avait déjà faits. Elle lui don-

na de l'argent pour s'acheter un complet, du linge, des chaussures, mais il ne pouvait pas penser seulement à s'habiller et, des après-midi, comme il avait des sous dans sa poche, il se rendait aux courses, risquer quelques piastres. Sa continuelle malchance ne pouvait le corriger, mais malgré tout il pariait. Chaque soir, il allait souper chez sa future belle-mère et, après le repas, il jouait du violon, exécutant tous les nouveaux airs populaires. Il faisait sa cour en jouant du violon. Il parlait très peu.

Aline avait l'illusion de s'imaginer qu'une fois marié, il serait heureux. Elle avait une si incroyable facilité à croire possible, réalisable tout ce qu'elle espérait, qu'elle ne doutait pas que son frère serait au comble du bonheur lorsqu'il aurait épousé Céline, la fille de l'ancien constable Narcisse Brouillard.

Le mariage eut lieu.

Au bout de quelques semaines, Aline put se convaincre que la femme de son frère n'avait pas toutes les qualités. Elle si particulière pour son linge, constatait que les chemises, les cravates, les chaussettes de Louis n'étaient pas repassées, reprises, comme elles auraient dû l'être. Le jeune homme lui-même dut avouer que sa femme ne savait absolument rien faire.

A quelques mois de là, comme elle faisait une course, Aline aperçut soudain, à quelques pas devant elle, son frère marchant à côté d'une grande fille blonde portant un manteau vert. Elle les observa un moment et n'eut pas de peine à deviner qu'ils étaient intimes. Pour ne pas les gêner, elle rebroussa chemin et, sans qu'ils l'eussent vue, prit une autre rue. Lorsque son frère retourna la voir, Aline évita de lui parler de cet incident afin de ne pas le mettre mal à

l'aise, mais elle était fixée à son sujet. Ce mariage avait été un échec lamentable.

A quelque temps de là, Louis perdit son emploi de pointeur et se trouva absolument désemparé. Il chercha une autre occupation ; Aline chercha pour lui. Ils ne trouvèrent rien. Le soir, le jeune homme allait chez sa mère ou chez sa soeur et jouait du violon.

Un jour, Aline entendit parler de jeunes gens qui s'embarquaient sur des navires marchands faisant le voyage entre le Canada et l'Australie. Le salaire était peu élevé, mais il n'y avait absolument aucune dépense et c'était une occasion de voir du pays. C'était aussi un moyen de l'éloigner de sa belle-mère qui cherchait maintenant à lui causer des ennuis et de cette grande fille blonde à manteau vert qu'elle ne connaissait pas mais qui pouvait être une influence mauvaise pour son frère. Il vint la voir. Elle lui parla de la chose. Tout de suite, il accepta. Il fallait se présenter dans un bureau, demander une formule d'engagement et la signer. Elle le regardait. Il était négligé dans sa mise. Ses souliers étaient usés. Alors, elle lui pressa ses habits et lui donna cinq piastres pour s'acheter des chaussures. Il sortit content. Il revint le lendemain. Il avait les mêmes vieux souliers usés.

— Je n'ai pas eu le temps d'aller en acheter, expliqua-t-il. Je vais y aller ce soir.

Lorsqu'il revint le lendemain, il portait encore les mêmes vieilles chaussures.

— Tu es allé aux courses ? fit Aline désignant du regard, les souliers presque sans semelles.

En souriant, il avoua. L'argent était allé au pari mutuel. Aline ne pouvait jamais se fâcher avec lui ni le réprimander. Il était trop doux. Elle n'avait pas le coeur de lui

faire des reproches. De nouveau, elle lui donna l'argent pour se faire chausser. "Et reviens me montrer tes souliers", dit-elle.

Il fut quelques jours sans revenir. Lorsqu'il reparut, il avait encore les mêmes vieux souliers.

Aline le regarda un moment, sans parler, puis : "Viens avec moi", dit-elle simplement.

Elle entra avec lui dans un magasin de chaussures. Elle demanda une paire de souliers pour hommes et, après que Louis les eut essayés et se fut déclaré satisfait, elle paya.

La formule d'engagement fut approuvée. Maintenant, il avait besoin d'habits de travail et d'un coffre pour faire le voyage. Non une malle. Un solide coffre en bois. Aussi, une assiette, une tasse, un couteau, une fourchette et une cuillère. Aline lui acheta les vêtements requis. Elle lui fit confectionner un coffre.

— Prête-moi vingt-cinq cents pour me faire couper les cheveux, lui demanda-t-il un soir.

Il eut la monnaie. Aussitôt sorti, il s'acheta des cigarettes.

— Il faudrait pourtant que je me fasse couper les cheveux avant de partir, déclara-t-il le lendemain. Passe-moi donc vingt-cinq cents.

Et c'était ainsi.

Deux jours avant son départ, Aline eut soudain l'idée de prendre une police d'assurance de mille piastres sur la vie de son frère. Les papiers furent signés la journée même.

Il s'embarqua avec son coffre et son violon. Aline alla lui dire adieu sur le navire. Elle y trouva non sa femme, mais la grande blonde au manteau vert.

Louis devait être absent trois mois. De Melbourne, Aline reçut une lettre et des cartes postales.

Elle pensait souvent à lui. Quel serait son avenir ?

Il revint avec son coffre, son violon et une dysenterie chronique. Il était bien malade. Aline l'hébergea quelque temps chez elle, puis il s'échappa et elle apprit qu'il était allé rejoindre la grande fille blonde. Celle-ci, servante dans une maison bourgeoise, le cachait dans sa chambre, le nourrissait et lui donnait les vieux habits de ses maîtres.

Mais il souffrait de dysenterie continuelle. Malgré cela, il fit encore quelques visites aux champs de courses ; il promenait une âme triste, démoralisée, dans un corps malade, affaibli. Il traînait sa carcasse et il était continuellement à la recherche de water closets. La dysenterie qu'il attribuait aux conserves qu'il avait dû manger sur le cargo le rongait, le minait. Le médecin déclara qu'une opération était le seul remède pour le sauver. Aline prit les arrangements et il partit pour l'hôpital. Elle voulut pour lui une bonne chambre et le meilleur praticien. Elle paya. Le beau grand garçon si doux, si passionné des courses et aimant à jouer du violon, alla sur la table d'opération. Et le chirurgien dont c'est le métier de couper, coupa. Une partie de l'intestin fut enlevée et remplacée par un tube métallique et, comme une rivière dont des ingénieurs changent le cours, les voies naturelles d'évacuation furent déviées chez lui. Il sortit finalement de l'hôpital. On avait fait de lui un infirme, un invalide. Le remède était pire que le mal. Désarmé, abattu, promenant un corps affaibli, malodorant, sans espoir de guérison, il passait des jours chez sa mère ou chez sa soeur. Maintenant, son amie, la servante blonde se trouvait enceinte. Ce sont des choses qui arrivent comme la dysenterie ou la syphilis, pensait-il. Chez sa mère, il passait des heures silencieuses, assis dans une berceuse. Parfois, il prenait son violon et en jouait

comme autrefois. Au lieu de s'améliorer, son état empira. Il dut s'aliter. Pendant des jours, il traîna encore une existence morne, sombre et désespérée. Maintenant la nouvelle arrivait à la maison que sa femme avait donné naissance à un enfant. Mais la vieille mère déclara que cela ne l'intéressait pas, que cet enfant ne pouvait être de son fils, vu qu'il y avait plus de neuf mois qu'il l'avait vue pour la dernière fois. Elle n'en parla même pas à ce dernier. Et Louis mourut. Il succomba une nuit à la dysenterie qu'il avait contractée à manger des conserves sur le cargo, dans l'immense Pacifique. Sa mère plaça son violon, désormais muet, sur la commode, au dessous de la photographie prise le jour de son mariage et accrochée au mur. Elle n'avait plus de fils.

Voyage dans la nuit

UNE SEMAINE avant le premier janvier, Aline Lierre reçut une lettre de Mme Bézières, sa voisine à Valmont, l'invitant à aller prendre le dîner du jour de l'an en famille si elle se rendait à la campagne. C'était justement ce qu'elle se proposait de faire et, sur-le-champ, elle répondit qu'elle acceptait l'offre aimable qu'on lui adressait "Faites donc allumer mon poêle afin que la maison soit réchauffée lorsque j'arriverai", avait-elle ajouté en post-scriptum.

Le 31 décembre, au matin, Aline partit donc pour Valmont avec des cadeaux pour son amie et chacun des enfants. Comme toujours, la réception fut des plus cordiales, car l'on se revoyait chaque fois avec plaisir, mais la visiteuse avait hâte de se retrouver dans sa maison, car elle éprouvait là une sensation unique. C'était différent de tous les logis temporaires ou de passage qu'elle avait toujours occupés en ville. Là, elle était réellement chez elle et elle s'abandonnait à toutes sortes de rêves et d'imagination. Sur l'ordre de sa mère, Jacques, l'aîné de la famille Bézières, avait fait une bonne attisée et, lorsqu'elle pénétra chez elle, Aline éprouva un grand bien-être. D'avance, elle envisageait deux journées fort agréables.

Le dîner du jour de l'an avec la famille amie fut charmant. Aline se trouvait là au milieu d'êtres qui avaient

pour elle une véritable affection et qui, tous, s'efforçaient de lui plaire. Vers la fin du repas, Mme Bézières annonça :

— Nous allons, ce soir, prendre le souper chez mon frère, près du village Santerre. Vous devriez venir avec nous, Mlle Lierre. Ça lui fera bien plaisir ainsi qu'à ma belle-soeur et ça vous fera faire un beau voyage en sleigh. Je suis sûre que vous reviendrez enchantée".

— "J'accepte tout ce que vous me proposez", répondit Aline. Je suis venue ici pour voir des amis, pour me distraire et je vous accompagnerai très volontiers".

Ainsi fut fait. Le frère de Mme Bézières était un habitant fidèle aux vieilles traditions et il régnait chez lui en ce jour une atmosphère de fête. L'on mangea copieusement de tous les bons plats des ancêtres et les heures s'écoulèrent dans une franche cordialité et une gaieté de bon aloi.

A l'heure du départ, Anatole Balin, frère de Mme Bézières, alluma un fanal afin d'éclairer les visiteurs et leur permettre de s'installer confortablement et de s'envelopper dans leurs robes de carriole. Puis, au milieu des : Au revoir ! Bonsoir ! Revenez-bientôt ! l'on partit.

— On ne peut pas retourner par la montée, il y a trop de neige. Si l'on ne veut pas passer la nuit dehors, il faut prendre par la terre de François Huneau. Ça nous allonge de deux milles, mais au moins on ne s'embourbera pas dans les bancs de neige, fit M. Bézières.

— C'est toi qui conduis. Tu connais ton affaire, répondit sa femme.

Et la voiture s'éloigna, s'enfonça dans la campagne, dans le froid, dans le noir. Il n'y avait ni lune, ni étoiles. Une obscurité épaisse, glacée. Pendant un quart d'heure encore, de temps à autre, l'on passait devant une maison et

l'on apercevait vaguement la lumière d'une lampe à travers les carreaux glacés des fenêtres, puis, à l'une de ces habitations, le traîneau tourna, laissa la grande route, pendant que le chien, sortant de la remise, courait derrière la voiture en aboyant. Celle-ci passa à côté de la grange, s'engagea sur la ferme, prit le champ, où les chevaux, grâce à leur instinct, suivaient un chemin faiblement tracé. Les voyageurs s'enfonçaient dans la noirceur. L'on ne voyait plus rien, ni maisons, ni bâtiments. Il faisait si noir que Mme Bézières et Aline ne voyaient même pas les chevaux qui les emportaient. L'on avançait en silence. Personne ne parlait. Aline entendait seulement le tintement du grelot que les deux bêtes de trait portaient attaché à leur collier. Ce n'était pas gai une musique de grelots ; c'était un son monotone, irrégulier, comme un avertissement. Aline avait l'impression que c'était un enfant sonnait une clochette devant un prêtre allant porter le viatique à un mourant. Elle savait parfaitement que ce n'était pas cela, mais elle ne pouvait chasser cette idée qui devenait une obsession. Soudain, elle aperçut dans les ténèbres quelque chose de noir, comme une personne ou un fantôme à côté de la voiture. Le traîneau dépassa l'ombre immobile.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que c'est donc que cette chose noire à côté de la route ? s'exclama-t-elle.

— Mais c'est une balise, répondit d'un ton moqueur Mme Bézières, afin de rassurer sa compagne.

— Une balise ? Qu'est-ce que c'est ça une balise ?

— Mais une balise c'est un jeune sapin que l'on plante dans la neige de distance en distance pour indiquer aux voitures la route à suivre. On se guide sur ces arbres et il n'y a pas de danger de s'égarer.

Mais ces explications ne pouvaient rassurer Aline qui éprouvait une peur folle. Lorsque soudain, elle apercevait une masse sombre qui apparaissait à côté du traîneau, elle sentait un frisson d'épouvante qui la parcourait de la tête aux pieds. Elle s'imaginait que c'était un fantôme. Et les deux clochettes au poitrail des chevaux avaient un son lugubre comme un glas. Si encore elle avait vu les deux bêtes de trait, mais l'on ne distinguait rien, seulement le dos des deux hommes, M. Bézières et son fils Jacques, sur le siège d'avant du sleigh. L'on allait dans le froid et dans le noir. Aline avait la sensation d'avancer vers un gouffre. Elle éprouvait une angoisse qui l'oppressait. Le coeur lui manquait. Elle étouffait.

— J'ai peur ! s'exclama-t-elle soudain.

— Peur de quoi ? interrogea Mme Bézières.

— Je ne sais pas. J'ai peur. Je ne peux pas respirer.

Il faut que je descende.

— Allons, vous êtes folle. Mais où voulez-vous aller ? La seule chose à faire est de rester dans la voiture. Nous allons prendre un peu de temps à arriver, mais avec de la patience nous finirons par nous rendre et nous débarquerons chez nous. D'ailleurs, il n'y a pas de danger et si vous débarquez, vous allez geler en cinq minutes.

— Ce n'est pas le danger que je redoute, mais j'ai peur. Je ne sais de quoi, mais j'ai peur. Il fait trop noir. Il faut que je débarque. Autrement, je vais mourir. Le coeur va me manquer. Je vais débarquer et marcher en arrière de la voiture.

Ennuyé et agacé par ces ridicules lamentations de femme, M. Bézières arrêta néanmoins ses chevaux.

— Je vais marcher avec vous, tante Line, fit Jacques, Je vous tiendrai par la main.

Aline descendit de voiture. Ses pieds s'enfonçaient dans la neige. De la main gauche, elle s'accrochait au traîneau tandis que Jacques lui tenait la droite, l'aidait à avancer. Les chevaux marchaient si lentement sur cette route enneigée, à peine tracée, qu'Aline et Jacques n'avaient pas de difficulté à les suivre. Le mouvement, l'action, faisaient qu'Aline avait moins de frayeur, mais à la rencontre de chaque balise, elle était secouée par un frisson de terreur. Si elle avait frôlé le feuillage ou une branche de ces jeunes arbres, elle aurait perdu connaissance, se serait évanouie dans la neige. Elle était une loque, elle suffoquait. Soudain, elle s'abattit sur le sol, les jambes battant spasmodiquement la route glacée.

— Arrête, papa, arrête ! Tante Line est tombée. Elle s'est blessée.

Mécontent, M. Bézières écarta la robe de carriole qui l'enveloppait et descendit de voiture.

— Vous êtes-vous fait mal ? demanda-t-il. Vous êtes-vous blessée ?

Pas de réponse.

Alors, l'homme frotta une allumette et, à cette faible lueur, il vit une face démoniaque, grimaçante, la bouche tordue, écumante et les pieds battant la neige comme une bête qui se meurt.

— Batêche ! jura-t-il. Elle tombe d'un mal.

Alors, le père et le fils saisirent la fille, l'un par les épaules, l'autre par les jambes et l'embarquèrent dans le traîneau. Puis, l'on repartit. Maintenant Aline respirait fortement, bruyamment.

— Le savais-tu, toi, Eveline, qu'elle tombait d'un mal ? demanda le mari.

— Je la connais depuis dix ans mais c'est seulement aujourd'hui que je l'apprends, répondit la femme.

— On aurait bien dû la laisser chez elle, ne pas l'emmener, déclara M. Bézières.

Rendu à sa porte, on débarqua Aline, on l'étendit sur son lit après avoir placé sa lampe allumée sur une table. Sans comprendre, elle regardait ces gens qu'elle ne reconnaissait pas, et prononçait quelques mots d'une langue empâtée, comme une femme saoule et elle avait sur la figure une expression de folie. Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, elle avait tous les membres moulus comme si on l'eût battue avec un bâton. Tout de suite, elle comprit ce qui lui était arrivé.

— Un jour de l'an dont je me souviendrai longtemps, se dit-elle tristement.

Et elle se demandait avec appréhension, avec angoisse, combien d'autres crises elle aurait au cours de l'année qui commençait.

Le pommier de la vieille Gareau

LE VIEUX pommier avait poussé au bord du fossé qui séparait la terre de Samuel Gareau de celle de François Renaud. Toutefois, il y avait cela de particulier que la clôture divisant les deux fermes était construite du côté opposé au pommier. L'arbre appartenait aux Gareau, mais il paraissait être la propriété des Renaud. Dans le cas actuel, c'était le fossé qui était la ligne de démarcation des deux propriétés.

Dans la famille Gareau, tous les enfants étaient grands et mariés à l'exception de Michel, boiteux, âgé de trente ans, et de Délima, un peu simple d'esprit, de deux ans plus jeune que son frère, qui n'avait jamais trouvé à se marier.

Les membres de la famille Renaud étaient beaucoup plus jeunes que leurs voisins. Il y avait cinq garçons de douze à quatre ans et une fillette de deux ans.

Maintenant, les Renaud n'avaient pas de verger, ne possédaient aucun arbre fruitier. Alors, naturellement lorsque les pommes du pommier de la vieille Gareau étaient à peine grosses comme des noisettes, les jeunes Renaud leur rendaient visite. Tout le monde sait que des pommes vertes c'est bien tentant pour des enfants. Courir au vieux pommier était une joie. Ils n'avaient même pas à franchir de clôture. Tout ce qu'ils avaient à faire était d'enjamber l'étroit fossé dont le fond, à cette époque de la saison était

tapissé d'herbe moelleuse. Rendus-là, ils grimpaient dans l'arbre et, avec des délices que seuls connaissent les enfants, ils se régalaient de pommes vertes.

Un peu plus tard, lorsqu'elles étaient devenues plus grosses, ils en cassaient une bonne douzaine qu'ils emportaient dans leur chapeau de paille et qu'ils enfouissaient dans le foin, à la grange, afin de les faire mûrir. Quelques jours passés là, leur donnaient une saveur exquise. Toutefois, cette cueillette de pommes vertes si agréable qu'elle fut ne se faisait pas sans peine. Sitôt que, de la fenêtre de sa cuisine la vieille Gareau apercevait les enfants du voisin se diriger vers son pommier, elle sortait de sa maison et leur criait de retourner chez eux, que le pommier n'était pas à eux, qu'il lui appartenait à elle. Si c'était les plus jeunes des garçons qui avaient le désir de manger des pommes vertes, ils devenaient intimidés en entendant la vieille et ils rebroussaient chemin sans avoir contenté leur envie. Les plus âgés cependant, étaient plus hardis et il fallait plus qu'un lointain avertissement pour les faire s'éloigner. Au contraire, prudemment, ils continuaient d'avancer en observant la vieille. Celle-ci avait plus d'un arpent à faire pour se rendre au pommier et, suivant les années, elle devait parcourir cette distance au milieu d'une culture d'avoine, de pommes de terre ou de sarrasin. Ce n'était pas une promenade agréable. Alors, elle criait pour tâcher d'éloigner les jeunes morveux. Si elle n'avancait pas, ceux-ci se rendaient au pommier, se cassaient une provision de pommes que, rendus chez eux, ils assaisonnaient de sel et qu'ils croquaient avec la satisfaction de les avoir enlevées à la vieille Gareau. Mais lorsque celle-ci se décidait à se rendre jusqu'au pommier, les gamins prenaient la fuite, se sauvaient en la voyant approcher.

De mémoire des deux familles, on n'avait pas connaissance qu'une seule pomme du vieux pommier eût jamais mûri. Elles étaient toutes cueillies alors qu'elles étaient vertes.

Comme on peut le supposer, la vieille Gareau était souvent furieuse de voir ces garnements venir lui chiper ses pommes.

Chose curieuse cependant, ces petits larcins bien qu'ils causassent beaucoup d'agacement à la vieille Gareau n'avaient jamais nui aux relations de bon voisinage qui existaient entre les deux familles. Ainsi, si dans la matinée la vieille Gareau avait chassé un couple des jeunes Renaud en train de lui chiper ses pommes, ces mêmes enfants pouvaient aller frapper à sa porte au cours de l'après-midi et lui dire que leur mère désirait lui emprunter une tasse de riz ou de cassonade, un demi-pain, la demande était toujours agréée et, dans ces occasions, il n'était jamais question de pommes vertes. On aurait dit que les deux voisines aimaient à emprunter car la vieille Gareau envoyait souvent Délima chez la mère Renaud pour lui demander de lui prêter une bouteille d'huile à lampe, une noix de muscade, une grosse aiguille, etc. Disons que ces emprunts étaient fidèlement rendus. De bons voisins des deux côtés. Même, lorsque l'un des deux habitants faisait boucherie, tuait un porc, il envoyait toujours porter à l'autre un rôti et quelques bouts de boudin. La seule chose qui gâtait cette bonne entente était que Michel, le fils Gareau, tardait beaucoup à rendre les objets ou outils : harnais, alène, balance portative, pic, mèche d'un demi-pouce, qu'il allait souvent emprunter au voisin Renaud. Celui-ci les lui donnait immédiatement. Il arrivait même que si le père Renaud n'était pas dans les environs, Michel se servait lui-

même. Il cherchait dans la grange, le hangar, ce dont il avait besoin. Il prenait l'objet et s'en allait. Mais il négligeait presque toujours de rapporter ce qu'il avait ainsi emprunté. Souvent, il arrivait que le fermier Renaud cherchait son égoïne ou sa varlope et ne la trouvant pas se disait : C'est Michel qui est venu l'emprunter. Comme il était un homme toujours pressé, il perdait un temps précieux.

— Cours chercher ma varlope que Michel a empruntée, disait-il en s'adressant à l'un de ses fils.

Le garçon revenait quelques minutes plus tard avec la varlope.

Les années passaient, les enfants grandissaient, mais ils continuaient de chiper les pommes vertes de la vieille Gareau.

Des pommes vertes c'est bien tentant pour des enfants, surtout si ce sont celles du voisin. En chiper une douzaine de temps à autre, ce n'est pas un crime. Certes, la vieille Gareau chicanait, menaçait, mais franchement, il n'y avait là rien de sérieux. Ce ne fut pas sérieux, ce ne fut pas grave jusqu'au jour où le cousin Victor vint rendre visite à son oncle et à sa tante Renaud. Victor, douze ans, était un garçon hardi, pas timide du tout. Il était arrivé le matin en compagnie de son père et de sa mère. Après avoir joué à divers jeux après le dîner, il demanda soudain à ses jeunes cousins :

— Vous n'avez pas de verger, vous autres ?

— Non, lui répondirent-ils.

— Alors, vous ne mangez jamais de pommes ?

— Ben, il y a un pommier, là-bas, à côté de la clôture, mais il n'est pas à nous. Il appartient à la vieille

Gareau et elle ne veut pas qu'on lui prenne ses pommes. Mais on lui en chipe quand même.

— Où ça, le pommier ?

— Tiens, là, à côté de la clôture. C'est le seul arbre qu'il y a. La vieille nous a chassés ce matin avant que tu arrive.

— Oui ? Elle vous a chassés ? Vous vous êtes enfuis ? Ben non, elle ne me fera pas fuir. J'aimerais ça, moi, manger une pomme dans le moment et je vais aller m'en casser quelques-unes. Vous venez avec moi ?

— Non, pas aujourd'hui. Demain ou après-demain.

— Dans ce cas, je vais y aller seul.

Et avec un air décidé, les mains dans ses poches de culotte, le cousin Victor se dirigea vers le pommier de la vieille Gareau. Arrivé là, il examina l'arbre un moment, puis se mit à grimper dans le pommier. Il se rendit presque au faite, puis il s'installa sur une branche, cassa une pomme verte et se mit à la croquer. Soudain, la vieille Gareau, courte, mince, maigre et coiffée d'un bonnet noir fit son apparition. Du premier coup d'oeil, elle vit que ce n'était pas là l'un des enfants du voisin.

— Comment te nommes-tu ? demanda-t-elle.

— Ti Fin, répondit Victor amusé.

— Ben, Ti Fin, tu n'es pas aussi fin que tu le penses. Descends de là et va-t'en chez vous ! cria-t-elle d'un ton sec, plus sévère qu'à l'ordinaire.

— J'suis pas capable de descendre. J'suis pris dans une branche, fit le gars d'un ton moqueur.

— Descends, méchant garnement ! jappa la vieille.

Pour toute réponse, l'effronté garçon juché sur une branche au haut de l'arbre, cassa une pomme et se mit à la croquer. En bas, la vieille entendait le bruit de ses mâ-

choires broyant le jeune fruit. Debout au pied du pommier, elle était furieuse.

— Vite, va-t'en chez vous !

Pour toute réponse, le gamin lança le trognon de la pomme à la vieille. Le projectile frôla le bonnet noir.

— Ah ! vaurien, polisson, effronté ! clama la vieille qui rageait.

Mais elle restait plantée au pied du vieux pommier, se demandant ce qu'elle pourrait faire pour amener le garçon à déguerpir, mais il n'y avait là ni bâton, ni caillou. Néanmoins, elle s'obtinait à regarder le jeune voyou qui, assis sur sa branche, mordait dans une pomme puis dans une autre. Voyant qu'elle persistait à ne pas bouger, Victor cassa une pomme et la lui lança. Il était mal placé pour viser et il la manqua, mais la vieille Gareau débordait de fureur. Impuissante à faire quoi que ce soit pour déloger le gamin de l'arbre, elle prit le parti de retourner chez elle. Comme elle s'éloignait, elle entendit le rire sarcastique du garçon et une pomme lui passa à côté de la tête.

Le soir, la vieille raconta à son mari ce qui était arrivé au cours de l'après-midi. Elle était encore en rage.

— Calme-toé, Mélie, fit son mari d'un ton posé. Ils ont fini de t'agacer et de rire de toé. C'est toé maintenant qui va se moquer d'eux. Et tu vas voir que ces jeunes morpions vont regretter ce qu'ils ont fait. Ils ne recommenceront pas.

— Vas demander à Renaud de te prêter son godendard, fit le père à son fils le lendemain matin après le déjeuner.

Michel partit. Comme il revenait avec l'instrument demandé, il vit son père qui s'appêtait à partir avec la hache.

— Viens avec moi, fit le vieux.

Et ils se dirigèrent vers le pommier.

Arrivé là, le père Gareau enleva les quatre perches de la clôture vis-à-vis de l'arbre, puis, avec sa hache, il fit une bonne entaille du côté de son champ.

— On va le scier, expliqua le vieux.

Alors, debout dans le fond du fossé, le père et le fils Gareau, chacun à son bout du godendard, se mirent à scier lentement le vieux pommier. Ils allaient d'un mouvement calme et régulier. Soudain, l'on entendit un craquement. Le pommier pencha, puis, comme un boeuf assommé, tomba sur le sol, du côté de son propriétaire. Il pourrirait là.

C'était simple. Le vieux pommier était mort. Il ne fleurirait plus; il ne produirait plus de petites pommes vertes. Les jeunes Renaud ne viendraient plus chiper des petites pommes; ils ne croqueraient plus de petites pommes vertes assaisonnées de sel ou mûries dans le foin dans la grange. Et la vieille Gareau ne se fâcherait plus, ne chicanerait plus.

— Vas reporter le godendard chez Renaud, fit le vieux Gareau en ramassant la hache qu'il avait apportée pour commencer la besogne et qui gisait dans l'herbe. Puis il prit le chemin de sa maison. Et Michel saisit le godendard avec lequel il venait de scier le vieux pommier et se rendit chez le voisin. Comme il ne vit personne, il déposa l'instrument sous la remise, là où il l'avait pris.

Pendant longtemps, les jeunes Renaud gardèrent rancune à leur cousin Victor de ce qu'il était cause que le vieux pommier avait été coupé et qu'ils ne pouvaient plus croquer de pommes vertes ni agacer la vieille Gareau.

“Elles étaient bien bonnes les pommes vertes de la vieille Gareau”, soupirait avec regret, soixante ans plus tard, un vieux à tête blanche assis en face d’un grand verger couvert de belles grosses pommes rouges.

Contrat de mariage

TREFFLE DUPRAS, jeune habitant de Sainte-Scholastique, fréquentait Délima Trudeau depuis huit mois. Maintenant, il était satisfait, décidé. Lors donc, un dimanche après-midi de la fin d'avril après les préliminaires ordinaires de sa visite, il aborda la question à laquelle il avait longuement songé en route.

— Ecoute, Délima, dit-il, ça fait déjà beau temps que je viens te voir. Je t'connais et tu m'connais. Tu m'conviens et si je t'conviens, nous nous marierons au commencement de mai. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Ben, Trefflé, ça m'fait plaisir de t'entendre parler ainsi. C'est justement ce que j'voulais t'entendre dire. Si tu es prêt, nous nous marierons au commencement du mois prochain comme tu viens de le dire et j'aurai le temps de faire un petit jardin à côté de ta maison.

— Tu es une bonne fille et tu feras une femme précieuse. Maintenant, je vas parler de la chose à ton père.

— Il fait son somme du dimanche après-midi, mais je vas le réveiller. Attends une minute.

Là-dessus, Délima sortit de la salle à manger où s'étaient faites les fréquentations et se rendit à la chambre à coucher de son père, l'appela, disant : "Papa, Trefflé voudrait te dire un mot."

Alors, le vieux Trudeau dont le sommeil venait d'être interrompu, ouvrit les yeux, les frotta comme pour chasser l'obscurité dans laquelle ils avaient été plongés et les cheveux embroussaillés, se leva et, sans prendre la peine de mettre ses souliers, se rendit dans la salle en marchant sur ses chaussettes de laine grise.

Et, après les bonjour ! bonjour ! Trefflé, sans phrases, alla droit au but.

— Je regrette d'avoir interrompu votre somme, mais je ne vous demande qu'une minute. Je fréquente Délima depuis quelque temps et je serais prêt à me marier. Seriez-vous consentant à me la donner et à m'accepter pour votre genre ?

— Ben, si Délima dit oui, je dis oui. Mariez-vous et bonne chance. Quand passerons-nous le contrat ?

— Comme il n'y a pas d'empêchements, je voudrais que ça se fasse au plus vite. Je viendrai vous voir mardi avec le notaire.

Donc, le mardi, Trefflé, endimanché, arriva dans son vieux boghei accompagné du notaire Bergeron. Délima, le vieux Trudeau et sa vieille les attendaient. L'on passa dans la salle à manger et le notaire s'installa devant la table, sortit d'une serviette fort usagée deux grandes feuilles de papier, sa plume et son encrier.

— Je vais rédiger, dit-il, un contrat de mariage qui, je l'espère, sera le prélude d'une vie heureuse et, si j'ose me permettre de dire, d'une nombreuse postérité.

A ces mots, Trefflé sourit et Délima rougit légèrement.

— Maintenant, il est entendu que vous vous prenez l'un et l'autre comme mari et femme. Ce sont les con-

ditions que je désire connaître, c'est-à-dire les avantages que chacun de vous retirera en contractant cette union.

— Moi, dit Trefflé, j'ai une terre de cinquante arpents qui me vient de mon père. Tant qu'il vivra, je dois lui payer cent-cinquante piastres par année. Si je meurs avant ma femme, Délima héritera de la terre si nous n'avons pas d'enfants. Si nous en avons, la terre ira aux enfants et Délima recevra cent-cinquante piastres par année.

— C'est bon, approuva le vieux Trudeau.

— Et vous, fit le notaire en s'adressant à ce dernier, quels avantages accordez-vous à votre fille ?

— Ben, vous savez, je suis pas riche, mais je lui donnerai une vache, deux moutonnes, un cochon et dix poules. Pis, elle aura un trousseau convenable.

— Que dis-tu de cela ? demanda le notaire en s'adressant à Trefflé.

— On ne peut pas demander la lune, répondit Trefflé et ça me paraît satisfaisant.

— Alors, j'écris cela et vous signerez tous.

— Un instant, interrompit Trefflé qui se grattait le front. Je voudrais que mon beau-père s'engage à me prêter chaque automne, pendant cinq ans, sa machine à battre pour battre mon grain.

— Ah, non, fait le vieux. Je ne prête pas mon moulin. Je ne veux pas le faire déménager comme ça. Il est dans ma grange et il va rester dans ma grange.

— Vous savez, je n'ai pas d'argent pour acheter une machine et il faut que je batte mon grain. Une machine, ça coûte deux cent cinquante piastres et je ne peux faire cette dépense. Vous en avez une, je marie votre fille, et il faut que vous me la prêtiez.

— J'ai dit non, répond le vieux, et c'est non.

— C'est non, eh ben, notaire, venez vous-en. On ne passera pas de contrat aujourd'hui, fait le garçon en se levant et en prenant son chapeau.

Un peu surpris le notaire se lève à son tour. Les deux hommes sortent et montent en voiture pendant que Délima baisse la tête et se met à pleurer silencieusement.

Trefflé et le notaire s'en vont sur la route.

— Voyons, l'aimes-tu ? interroge le tabellion après un silence de quelques minutes, en s'éloignant.

— Ben sûr que je l'aime, mais j'ai besoin d'une machine pour battre mon grain.

— Allons, fait le notaire, si tu l'aime, retournons et signons le contrat.

— Non, non, le vieux est trop avare, trop têtu, trop malcommode et je ne veux pas d'un beau-père comme ça. Les filles, il y en a tant qu'on en veut et je m'en choisirai une. Je vais attendre à l'an prochain pour me marier et d'ici là, je vais tâcher de me trouver un beau-père plus raisonnable et plus accommodant. Je retournerai vous voir dans douze mois.

Le Vieil Orme

LE VIEIL ORME était grand, puissant, noble, majestueux. Il imposait le respect et l'admiration. Bien certain qu'il devait avoir plus de deux cents ans. Bâti solide comme il l'était, il semblait bon pour au moins cent autres années.

Le Vieil Orme s'élevait en pleine campagne, juste sur la ligne de séparation de deux terres sises bout à bout. Il était au trait carré de celle d'en bas et exactement en arrière de la maison et du jardin de celle d'en haut. Le propriétaire de celle d'en bas était boiteux et, pour le Vieil Orme, il était La Jambe Croche; celui de la terre d'en haut, il savait qu'il s'appelait François. Souvent, en effet, il avait entendu la femme l'appeler du haut de son peron. Le matin et à midi, elle criait : "François ! François !" et l'homme accourait. Donc, son nom était François.

De chaque côté du Vieil Orme, le long de la clôture, avaient poussé une cinquantaine d'autres ormes, beaucoup plus jeunes, ses fils et ses petits-fils. L'autre, c'était l'ancêtre.

Le Vieil Orme était l'arbre le plus haut, le plus élevé de la paroisse. Il dominait toute la contrée. De la route, les passants l'apercevaient de loin et ils l'admiraient silencieusement, religieusement, avec une espèce d'émotion, tellement il était grand et beau. Sur une hauteur de trente pieds au moins, son tronc était droit et rond comme une co-

lonne de temple, puis ensuite, ses branches fortes, puissantes, formaient un énorme bouquet qui baignait dans l'azur du ciel et donnait un bienfaisant ombrage les jours de grande chaleur.

Le Vieil Orme avait été témoin des premiers travaux de défrichement dans la région. Il avait vu à l'oeuvre les hardis colons, il les avait vus s'attaquer à la forêt, puis labourer le sol et l'ensemencer. La figure et l'aspect de ces courageux pionniers lui étaient connus. Ainsi, il avait surveillé le fermier François alors qu'il construisait sa modeste maison en bois à moins de cent verges de l'endroit où il s'élevait. Pendant plus de vingt printemps, il l'avait vu ensemer la terre avec ses enfants et plus tard, engranger la récolte. Puis, un jour, pour des raisons que le Vieil Orme ne connaissait pas, l'habitant avait entassé ses effets dans une grande voiture et était parti pour une destination inconnue. Il s'en allait ailleurs où il espérait que sa chance serait meilleure car, de sa nature, l'homme est instable, changeant, presque jamais satisfait de ce qu'il a, s'imaginant qu'ailleurs le sort lui sera plus favorable. Le Vieil Orme n'avait plus jamais revu François.

Quelques jours plus tard, un autre travailleur du sol était arrivé dans une charrette contenant ses meubles, ses outils, ses instruments et sa compagne. L'homme était jeune, il commençait sa carrière. Comme les autres, il besognerait, peinerait, fonderait une famille. Immédiatement, le nouvel arrivant avait commencé les travaux de la terre, qui pressaient, car la saison était avancée. C'était un grand et robuste gaillard, toujours rendu au champ au soleil levant et fidèle à sa tâche. Pour le Vieil Orme, c'était L'Homme. Il succédait à François.

Pendant ce temps, le Vieil Orme vivait sa vie. Ses longues racines s'étendaient dans la terre et puisaient là les éléments de sa luxuriante frondaison et les sucres qui nourrissaient son énorme charpente. La nuit, il contemplait la splendeur de l'immense ciel étoilé; d'autres nuits, au contraire, le Vieil Orme était enveloppé de ténèbres épaisses, opaques, de ténèbres mystérieuses qui le recouvraient comme un gigantesque linceul de noirceur, qui donnaient l'impression d'une nuit éternelle et le rendaient invisible à tous les êtres. L'été, sa ramure abritait les oiseaux qui chantaient leurs chansons et dévoraient les insectes qui nichaient dans la dure écorce de l'arbre dont la cime baignait dans le ciel bleu et regardait voguer les gros nuages blancs sur la voûte céleste. Par des matins gris, la pluie se mettait à tomber et un vrai déluge s'abat-tait sur le Vieil Orme, lavait ses feuilles brûlées par l'ardent soleil des jours précédents. Pendant des heures, l'eau ruisselait sur la ramure et le tronc du Vieil Orme et donnait à la terre la fraîcheur que réclamaient ses racines. Parfois, à certains jours, il se produisait comme des explosions de colère. Le tonnerre grondait furieusement, les éclairs sillonnaient l'horizon, le vent secouait avec rage les branches du Vieil Orme mais jamais la foudre n'avait osé frapper l'arbre qui semblait braver le ciel. Toujours, elle l'avait respecté et celui-ci ne portait nulle marque, nulle cicatrice de blessures reçues au cours des longues années qu'il avait vécues. L'hiver, de formidables tempêtes de neige s'abattaient sur le Vieil Orme comme si elles eussent tenté de l'ensevelir; un froid intense régnait sur la terre, mais l'épaisse carapace du vieux géant le protégeait comme un chaud manteau.

Le soir, au printemps, le Vieil Orme se dressait dans

le ciel bleu avec ses bourgeons verts si fins, qu'ils ressemblaient à des fourmis. Une étoile lointaine luisait au-dessus de l'arbre deux fois centenaire. Puis, la nuit tombait, l'obscurité se faisait, l'orme glissait à l'abîme du ciel devenu noir. Il avait sombré. Il ne restait plus rien. Le Vieil Orme était invisible, il n'y avait plus que du noir, de la nuit.

Le lendemain, le jour se faisait, une longue caravane de nuages noirs s'en allait comme une longue procession suivant un corbillard.

La vie du Vieil Orme était réglée par le cours des saisons. Un jour, cependant, il se produisit un incident qui aurait pu être tragique pour le grand arbre. Un matin d'hiver alors que la neige recouvrait la terre depuis plusieurs jours, un traîneau tiré par deux chevaux apparut dans la campagne toute blanche, se dirigeant vers le Vieil Orme. Arrivé là, trois hommes, La Jambe Croche et deux aides en descendirent, portant avec eux deux haches et une chaîne. Ils tournèrent un moment autour de l'arbre, l'examinant attentivement afin de voir là où il faudrait l'entamer pour le faire tomber au bon endroit. Ils jetèrent sur la neige leurs mitaines de cuir et saisirent leurs haches. Ils allaient se mettre à la besogne, mais juste à ce moment, L'Homme sortit de sa maison et accourut vers eux. Il fit un geste, ordonnant aux bûcherons d'avoir à déposer leurs outils. Puis, il se mit à parler, à gesticuler. Se plaçant à côté d'un piquet de la clôture, il traça avec sa main une ligne imaginaire partant de là et allant à deux piquets plus loin. Cette ligne indiquait clairement que le Vieil Orme se trouvait exactement moitié sur la terre de L'Homme et moitié sur celle de La Jambe Croche. Aucun des deux ne pouvait le réclamer comme sa propriété exclusive, ni l'un

ni l'autre n'avait le droit de l'abattre. L'on discuta encore pendant quelques minutes, puis La Jambe Croche et ses aides remontèrent dans leur traîneau et retournèrent chez eux aussi pauvres qu'ils étaient venus. L'Homme avait sauvé le Vieil Orme. Sans son intervention, il se serait en allé en fumée au cours de l'hiver qui commençait.

Avec L'Homme pour le protéger, le Vieil Orme se sentait en sûreté. Parfois, l'hiver, alors que l'on était encore en pleine nuit noire, il voyait évoluer autour de la maison et des bâtiments une ombre portant un fanal allumé, puis, un peu plus tard, il entendait un son de clochettes et le crissement des patins d'acier d'un traîneau sur la neige durcie et glacée. C'était L'Homme qui partait. A la fin du jour, l'arbre le voyait arriver, revenant d'un lointain voyage avec une lourde charge de troncs d'arbres qui seraient découpés et serviraient à alimenter l'énorme poêle qui réchauffait la maison de L'Homme. Celui-ci préférait aller chercher au loin le bois dont il avait besoin plutôt que de prendre une seule branche du Vieil Orme.

Avec les années, une famille était venue à L'Homme. Six ou sept enfants s'ébattaient, jouaient, couraient autour de la maison. Même, un couple déjà grandis, l'aidaient au champ. Le rude travailleur paraissait content, satisfait.

Un printemps, à l'époque des semailles, La Jambe Croche ne reparut pas dans son champ. A sa place, ce fut un long et maigre personnage toujours suivi d'un chien blanc qui ensemença la terre. Pour le Vieil Orme, il devint Le Chien Blanc comme son prédécesseur avait été La Jambe Croche.

Lorsque l'hiver fut venu, Le Chien Blanc éprouva lui aussi le besoin de se chauffer et il songea au grand arbre

qui se trouvait au bout de son champ et ne lui était d'aucune utilité. Une matinée brumeuse, il s'amena donc avec son fils au trait carré de sa terre muni de tous les outils nécessaires. Sans lambiner aucunement, les deux hommes saisirent leurs haches et, l'un à droite, l'autre à gauche, se mirent à l'oeuvre, entamant la rude écorce et le bois glacé de l'énorme tronc. Sous les coups des deux cognées, de gros copeaux se détachaient de l'arbre et retombaient sur la couche de neige. De la fenêtre de sa cuisine, la compagne de L'Homme les aperçut et courut à la grange avvertir son mari qui était à battre sa récolte de pois. Suivi de son fils, L'Homme se précipita vers le Vieil Orme qui souffrait déjà d'une large entaille. Un ordre durement exprimé amena une halte d'un moment dans la besogne du Chien Blanc qui, se redressant, s'appuya sur son manche de hache en regardant le nouveau venu. Son compagnon, toutefois, continua à bûcher, ignorant complètement l'injonction qui venait d'être faite. Le garçon de L'Homme, solide comme son père, s'avança alors et saisissant le bras du bûcheron le serra si fort que la hache lui échappa des mains. En même temps, il lui faisait signe de l'index de retourner là d'où il était venu. Les deux jeunes hommes s'étaient regardés un moment avec un éclair de défi dans les yeux, mais ni l'un ni l'autre n'avait voulu commencer l'attaque. L'Homme et Le Chien Blanc discutaient, faisant de grands gestes. Ce dernier montrait la clôture qui semblait lui donner le grand arbre vu que celui-ci se trouvait dans la limite de son champ, mais l'autre, comme il avait déjà fait avec La Jambe Croche, montrait de nouveau une ligne imaginaire qui, partant d'un piquet et allant à un autre plus loin, démontrait que cette ligne de partage donnait une moitié de l'arbre à chacun

des deux hommes. Il était évident que la clôture formait une déviation vis-à-vis du Vieil Orme, qu'elle n'avait pu être construite en droite ligne parce que l'arbre faisait obstacle. Finalement, après beaucoup de paroles et de nombreux gestes, Le Chien Blanc était reparti bredouille. Une fois de plus, L'Homme avait sauvé le Vieil Orme de la destruction.

A quelques mois de cette scène, le Vieil Orme vit un matin un grand rassemblement de voitures et de gens devant la maison de L'Homme. Au milieu était un lourd chariot noir. De nombreux visiteurs entraient et sortaient de la demeure familiale, puis quatre hommes portant une longue caisse oblongue descendirent l'escalier et allèrent la déposer dans la grosse voiture. Ensuite, tout le monde partit. Le chariot allait en tête sur la route et les autres véhicules suivaient en une lente procession. Quelques minutes plus tard, un triste son de cloches s'entendit dans la vaste campagne. Ni les jours, ni les mois suivants, le Vieil Orme ne revit L'Homme. Celui-là qui avait ensemencé la terre pendant tant d'années était disparu à jamais. Ses enfants et sa vieille compagne continuèrent cependant de cultiver la ferme, mais, à divers intervalles, ils partaient les uns après les autres. Ils s'en allèrent tous à l'exception de la mère, d'un garçon et de deux filles.

Une jeune fille membre de la famille venait de temps à autre se reposer à l'ombre du Vieil Orme. Elle restait là de longs moments apparemment plongée dans une profonde méditation. Sa figure était grave et son regard était illuminé comme par une merveilleuse vision intérieure. Un jour, elle demeura absorbée dans sa réflexion plus long-

temps que d'habitude. Au moment de partir, elle regarda longuement le vieil arbre qui avait été depuis des mois le témoin de ses absorbantes rêveries puis, de son index, elle traça une ligne horizontale puis une ligne verticale sur l'écorce du titan de la plaine. Puis, comme saisie par une émotion trop forte, elle appuya ses deux mains sur le tronc rugueux comme si elle les eût posées sur les épaules d'un amoureux. Elle s'éloigna ensuite pendant que le Vieil Orme étendait ses rameaux au-dessus de sa tête en un geste de bénédiction. L'amie du Vieil Orme fut des années sans revenir. Lorsqu'elle réapparut, un jour, elle avait un aspect étrange. Elle était entièrement enveloppée dans une ample robe noire qui la couvrait de la tête aux pieds, tandis qu'un bandeau blanc recouvrait son front. Sa visite fut brève. Apparemment, son émotion était trop forte. De nouveau, elle traça sur l'écorce du Vieil Orme le signe symbolique formé de deux lignes croisées. Puis elle s'éloigna en s'essuyant les yeux. Elle ne revint plus. Elle partait. Elle s'en allait où l'appelait sa destinée. C'avait été là son adieu à l'arbre ami.

Quelques jours après la visite de la jeune femme en noir, le Vieil Orme en reçut une autre d'un genre différent. Vers le soir, arriva à lui un vagabond las, exténué, épuisé. Rendu au pied de l'arbre, il se laissa choir sur le sol, enleva ses vieux souliers aux semelles percées, ses chaussettes qui n'étaient plus que des trous, s'étendit sur l'herbe et appuyant sa tête sur une racine surplombante qui lui servait d'oreiller, il ferma les yeux et plongea dans le sommeil. Pendant la nuit, il se retourna sur lui-même une couple de fois, mais il continua de dormir. Le lendemain matin, le soleil l'éveilla car il lui frappait la figure, mais il mit son chapeau sur ses yeux pour ne pas être ébloui et,

la lourde fatigue qui pesait sur tous ses membres et dans sa tête le fit s'endormir de nouveau. Puis, après la fraîcheur de la nuit, la bonne chaleur du soleil lui faisait du bien. Il s'éveilla à l'heure du dîner, mais comme personne n'était là pour l'inviter à se mettre à table, il se fit violence, imposant silence à sa faim et se rendormit. Comme le soleil baissait à l'occident, il reprit connaissance. Reposé, mais tenaillé par la faim, il se remit debout, puis en marche, mais le ventre vide, se demandant comme tous les errants, comme tous les sans-gîte, où il trouverait une croûte pour soutenir ses forces défaillantes.

Un printemps, il se produisit un événement fantastique, incroyable, extraordinaire, qui confondait l'imagination. Au lieu d'ensemencer leurs terres, les habitants de la région entassaient leurs meubles dans des voitures, et poussant leurs bestiaux et autres animaux devant eux, s'en allaient avec leurs familles. Ils revenaient ensuite et démolissaient leurs maisons, leurs granges, leurs bâtiments, arrachaient même les clôtures, chargeaient ensuite les planches, les poutres, le bois, les matériaux, tout ce qui leur appartenait dans des charrettes et reprenaient la route. Puis partis, on ne les revoyait plus. C'était une destruction complète. Un vent de démence semblait souffler sur le pays. Le Vieil Orme n'y comprenait rien. "Ils sont devenus fous", se disait-il à lui-même.

Tous ces gens si paisibles, travailleurs, économes qui, depuis tant d'années avaient cultivé le sol, avaient élevé une famille, dévastaient maintenant les fermes sur lesquelles ils avaient vécu en paix, détruisaient les maisons construites par leurs pères au prix de grands sacrifices. "Ils sont fous; ils ont perdu la tête", se répétait le Vieil

Orme témoin de cet incompréhensible désastre. Des rangs entiers étaient anéantis, étaient devenus déserts. Les habitants avaient disparu avec leurs familles. Ils avaient fui, emportant leurs possessions. C'était une épouvantable catastrophe, un exode comme en rapporte l'Ancien Testament.

Vinrent ensuite des équipes de terrassiers qui, avec de formidables machines, renversèrent les solides maisons en pierre vieilles de cent cinquante ans, qui avaient abrité cinq ou six générations, qui rasèrent les fondations, les solages des autres bâtiments. Les engins d'une forme colossale nivelaient le sol. Les travailleurs abattaient les vergers, les grands arbres qui avaient ombragé les demeures des habitants ou qui bordaient les routes. Ce n'était pas des ruines que l'on voyait, c'était un pays perdu.

Pendant des mois, ce furent ensuite de gigantesques travaux comme on en n'avait jamais vu auparavant dans la contrée. Des vingtaines d'hommes conduisaient d'énormes et puissantes pelles mécaniques, fouillaient le sol, le creusaient sur une immense étendue et allaient déposer la terre sur deux lignes parallèles, distantes de plus d'un mille, construisant deux remparts de terre de trente à quarante pieds d'épaisseur et de plus de quinze de hauteur. Jour et nuit, les monstres d'acier, conduits par des experts, nivelaient le sol et ne laissaient plus trace des champs, des routes, des maisons, des bâtiments, des vergers. Ils entassaient la terre sur les remparts que l'on élevait des deux côtés de cette immense artère. Puis, un jour, l'eau se mit à couler dans cette tranchée fantastique. Tout un lac et ses tributaires se déversaient dans ce canal, submergeant la vaste étendue qui, jusqu'à ces derniers temps, avait été une prospère région agricole où toute une population vivait

une vie heureuse. Tout le paysage était changé, bouleversé comme par un effroyable cataclysme. L'eau courait sur une longue route et allait s'engouffrer dans d'immenses constructions fort compliquées où elle était convertie en force, en énergie, en électricité, puis elle allait se jeter dans le grand fleuve. Le Vieil Orme ne comprenait rien à ces travaux. La science des hommes il ne la connaissait pas et jamais il ne pourrait comprendre ce qu'est une centrale hydro-électrique. Il ne pouvait supposer que cet effroyable bouleversement pourrait rendre plus facile les tâches des travailleurs, qu'elle pourrait rendre leur vie plus aisée, plus confortable. Les pouvoirs hydrauliques étaient pour lui un mystère incompréhensible.

Une seule maison était restée debout dans toute la région, celle qu'avait habitée L'Homme autrefois, celle qui se trouvait la plus rapprochée du Vieil Orme. Non seulement la demeure familiale subsistait encore, mais elle continuait d'être habitée et, chaque jour, l'arbre pouvait voir la vieille femme qui, il y avait bien des années, était arrivée là jeune épouse et qui, âgée maintenant, continuait de vivre sous le même toit avec l'un de ses fils et l'une de ses filles. Ceux-ci, contrairement à leurs voisins qui avaient fui, vaquaient comme à l'ordinaire à leurs occupations. Eux ne paraissaient pas troublés par tout ce bouleversement. Le Vieil Orme non plus ne bougeait pas de son site. Il s'élevait juste en dehors de la zone de destruction.

Puis, voilà qu'un matin, les trois derniers habitants partirent à leur tour. Un étranger était entré dans la maison, avait discuté avec ses occupants et, au bout de quelque temps, il était sorti satisfait, l'air triomphant et il avait

lancé un ordre. Alors, comme les derniers tenanciers du coin de terre montaient en hâte en voiture avec leurs meubles, un énorme bélier en fer fonça sur leur remise, la culbutant, la démolissant. Une heure plus tard, la maison avait le même sort. L'oeuvre de destruction était maintenant complète. Désormais, le Vieil Orme ne voyait plus qu'un spectacle d'infinie désolation.

Du temps s'écoula. Le Vieil Orme se dressait solitaire dans la campagne bouleversée, méconnaissable. Il ne contemplait plus que la voûte du ciel et la vaste nappe d'eau qui coulait lentement à côté de lui. Le sort l'avait favorisé, car il se trouvait à moins de cent pieds de la région condamnée et détruite. L'énorme rempart de terre qui retenait l'eau dans l'immense canal le touchait presque. Le hasard l'avait sauvé du cataclysme. Mais la chance ne dure pas toujours. Et voilà qu'un matin, un puissant camion traînant une solide remorque apparut dans la campagne, se dirigeant tout droit vers le Vieil Orme. Arrivé près de l'arbre, trois hommes à faces patibulaires, vêtus de vestons de cuir et coiffés de casquettes, sautèrent à bas de la voiture. Profitant de la confusion créée dans le pays par la nouvelle situation et du règne de maraude, de rapine et de pillage qui se pratiquait impunément, ils exerçaient leur triste métier. Tout de suite, ils se mirent à l'oeuvre et avec leurs haches s'attaquèrent au Vieil Orme. En quelques minutes, ils eurent pratiqué une large entaille dans le tronc géant. Ils installèrent ensuite une scie mécanique aux longues dents acérées et la mirent en mouvement. Avec un vrombissement tragique, elle mordit dans le bois qu'elle déchirait avec une espèce de rage. Les hachures rejaillissaient de chaque côté de l'arbre. Avec

un féroce grondement, la scie rongea l'énorme tronc. On aurait pu croire que l'arbre était à la torture et que le cri que l'on entendait était une sourde plainte arrachée par la douleur, mais tel n'était pas le cas, car le Vieil Orme, grand et puissant, était courageux et brave et il endurait stoïquement la terrible morsure de l'acier qui produisait une plainte tragique, douloureuse, angoissante. L'un des hommes guidait l'instrument qui tournait, tournait, faisant entendre son sinistre gémissement. La sciure s'amoncelait de chaque côté de l'arbre. Les minutes s'écoulaient et la blessure du Vieil Orme devenait de plus en plus profonde. Toujours l'on entendait le grincement des dents d'acier qui mordaient furieusement la chair de l'arbre, rongeaient ses fibres, sa substance, cette substance sortie du sol et qui, avec l'aide du soleil et de la pluie, était devenue, avec les années, le grand arbre qui, pendant si longtemps, avait dominé toute la région. Sans arrêt, la scie aux longues dents acérées faisait entendre un crissement déchirant. C'était comme si l'arbre eût hurlé de douleur à sentir sa chair déchiquetée par l'instrument de torture auquel il était soumis. Le martyr du Vieil Orme dura longtemps. La scie continuait de mordre rageusement, mais l'énorme tronc fait d'un grain dur, serré, était résistant. Les trois hommes aux faces patibulaires regardaient le grand arbre. Soudain, ils entendirent un craquement qui indiquait que sa fin était proche. La scie continua son oeuvre. Puis, une minute plus tard, l'arbre pencha pendant quelques secondes et, avec un fracas épouvantable, il s'abattit lourdement sur le sol avec une force telle qu'on aurait cru que la terre tremblait. Le Vieil Orme qui pendant plus de deux cents ans avait dominé toute la région gisait sans vie sur le sol herbu. Il était mort.

Alors, les barbares, les vandales, les voleurs, les sacrilèges, qui l'avaient tué se mirent activement à l'oeuvre. Avec leurs haches et la scie mécanique ils l'ébranchèrent, le coupèrent en tronçons, le débitèrent, le dépecèrent et, avec de grands efforts et d'affreux jurements, le chargèrent dans leur camion et dans la remorque.

A l'endroit où, il y avait quelques heures, s'élevait le Vieil Orme, il ne restait plus qu'un amoncellement de branches et une énorme souche qui faisait songer à un étrange monument funéraire.

Les assassins du Vieil Orme sautèrent dans leur camion et s'éloignèrent avec leur butin. A ce moment, la pluie se mit à tomber. Elle semblait pleurer la mort du Vieil Orme.

Deux rencontres

L'ON ETAIT à la mi-septembre. La température était agréable et chacun s'efforçait de goûter le charme de l'été qui finissait. En entrant dans la salle des pas perdus de la gare Windsor, M. Damien Landry constata avec une vive satisfaction que le train qu'il devait prendre pour se rendre à sa maison de campagne n'était pas encore parti. Au gros cadran accroché à une poutre en fer du plafond, il était 5 h. 14 et le départ se faisait à 5 h. 15. Il respira profondément se sentant soulagé de l'incertitude dans laquelle il s'était trouvé en venant. Un visiteur bavard l'avait retenu à son bureau et il n'avait réussi à s'échapper qu'au tout dernier moment. Sachant maintenant qu'il prendrait son souper à l'heure habituelle et l'esprit en repos, il monta dans le dernier wagon qu'il trouva presque entièrement rempli. Près de l'entrée était une banquette occupée par une grosse, courte et lourde femme qui, dans la place vacante à côté d'elle, avait déposé une valise, un sac, un manteau et autres articles de voyage. Maintenant, s'il y avait une chose qui irritait au plus haut point M. Landry c'était l'égoïsme de ces voyageurs qui, pour ne pas être incommodés, dérangés par un étranger, s'installent comme chez eux et se barricadent pour ainsi dire contre l'intrusion de qui que ce soit. Alors, exaspéré, enragé par ces tactiques de gens qui ne pensent qu'à eux, M. Landry avait

pris pour habitude, lorsqu'il arrivait à la dernière minute, de s'arrêter devant un siège ainsi encombré et de prononcer d'un ton froid : "Excusez", de se tenir là et d'attendre qu'on lui fasse place. Certains voyageurs ou voyageuses le dévisageaient d'un air hostile, regardaient en silence de côté et d'autre devant eux, comme pour indiquer une place libre en avant. Puis devant l'attitude du nouvel arrivant qui ne bougeait pas et attendait qu'on libère la banquette de tout le bagage empilé là, on prenait les articles et, lentement, on les disposait dans le filet du wagon. Souvent, on lançait à M. Landry des regards furieux, mais cela le laissait non seulement complètement indifférent, mais même, il était enchanté de les déranger, de leur causer de l'ennui. Des égoïstes qui ne pensaient qu'à eux ! Cela leur donnerait une leçon.

Sans manifester le moindre mécontentement, la plus légère impatience, la voyageuse prit sa valise, la souleva et tenta de la placer dans le réceptacle au-dessus de sa tête, mais le bagage était lourd et la femme courte. Elle faisait de vigoureux mais vains efforts pour atteindre la cage remplie de portemanteaux, de boîtes et de cartons. M. Landry se tenait droit et immobile à côté de la banquette, attendant. Ce n'est qu'à la troisième tentative que la femme réussit à placer sa mallette. Son manteau fut ensuite déposé sur le dos de son siège, un sac alla rejoindre sa valise et un autre mis sans cérémonie à ses pieds sur le plancher. Le siège était vide. "Merci", fit sèchement M. Landry qui s'assit à côté de la grosse et courte femme s'attendant à voir apparaître un signe de mauvaise humeur sur sa figure épaisse et charnue. Il l'observait du coin de l'oeil, mais rien ne parut, rien ne put lui faire voir une apparence de ressentiment. Il était presque désappointé.

Non, cette femme n'était pas comme tout le monde. Comme affaiblie par le rude effort qu'elle venait de fournir, la voyageuse reposait dans son coin et ne bougeait plus. Avec son volumineux bagage, apparemment qu'elle devait venir d'assez loin. Le train roulait dans la campagne. Des voyageurs lisaient leurs journaux, quelques-uns causaient entre eux, d'autres regardaient au dehors et un bon nombre se tenaient silencieux, attendant avec impatience le moment de descendre, de rentrer chez eux.

A une couple de reprises, la grosse femme jeta un regard du côté de M. Landry.

— Je vous dis que c'est fatigant de voyager dans cette région, fit-elle soudain en s'adressant à son voisin, et j'ai bien hâte d'être rendue chez moi.

Surpris par cet essai de conversation, alors qu'il se serait plutôt attendu à d'amers reproches pour son manque de galanterie, M. Landry parut s'intéresser à cette remarque.

— Vous venez de loin ? questionna-t-il.

— Oh, d'un petit village d'en bas de Québec, pas même un village, une lointaine campagne. Nous sommes parties ce matin, mais nous avons pris un train local qui a arrêté à plus de trente stations. Ensuite, à Montréal, nous avons dû changer et il me semble que nous n'allons pas plus vite. Nous stoppons à toutes les dix ou quinze minutes. Nous n'arriverons pas chez nous avant minuit.

— Vous dites "nous", remarqua M. Landry. Etes-vous avec votre mari ?

— Non. Je suis veuve. Mon mari est mort il y a dix ans. Je suis avec une amie, veuve également, Mme Annie Burton. Elle est là, de l'autre côté du wagon.

Et M. Landry aperçut une autre femme courte, vêtue de noir, mais moins forte que sa voisine et entourée elle aussi de valises et de mallettes.

— Et où vous rendez-vous ? interrogea encore M. Landry.

— A Syracuse. Je demeure à Syracuse. J'ai toujours vécu là. Cet été, je me sentais fatiguée, sans entrain, je reconnaissais que j'avais besoin d'un peu de distraction, besoin de changement d'air et j'ai trouvé un coin perdu dans le Québec. J'ai décidé mon amie à m'accompagner. Nous avons vécu là un mois non seulement agréable, mais inoubliable et nous nous promettons bien d'y aller de nouveau l'an prochain et peut-être chaque année. Nous retournons chez nous reposées, satisfaites, rajeunies si j'ose dire. Ce séjour à la campagne nous a fait un bien énorme. La vie nous paraît maintenant plus belle, plus colorée.

Et la grosse, lourde et courte femme continua de décrire l'existence bucolique, la vie tranquille de chaque jour avec ses incessantes et agréables découvertes de la vie rurale, des moeurs de la campagne et du spectacle de la nature. Chaque jour, apportait de nouvelles joies, de calmes joies bien certainement. Elle n'en attendait pas d'autres. La terre la ravissait, la charmait. Elle comprenait et appréciait la beauté des plus humbles choses : le chant des oiseaux, le murmure du vent, les fleurs sauvages. Tout l'enchantait. Les beaux jours qu'elle venait de vivre, elle ne les oublierait jamais.

Surpris d'entendre de pareils propos, M. Landry se disait que sa voisine avait passé là des vacances infiniment plus agréables que la plupart de ceux qui s'en vont au bord de la mer, sur des plages fashionables ou dans les grands et luxueux hôtels des places à la mode.

Certainement que la pauvre femme avait été heureuse, très heureuse pendant son séjour sur une ferme lointaine et elle racontait le menu de ses journées avec des termes simples, clairs et débordants d'enthousiasme.

Tout d'abord, M. Landry l'avait écoutée poliment, puis comme elle continuait de parler, de dire tout le contentement qu'elle avait éprouvé, il se trouva intéressé, fortement intéressé, empoigné. Sa voisine parlait lentement, posément, simplement. A l'écouter, on devinait un coeur simple, tendre, sincère, une âme vibrante, et il était évident qu'elle possédait la sagesse, la sagesse qui nous permet d'accepter notre lot sans se plaindre, d'accepter les petites joies qui se présentent, qui s'offrent à nous au hasard des jours, qui embellissent l'existence, qui la parfument si l'on peut dire. Sous son apparence fruste, cette femme possédait un coeur sensible et bon.

M. Landry se sentait tout remué, ravi. Cela était tellement différent de tout ce qu'il entendait chaque jour, où tous les gens qu'il rencontrait ne songeaient qu'à l'argent, aux honneurs, à des plaisirs coûteux et brillants, vides et factices. Le langage de cette grosse et courte femme produisait sur lui une impression extraordinaire. Il l'écoutait, il l'écoutait, et il aurait voulu l'écouter pendant des heures...

Il avait senti jaillir en lui un sentiment d'amitié, d'affection pour cette femme sans charme et sans grâce, pour cette étrangère assise à côté de lui, qu'il n'avait jamais vue une heure auparavant. Elle n'avait aucune distinction extérieure. Sa distinction réelle était dans son esprit et dans son coeur.

Soudain, jetant un coup d'oeil à la fenêtre du wagon, il s'aperçut que le train approchait de la gare où il devait

débarquer. Alors, sous le coup de l'impulsion : "Notre rencontre m'a causé une telle joie que je serais désolé que notre connaissance prenne fin dans une minute. J'aimerais tant vous entendre causer encore. Mais, de toutes façons, je vous demanderais votre nom, votre adresse et la permission de vous écrire avec l'espoir de recevoir quelques mots de réponse de votre part.

La femme commença à fouiller dans son réticule. Mais M. Landry la devança. "Voici", dit-il en lui tendant un petit cahier et un crayon indélébile. Elle les prit, traça deux lignes et lui remit les articles. Il lut : Mme Clara Pierson, 102, 15e rue, Syracuse.

— Merci, merci, prononça-t-il d'un ton ému. Et peut-être nous reverrons-nous.

Le train était arrêté et les voyageurs de la petite localité descendaient. M. Landry les suivit. Il resta immobile sur le quai de la gare et la locomotive traînant sa lourde charge se remit en marche. Comme le dernier wagon passait devant lui, il souleva son chapeau et la femme lui fit de la main un petit signe d'adieu.

Toute cette soirée, assis sur sa véranda et fumant sa cigarette, M. Landry songea à la voyageuse rencontrée dans le train. En imagination il revoyait la grosse, lourde et courte femme, à la figure commune qu'avec un tel sans gêne il avait dérangée dans son installation sur la banquette. Il se représentait son image. Certes, elle n'était guère séduisante, mais sous cette grossière enveloppe battait un coeur noble, généreux, sensible, sous ce front vulgaire habitait un esprit délicat, un front qui était comme le temple de la sagesse.

M. Damien Landry, courtier en assurances, était un homme de cinquante-neuf ans, marié et sans enfants.

Grand et bâti solide avec une figure aux traits réguliers, une épaisse chevelure noire à peine marquée de quelques fils d'argent, il avait vraiment belle apparence. Il jouissait d'une bonne santé et il avait rencontré peu d'épreuves dans la vie. Réellement, le sort l'avait favorisé. Ainsi, il lui avait fait trouver une compagne charmante, aimable, dévouée. C'était une femme jolie, blonde, mince, qui savait, sans faire d'extravagances, s'habiller avec une élégance distinguée. M. et Mme Landry étaient très attachés l'un à l'autre et ils vivaient une vie calme, paisible, exempte d'inquiétudes. Les deux époux n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre, mais le soir de ce jour, M. Landry évita de parler à sa femme de la rencontre qu'il avait faite dans le train. Il savait qu'il lui était impossible d'expliquer l'impression qu'il avait reçue en faisant en même temps un portrait fidèle de la voyageuse. Ce serait incroyable.

M. Landry attendit toute une semaine avant d'écrire à sa nouvelle amie. Il voulait lui laisser le temps de s'installer à nouveau chez elle, de se remettre des fatigues du voyage et de reprendre sa vie régulière. Puis, il lui adressa une courte lettre. "Souvent pendant ces derniers jours", disait-il, "j'ai pensé à l'heureux hasard qui m'a permis de vous rencontrer. Songez donc, si j'étais arrivé une minute plus tard à la gare comme je l'appréhendais, j'aurais manqué mon train, je ne vous aurais jamais connue, j'aurais toujours ignoré votre existence. Vous ne pouvez savoir la joie, le contentement que cette rencontre m'a causés. Vous m'avez révélé une âme simple, vibrante, sensible à toutes les beautés de l'univers. A vous écouter parler, j'ai éprouvé une sensation rare, vous m'avez délivré un message dont je reste encore tout pénétré. Vous m'avez révélé une ma-

nière de voir, de penser que je ne connaissais pas, vous m'avez fait entrevoir des aperçus auxquels je n'avais jamais songé. Votre amitié me sera infiniment précieuse."

Mme Pierson lui répondit quelques jours plus tard. Sa lettre était comme sa conversation, simple, naturelle, sans apprêts, et elle exprimait un sens profond et réaliste de la sagesse.

M. Landry continua d'être charmé.

Une correspondance s'établit entre les deux amis. Mme Pierson racontait les petits faits, les incidents de son existence plutôt solitaire. Elle expliqua qu'elle vivait d'une modeste pension laissée par son mari, ancien employé de chemin de fer. Alors, elle occupait ses loisirs à des travaux d'industrie domestique dont le revenu ajoutait à son mince budget. Chacune de ses lettres était empreinte de philosophie pratique, de philosophie à l'usage des petits et des humbles. M. Landry éprouvait à les lire un plaisir rare. Ces lettres arrivaient au rythme d'une ou deux par mois.

L'été suivant, Mme Pierson et son amie retournèrent à leur petite campagne dans le Québec. Lorsque approcha le terme de leurs vacances, M. Landry écrivit à son amie lui disant qu'il serait heureux de la rencontrer à son arrivée à Montréal et la priant de l'informer de la date et de l'heure de celle-ci. Ce jour-là, M. Landry retrouva deux matrones très heureuses de leur séjour chez le fermier québécois. Elles avaient vécu de belles heures et se sentaient fort reposées. Comprenant que les deux femmes habillées très simplement auraient refusé d'aller manger dans un grand hôtel ou dans un établissement à la mode, M. Landry les amena dans un restaurant italien où l'on servait de bons plats. Mme Pierson et son amie mangèrent avec ap-

pétit et se déclarèrent enchantées de leur repas. Puis, elles reprirent le train pour Syracuse.

L'échange de lettres se continua. Tout au début de cette correspondance, M. Landry voulant éviter toute équivoque, toute fausse idée à son sujet, avait franchement déclaré à son amie qu'il était marié et heureusement marié. Ainsi, la position de chacun était nette et précise.

Depuis quelque temps, M. Landry caressait une idée, un projet : aller rendre visite à son amie à Syracuse. Certes, il n'y avait là rien de coupable, il ne commettait pas d'infidélité à sa femme, car son amitié pour Mme Pierson était toute platonique et il n'avait jamais éprouvé le moindre désir coupable à son sujet. Ce qu'il aimait en elle, c'était ses qualités de coeur et d'esprit, c'était sa simplicité, sa sincérité et ce regard si calme et si clair qu'elle jetait sur la vie, c'était la sagesse dont elle imprégnait toute son existence. Une semaine avant Noël il lui télégraphia donc qu'il irait la voir l'avant dernier dimanche du nouvel an. Il arriva au début de l'après-midi. Les deux amis passèrent quelque temps à causer, puis M. Landry voulut voir la ville en compagnie de Mme Pierson. Pour finir, ils allèrent prendre le souper dans un restaurant hongrois que M. Landry avait remarqué en débarquant du train et où ils firent honneur à un menu différent de l'ordinaire.

M. Landry revint enchanté de son voyage. Il avait trouvé un prétexte pour expliquer à sa femme qu'il devait rencontrer un important client au dehors. En lui-même, il estimait que c'était là un mensonge sans importance vu qu'il n'avait rien à se reprocher.

La correspondance entre les deux amis se continua, stimulée par la visite de M. Landry. Celui-ci conservait dans un coffret les lettres de son amie. Parfois, en les reli-

sant, il se disait à lui-même que c'était là son bréviaire de sagesse.

L'on était au commencement de l'été lorsque Mme Pierson annonça à son correspondant que son amie, Mme Annie Burton, veuve depuis cinq ans, s'était remariée. "Je me demande si elle a agi raisonnablement", ajoutait-elle. "De toute façon, elle ne m'accompagnera pas cette année lorsque je retournerai dans le Québec pour mes vacances. Je le regretterai profondément car c'était une bonne, une véritable amie."

Au milieu de septembre, lorsque Mme Pierson revint de ses vacances annuelles, M. Landry alla à sa rencontre à la gare et l'amena dîner dans le restaurant italien où il l'avait déjà conduite auparavant. Certes, il aurait bien aimé la recevoir chez lui, la présenter à sa femme, mais il se rendait compte que c'était là une chose impossible, irréalisable. Comment sa femme, pourtant intelligente, pourrait-elle comprendre l'amitié de son mari pour cette grosse, lourde et courte personne, pour ce paquet de chair sans grâce et sans beauté ? Ç'aurait été une scène burlesque. Elle aurait éclaté de rire au nez de son mari, lui aurait dit qu'il était toqué : elle l'aurait taquiné, agacé et se serait moqué de lui de la belle façon. Peut-être se serait-elle même imaginé que cette femme était un monstre de luxure qui, par quelque formidable et satanique volupté aurait envoûté son mari. Peut-être même la brouille serait-elle survenue entre le mari et la femme. Alors, cette année-là et les autres qui suivirent, il l'amenait au restaurant italien où ils mangeaient en paix en causant. Dans les environs du nouvel an, M. Landry retournait également à Syracuse rendre visite à sa fidèle amie. Ces visites et les lettres étaient ce que M. Landry nommait son Jardin secret. Per-

sonne autre n'était au courant de cette douce, calme et pure amitié. C'était là un sentiment infiniment doux qui colorait les jours monotones de son existence. Sa femme n'eut jamais aucun soupçon au sujet de ces voyages qui, bien qu'ils fussent secrets, étaient bien innocents, n'avaient rien de répréhensible. Treize années s'écoulèrent ainsi, puis, la femme de M. Landry mourut subitement une nuit. Le pauvre homme se trouva très malheureux car il avait eu une compagne admirable et il avait vécu avec elle une vie de félicité et de bonheur. Il la pleura amèrement, la regretta profondément et, pendant quelque temps, se sentit tout désespéré. Il se trouvait veuf à soixante-douze ans.

M. Landry annonça la triste nouvelle à son amie qui sut trouver de sages paroles pour le reconforter dans son malheur.

A l'approche de Noël, M. Landry retourna à Syracuse voir son amie. En vérité, il avait rudement besoin de consolation car la mort de sa femme l'avait fort affecté et il se sentait terriblement déprimé. Mme Pierson se montra tendre, maternelle, pour ainsi dire. Lorsqu'elle parlait, elle exprimait simplement, sincèrement ce qu'il y avait en elle. A de certains moments, M. Landry voyait ses yeux s'humecter. C'était l'émotion, le trop plein de son cœur qui débordait.

Le veuf revint à Montréal. Il songeait à sa femme disparue subitement. Il se sentait perdu dans sa solitude et il était infiniment malheureux. Les lettres débordantes de sympathie de son amie ne parvenaient pas à le consoler, à le soulager. Lourdemment, il endurait sa peine. Puis, après une certaine période, son esprit et son cœur devinrent comme engourdis, insensibles. Il avait cessé d'être misé-

nable, il ne souffrait plus; il n'espérait rien, ne souhaitait rien. Tout en lui était inerte, rien ne l'intéressait; il vivait par routine, par habitude. C'était une vie végétative. Il y a comme cela des heures dans la vie où rien ne saurait nous émouvoir, nous troubler. C'est la brute qui vit sans penser.

Peu à peu cependant, ses esprits reprirent le dessus et il revint à lui, mais sa grande douleur était calmée, finie. Simplement, il réalisait pleinement qu'il était désormais seul dans la vie et cela lui était très pénible. Il allait manger au restaurant où il ne trouvait rien de bon et il considérait cela détestable de sortir ainsi. C'était un tel changement avec ses habitudes d'autrefois. Il songeait à son amie qui, elle aussi, menait une vie solitaire à Syracuse, mais elle, au moins, n'avait pas à sortir pour prendre ses repas. Elle se les préparait elle-même. Ainsi, il fut amené à penser que ce serait bon d'être près d'elle, de vivre à côté d'elle qui était la douceur, la bonté et la sagesse même. Ce serait sûrement une excellente compagne. Dans ses rêveries, il évitait le mot mariage car il avait toujours dans l'imagination l'image de cette grosse, lourde et courte femme à la figure commune.

Dans le passé, il avait eu honte de la présenter à sa femme. Jamais il n'en avait eu le courage. S'il l'épousait maintenant pourrait-il jamais inviter un ami chez lui? A cette pensée, il restait tout figé, se sentant incapable de répondre affirmativement. Autrefois, sa femme lui aurait éclaté de rire au nez et aujourd'hui, ses amis diraient qu'il avait certainement l'esprit dérangé, qu'il était devenu gâteux. Toutefois, il réalisait que sous sa grossière enveloppe, Mme Pierson cachait un coeur bon, sensible, généreux et qu'elle possédait un esprit supérieur. Mais la crainte des railleries qu'il entendrait sûrement l'empêchait de

prendre une décision. Finalement, un jour il se dit que s'il épousait Mme Pierson, ce serait pour lui qu'il se marierait et que vivant dans une atmosphère heureuse, il n'aurait qu'à renoncer à ses amis s'ils devenaient agaçants. Un soir, en revenant de manger au restaurant, sa décision fut prise. Il épouserait sa vieille amie de Syracuse.

La voyageuse qu'il avait autrefois rencontrée dans le train treize ans auparavant deviendrait sa femme. Sa résolution prise, son esprit retrouva le calme. L'on était au commencement de décembre. M. Landry se dit alors qu'il irait voir son amie à Syracuse et qu'il lui demanderait de finir leurs jours ensemble. Pour lui, sa réponse ne faisait pas de doute. Et ils s'épouseraient avant Noël. Il partit. Contrairement à son habitude, il ne télégraphia pas pour annoncer son arrivée. M. Landry voulait surprendre son amie au milieu de ses occupations journalières. Le train qui l'amenait arriva vers les deux heures de l'après-midi. En entrant, M. Landry trouva son amie au milieu d'une collection de ravissantes poupées qu'elle confectionnait pour un grand magasin de la ville qui les annonçait spécialement dans le journal local. Il y en avait une grande variété : poupées françaises, hollandaises, espagnoles, américaines, indiennes, etc. Toutes étaient habillées avec un art exquis. Il était évident que celle qui les fabriquait était une ouvrière très habile, douée d'un goût très sûr et très fin. Mme Pierson ne montrait jamais aucune coquetterie dans ses robes, dans ses vêtements. Si elle s'habillait très simplement, il n'en était pas de même des poupées qui sortaient de ses mains. Celles-ci devaient plaire au public. Pour elle, elle réalisait pleinement qu'elle était grosse, lourde et courte et que les plus belles toilettes ne pourraient qu'accentuer davantage la masse de ses formes.

Mme Pierson parut toute surprise en apercevant son ami du Canada.

— Vous ne m'aviez pas prévenue de votre visite, remarqua-t-elle en lui tendant la main.

— C'est que je voulais vous surprendre, répondit-il en accentuant le mot surprendre.

— Surprise ou non, vous me faites un très grand plaisir en me rendant visite, déclara la maîtresse de la maison.

Ils s'assirent et se mirent à causer.

— J'ai à vous parler d'une chose importante, mais ce sera pour un peu plus tard, annonça M. Landry.

Les deux amis conversaient depuis une demi-heure environ lorsque le timbre de la porte résonna.

Mme Pierson alla ouvrir.

Et Norah Lovell entra.

C'était un astre qui pénétrait dans la pièce.

Belle grande brune, mince, élancée, fort élégante, la visiteuse apparut telle une merveilleuse vision.

M. Landry fut ébloui.

— C'est mon amie, Mme Lovell, fit Mme Pierson en présentant la ravissante visiteuse à ce dernier.

La jeune femme prit place sur une chaise et se mit à examiner les poupées, portant sur le travail de Mme Pierson une appréciation juste mais très flatteuse.

— Vous êtes une véritable artiste, déclara-t-elle en regardant cette dernière.

Puis, elle se mit à causer. Elle parlait avec une verve étourdissante. Son langage était pittoresque, chatoyant au possible. On sentait que tout ce qu'elle disait était factice,

simplement pour produire de l'effet, mais tout de même, c'était très divertissant, un fin régal pour l'esprit. C'était comme un véritable feu d'artifice et il n'y avait qu'à écouter et à admirer.

Non seulement M. Landry était conquis par la beauté, la grâce, l'élégance de la jeune femme, mais il était émerveillé par sa parole. Il ne voyait plus qu'elle. C'était comme si Mme Pierson eût disparu, se fût effacée. Ah, ce que la pauvre grosse, lourde et courte femme était éclipsée. L'admiration, la sympathie que ressentait M. Landry se lisaient clairement sur sa figure, et Mme Pierson n'eut aucune peine à le comprendre. Le vieil homme était affolé, subjugué par la beauté et le charme de la visiteuse.

Mme Pierson eut à s'absenter un moment de la pièce.

— Ne pourrais-je vous voir ce soir ? demanda M. Landry à la belle et fascinante jeune femme.

— Mais oui, mais oui. Avec plaisir, répondit-elle.

— Nous pourrions prendre le souper ensemble, continua M. Landry.

— Entendu.

— Votre adresse ?

Norah Lovell lui donna un nom de rue et un numéro en le regardant avec un sourire complice.

A ce moment, Mme Pierson revenait dans la salle.

La conversation reprit mollement, mais dix minutes plus tard, Norah Lovell se leva.

— Je me sauve, fit-elle. Je vous souhaite le bonjour à tous deux, ajouta-t-elle en sortant.

Après son départ, il y eut un moment de lourd silence.

— Une bien charmante personne, prononça M. Landry en s'efforçant de prendre un ton détaché.

Mme Pierson avait toutefois compris l'impression produite sur son ami par la jeune femme.

— Oui, très charmante, répliqua-t-elle très simplement.

M. Landry se sentait maintenant gêné, mal à l'aise, avec sa vieille amie. Il était troublé par la nouvelle rencontre qu'il venait de faire et ne savait plus de quoi causer avec Mme Pierson. Leur délicieuse intimité était rompue. Au bout de quelque temps, il se leva à son tour.

— Je me sens fatigué du voyage et je vais aller me reposer, déclara-t-il. Je vous verrai demain.

Mme Pierson comprit ce qui se cachait derrière ces paroles mensongères. Chaque fois que M. Landry était venu lui rendre visite, il l'avait invitée à aller prendre le souper avec lui au restaurant hongrois. Aujourd'hui, il trouvait une pauvre excuse pour s'esquiver.

Comme M. Landry, après avoir endossé son paletot, se préparait à sortir :

— Vous m'avez dit en arrivant que vous vouliez me parler d'une chose importante, quelle est donc cette communication que vous deviez me faire ? interrogea sa vieille amie.

— Une communication importante ? En vérité, ce ne devait pas être un sujet si grave car je l'ai complètement oublié, répondit M. Landry qui se trouvait fort embarrassé. Son amie ne fut pas dupe de ce mensonge. Immédiatement, elle comprit ce qui en était, son intuition de femme lui avait révélé que M. Landry était venu la voir avec l'intention de la demander en mariage, mais qu'il avait changé d'idée en voyant Norah Lovell. C'était là l'un des hasards de la vie, un hasard qui changeait deux destinées.

En sortant de chez sa vieille amie, M. Landry se rendit à l'adresse que lui avait donnée Norah Lovell. Il marchait d'un pas alerte et se sentait gai, fringant, impatient de revoir la séduisante jeune femme dont il avait fait la connaissance une heure auparavant. Celle-ci lui avait complètement fait oublier la fidèle amie d'une douzaine d'années qu'il était venu à Syracuse dans l'intention d'épouser. Mais il avait changé d'idée, ayant trouvé quelqu'un qui, croyait-il, lui convenait mieux.

En plus de son épouse, M. Landry avait rencontré deux femmes dans sa vie, deux femmes absolument différentes qui avaient fait sur lui une profonde impression, l'une par son caractère et l'autre par sa beauté : Clara Pierson, diamant brut dans sa gangue, et Norah Lovell, pierre fausse mais d'un brillant éclat. La première n'était ni belle ni spirituelle. C'était un cœur simple, sincère, aimant, épris des beautés de la nature; la seconde, belle et coquette, raffolant de toilettes et de clinquant, qui étourdissait ses amis par sa verve pétillante.

Sachant qu'elle irait souper dans un établissement fashionable, Norah Lovell avait revêtu une élégante robe de soie noire ornée de passementerie originale, d'un vif éclat.

En l'apercevant, M. Landry, déjà emballé, perdit presque la tête, tant son admiration était grande.

— La chance m'a souri, déclara-t-il. Certes, en venant ici, j'étais loin de m'attendre à rencontrer une femme aussi séduisante que vous.

— Non ? fit Norah Lovell d'un ton moqueur. Vous ne trouvez pas que je ressemble à Mme Pierson ?

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Mme Pierson est une vieille amie sans aucune prétention à la beauté,

mais, en réalité, je crois qu'on ne peut trouver nulle part une femme qui puisse vous être comparée.

— Vous attendez-vous à me faire souper de flatteries et de compliments ? questionna Norah Lovell d'un ton blagueur.

— Non, certes, et croyez bien que j'ai hâte d'être vu en votre compagnie. Je suis certain que je vais faire bien des jaloux. Nous allons à l'Hôtel Lincoln, n'est-ce pas ?

— Très bien, à l'Hôtel Lincoln.

L'entrée de M. Landry, cet homme aux cheveux gris, en compagnie de la jeune beauté qu'était Norah Lovell fit sensation parmi l'élégante société réunie dans la grande salle de l'hôtel.

Se sentant admirée, celle-ci se montra fort coquette.

— Certes, il y en a beaucoup ici qui voudraient être à ma place, fit M. Landry. C'est ma bonne fortune pour un soir.

— Décidément, vous êtes trop flatteur, répliqua sa jeune amie.

— Ah ! je suis sincère et je voudrais que cette soirée ne prenne jamais fin.

— Qu'entendez-vous dire par là ? demanda Norah Lovell.

— Je veux dire que je voudrais toujours vivre à vos côtés. Quel bonheur ce serait d'avoir une femme comme vous !

— Est-ce une demande en mariage que vous me faites-là ?

— Si je ne suis pas trop audacieux, comprenez-le ainsi.

— Ah, mon cher ami, vous allez vite en besogne. Mais je peux aussi prendre une décision rapide. J'accepte votre offre.

— Enchanté. Dans ce cas, nous n'allons pas nous attarder à des bagatelles. Si vous voulez, après le souper, nous irons voir un prêtre et nous le déciderons à nous marier demain matin.

— C'est très bien. J'en connais un, le Rev. Ambrose Deery.

— Nous irons le voir dans un moment.

— Maintenant, mon cher ami, je vais vous entretenir un moment d'une chose sérieuse et importante, pour moi du moins. J'ai un peu l'expérience de la vie. Les hommes ne sont pas immortels. J'ai été mariée une fois et mon mari est mort. Vous êtes plus âgé que moi et, selon les lois ordinaires des choses, vous partirez avant moi. Je consens à lier ma vie à la vôtre, mais je voudrais le faire sans appréhensions. Je veux dire qu'advenant votre décès, mon existence soit assurée pour quelques années, pour un certain temps. Que pouvez-vous faire pour éloigner de moi les inquiétudes quant à l'avenir ?

— Bien, je possède à Montréal une maison d'une valeur de quinze mille dollars que je vous céderais et j'ai aussi des valeurs industrielles qui me donnent un bon rendement, et qui deviendraient vôtres à ma mort.

— Et quel est le chiffre de ces valeurs ? interrogea Norah Lovell.

— Environ vingt mille dollars.

— Me sachant ainsi protégée, nous irons tout à l'heure voir un notaire qui rédigera un contrat, puis nous irons rendre visite au Rev. Ambrose Deery.

Ainsi fut fait.

Le lendemain matin, M. Landry, qui avait obtenu la veille les dispenses de bans voulues, épousait dans l'église St. Matthew's la ravissante Norah Lovell.

Après la cérémonie du mariage, les nouveaux époux allèrent prendre le déjeuner à l'Hôtel Lincoln où ils avaient soupé la veille.

Tout fier, tout heureux, M. Landry regardait sa radieuse épouse et se disait que cette jeune femme au sourire charmeur illuminerait les années de sa vieillesse.

— Maintenant, il faut que j'aie dire adieu à Mme Pierson, fit M. Landry en sortant de table.

— Il faut ? interrogea la jeune femme sur un ton d'ironie.

— Je ne puis m'en dispenser, répondit le mari. Un simple devoir de politesse.

— Allez, mon ami, je ne vous retiens pas. Saluez-là de ma part. Pendant ce temps, je vais faire ma valise.

Et M. Landry sortit. Certes, il était un peu gêné d'apprendre à sa vieille amie la nouvelle de son mariage. Sûrement que c'était une corvée, mais comme il l'avait dit, il ne pouvait l'éviter. Il n'était pas encore dix heures lorsqu'il sonna à sa porte.

— Hé bien, vous êtes-vous reposé ? Vous sentez-vous mieux ? Vous étiez bien fatigué hier soir. Vous aviez besoin de repos, disiez-vous.

— Ah oui, je suis reposé et j'ai fait de la besogne depuis. Je me suis marié ce matin et je pars maintenant en voyage de noces.

M. Landry avait défilé ces phrases comme une litanie pour se débarrasser d'un coup de ce qu'il avait à dire.

Surprise, Mme Pierson resta un moment silencieuse.

— Je n'ai pas besoin de vous demander le nom de la personne que vous avez épousée. Je le devine. C'est une bien jolie femme et je vous souhaite beaucoup de bonheur.

En elle-même elle songeait à son amie d'autrefois, Mme Burton avec qui elle avait passé quelques vacances autrefois dans la petite campagne de Québec, qui s'était remariée et qui était maintenant bien malheureuse.

— Et vous partez en voyage de noces ?

— Oui. Nous allons passer quelques jours à Ausable Chasm puis nous nous rendrons à Montréal.

Mme Pierson regardait son vieil ami. Elle songeait aux événements imprévus qui venaient de se produire. Bien sûr qu'elle n'était pas jalouse. Elle continuerait de faire sa petite vie, la petite vie qu'elle menait depuis qu'elle était devenue veuve, il y avait près de vingt-cinq ans. Elle avait appris à connaître les petites joies qui se présentent, à les apprécier, à les goûter et elle était satisfaite de ces petits bonheurs. Mais lui, le pauvre homme qui, moins de vingt-quatre heures après avoir rencontré une inconnue s'était lié avec elle pour la vie. Ah, le pauvre homme !

Ils se regardaient en silence.

— Bonjour. Je ne vous oublierai jamais, fit M. Landry en serrant la main de Mme Pierson.

— Je penserai encore à vous, répondit l'amie.

M. Landry franchit pour la dernière fois le seuil de cette maison où il était venu chaque année depuis l'époque où il avait rencontré la voyageuse dans le train qui la ramenait à Syracuse.

"Une pénible tâche de finie", se disait-il soulagé en se dirigeant d'un pas léger vers l'Hôtel Lincoln où l'attendait sa séduisante jeune femme. Il ne pensait plus qu'à l'avenir. Le jardin secret qui l'avait tant charmé jadis,

cette aventure sans suite qui avait embelli tant de ses jours était maintenant une chose oubliée; c'était un jardin déserté, abandonné, et le bréviaire de sagesse qu'il avait passé tant d'heures agréables à lire et à relire, était soudain devenu une inutile paperasse. Il la brûlerait à son retour.

Dans sa petite maison, la vieille amie, sans grâce et sans beauté, au coeur tendre, simple et bon, resterait désormais solitaire. L'homme qui lui avait témoigné une fidèle sympathie avait soudain uni son sort à une autre femme. Elle ne le reverrait plus.

A l'hôtel, M. Landry avait rejoint sa jeune épouse. Ils se rendirent à la gare et montèrent dans le train qui démarra un moment plus tard. Alors, avec ses soixante-treize ans, ses cheveux gris, ses illusions et sa jeune et séduisante épouse, M. Landry s'en allait vers sa problématique destinée...

Le billet de loterie

GEDEON MURAS était employé depuis trente-sept ans à la fonderie de poêles située aux confins du village de Lafayette. Il était maintenant âgé de cinquante-six ans. C'était un homme sobre, fruste, économe, régi par des habitudes régulières. Toujours, il avait vécu très simplement. Il travaillait le jour, prenait son souper le soir, faisait la prière, se couchait, enfourchait sa femelle et dormait. Il recommençait le lendemain.

Le père Gédéon avait pris femme à vingt-deux ans et avait trois garçons, les deux plus vieux mariés et le plus jeune célibataire. Pascal, l'aîné, était plombier; Onésime, le cadet, était aide-boulangier, et Grégoire travaillait dans une brasserie à la ville, mais habitait avec son père, se rendant à sa besogne et en revenant matin et soir par autobus. En ménageant ses sous, le père s'était fait construire une modeste maison en bois. Le plombier occupait depuis des années le logis voisin mais il était à loyer. Onésime demeurait à l'autre bout du village.

Depuis leur première jeunesse, alors que les fils avaient commencé à gagner quelques piastres, le père qui ne dépensait jamais un sou inutilement leur avait souvent répété : Ne gaspillez pas votre argent. L'argent, c'est bien commode. On en a toujours besoin et il arrive des moments où il en faut absolument. Tâchez d'en mettre de côté pour

ce jour-là. Lui, le père, avait non seulement sa maison à lui, mais il avait aussi un montant de trois mille piastres en banque, déposé là régulièrement, par petites sommes. Ainsi, il se sentait protégé. S'il tombait malade, s'il était forcé d'aller à l'hôpital, il était certain de pourvoir aux frais. Il aurait voulu que ses enfants fassent comme lui. Les fils, toutefois, n'étaient pas comme le père et dépendaient tout ce qu'ils gagnaient. Certes, ils aimaient bien l'argent, mais pour tout ce qu'il procure.

Or, un jour que le père Gédéon était entré au petit magasin où, depuis des années, il achetait chaque semaine sa demi-livre de tabac, le marchand, après lui avoir remis le paquet habituel enveloppé dans un papier bleu, lui demanda d'un ton jovial :

— Vous n'aimeriez pas ça, faire fortune ?

— Comment ça, faire fortune ?

— Vous n'achèteriez pas un billet de loterie par hasard ? Si vous gagniez vous pourriez dételer et vous reposer le reste de vos jours.

— Ben, tu me connais, répondit Gédéon, moi je ne prends jamais de risques. Lorsque je dépense cinquante sous, je veux avoir pour cinquante sous de marchandise et lorsque je dépose une piastre sur ton comptoir je veux recevoir quelque chose de la valeur d'une piastre. Je ne jette pas mon argent, il est trop dur à gagner.

— Bon, bon, c'est très bien, fit le marchand, je vous offrais un billet parce que vous êtes un vieux client et que je serais content de vous voir gagner \$10,000, \$25,000 ou \$100,000, mais je ne suis pas embarrassé pour le vendre. Un autre l'achètera et recevra peut-être un beau montant. Il pourra se reposer, s'acheter une automobile, se promener,

tandis que vous continuerez de travailler et de suer dans votre fonderie. Vous savez, on dit que la Fortune frappe une fois à votre porte, mais il faut la reconnaître, lui ouvrir et la laisser entrer.

Le vieux Gédéon souriait avec une expression incrédule.

— J'en ai une douzaine à disposer, continuait le marchand, et c'est bien mon impression que l'un des acheteurs viendra me remercier un jour de lui avoir vendu le billet et qu'il me glissera en même temps un beau dix piastres dans la main. Dans une semaine, il ne m'en restera plus un seul et il sera trop tard pour vous si vous changiez d'idée.

Le père Gédéon regardait le billet que le marchand tenait en main.

— Combien le vendez-vous ce billet ? demanda-t-il d'un ton désintéressé.

— C'est deux piastres et demie.

— C'est cher.

— Si je vous vendais pour vingt-cinq sous un billet d'une petite loterie vous pourriez gagner dix piastres ou cent piastres, mais cette loterie, une loterie sur une grande course de chevaux, peut vous faire gagner cent mille piastres. Alors, le billet se vend plus cher. Mais je ne veux pas vous arracher votre argent, continua le marchand en remettant le billet dans une boîte. C'est un autre qui aura la chance.

— Ben, pour une fois dans ma vie, je vais risquer mon argent, déclara le vieux Gédéon soudain décidé. Et fouillant dans sa poche, il en sortit la somme demandée qu'il remit au vendeur.

— Bonne chance ! fit celui-ci en déposant l'argent

dans sa caisse. J'espère que vous viendrez me remercier de vous avoir vendu ce billet.

Alors, l'autre sortit, le cerveau un peu chatouillé par l'idée de l'aventure dans laquelle il s'embarquait.

Arrivé chez lui, il ouvrit la pendule et déposa le billet dans le fond de la caisse. "Personne ne viendra le voler là", se dit-il à lui-même.

Des semaines s'écoulèrent puis, un jour, les journaux annoncèrent que dix-sept Canadiens détenaient des numéros chanceux dans la course sur le résultat de laquelle reposait la loterie. Là-dessus, le père Gédéon, si calme d'ordinaire, qui n'avait jamais éprouvé de fortes émotions dans toute sa vie, devint tout excité. C'était comme s'il s'éveillait soudain après avoir dormi pendant toutes les années qu'il avait été sur la terre. Il alla s'informer auprès du marchand, mais celui-ci ne savait rien. Là-bas, de l'autre côté de l'océan, on connaissait les numéros des billets placés sur chacun des chevaux qui participaient à la course, mais celle-ci n'était pas encore disputée. Les trois garçons aussi étaient enfiévrés. Si leur père gagnait, sûrement qu'ils auraient leur part du gâteau.

Puis, la nouvelle éclata. Le père Gédéon décrochait une somme de quarante mille piastres. Son cheval s'était classé deuxième. Il était le plus fort gagnant au Canada dans la course. D'autres recevaient vingt mille, dix mille, quinze cents piastres.

Ce fut un beau jour, un grand jour que celui où le vieux Gédéon Muras reçut ses quarante mille piastres. Pendant trente-sept ans, il avait peiné et sué à sa fonderie et il n'avait réussi qu'à se mettre trois mille piastres de côté. Et ce qu'il lui en avait pourri des chemises sur le dos pendant ces longues années. Puis dire que tout à coup,

sans avoir travaillé une heure pour cela, il lui arrivait comme ça quarante mille piastres d'un bloc. C'était incroyable, mais vrai quand même. Du jour au lendemain, de pauvre ouvrier qu'il était, il était devenu un homme important, au moins aussi important que le maire et le curé.

Tout le monde disait que c'était un homme chanceux et tout le monde l'enviait. Lui-même se considérait bien chanceux. Mais ni les villageois ni le père Gédéon ne connaissaient l'avenir. Il y a parfois des chances bien trompeuses, bien décevantes, qui sont un funeste cadeau de la destinée.

Désormais assuré de vivre dans l'aisance le reste de ses jours, Gédéon Muras ne retourna à la fonderie où s'était passée presque toute sa vie que pour retirer les quatre jours de salaire qui lui étaient dus. Dorénavant, il voulait vivre en rentier, vivre en paix. Ses illusions furent de courte durée. Trois jours après que l'argent eut été déposé à la banque, Pascal, l'aîné des garçons, entra chez son père après le souper et se mit à parler de sa boutique de plombier. Il faisait bien, disait-il et il était satisfait, mais s'il joignait à son atelier un magasin de réfrigérateurs, de poêles électriques et autres appareils de ce genre, le chiffre de ses affaires doublerait. Emma, sa femme, pourrait s'occuper du commerce lorsqu'il serait à travailler au dehors. Pour réaliser cette entreprise, il aurait besoin de cinq mille piastres. "Alors", fit-il en terminant son histoire, "vous pourriez peut-être me prêter la somme. Je vous la rendrais à raison de mille piastres par année."

Le vieux avait patiemment écouté son fils sans l'interrompre.

— Combien t'es-tu mis de côté depuis que tu es établi à ton compte ? demanda-t-il.

— Oh, j'ai vécu, répondit timidement Pascal.

— Ben, vous dépenserez mon argent quand je serai mort, déclara d'un ton décisif le père Gédéon.

Pascal retourna chez lui quelques minutes plus tard, fort désappointé.

Puis, ce fut Onésime qui annonça à son père que le boulanger pour qui il travaillait songeait à se retirer d'affaires, étant malade et ayant suffisamment d'économies pour vivre. "Si je pouvais acheter ce commerce ce serait une belle occasion pour m'établir", assura-t-il, "et si vous pouviez m'aider un peu..."

— Combien mettrais-tu toi-même dans l'affaire ? questionna le père.

— Je ne peux rien mettre moi-même. Vous comprenez, je suis à salaire et pour arriver à vivre, j'ai dépensé tout ce que je gagnais.

— Lorsque je serai parti, tu achèteras le commerce que tu voudras. Pas avant.

Ce n'est pas un père bien généreux, se disaient les fils. Leurs femmes aussi étaient extrêmement désappointées. Le vieil avare !

Un soir, au souper, Grégoire lança soudain : "Avec votre argent, vous devriez vous acheter une automobile. Vous pourriez vous promener, voir du pays. Vous n'êtes jamais sorti de votre paroisse. Il y a bien de beaux endroits à voir.

— Puis, si j'achetais une automobile, me la prêterais-tu quelques fois ? répondit ironiquement le vieux qui avait deviné l'intention de son fils.

La conversation finit là. Le vieux voulait garder ses quarante mille piastres.

Comme bien on pense, des gens de l'endroit allèrent le voir, lui demandant de leur prêter diverses sommes pour construire une maison, un garage, acheter un camion. Plusieurs lui proposèrent de le prendre comme associé dans un commerce.

— Mon argent est placé, répondait le vieux Gédéon.

— C'est un dur, déclaraient les quémandeurs déçus.

Maintenant que les gens savaient qu'il n'y avait rien à tirer du vieux, ils le boudaient, lui faisaient grise mine.

Ça, ça lui était bien indifférent.

Puis, le malheur s'abattit sur le vieil homme devenu riche. Sa femme qui depuis longtemps souffrait d'une maladie de cœur, mourut subitement une nuit. Ça, c'était un mauvais coup du sort. Une compagne dévouée et capable qui s'en allait. La maison était bien vide. Puis, il fallait absolument quelqu'un pour cuire les repas et entretenir la maison. Pascal offrit alors à son père de le prendre en pension chez lui. "Vous pourriez alors louer votre maison", ajouta-t-il.

— Je veux rester chez moi et mourir chez moi, déclara le père qui comprenait parfaitement que cette offre était intéressée et que le fils ferait de nouvelles instances pour lui arracher de l'argent.

Alors, le vieux se mit à chercher et il songea à Sophie Parent, veuve de cinquante ans, sans enfants, qui menait une bien petite vie dans sa vieille maison en faisant de menus travaux et en cultivant son jardin. Il l'alla voir et lui offrit de la prendre à son service à raison de quarante piastres par mois. La veuve Parent vint donc s'installer chez le vieux Gédéon. Elle préparait les repas pour le vieil

homme et pour Grégoire qui continuait de voyager chaque jour à la ville.

La compagne de près de quarante ans était disparue, mais l'on s'arrangeait quand même. La vie continuait.

Mais Pascal qui était voisin de son père, et sa femme avaient l'oeil sur celui-ci et sur la veuve. Le fils avait échoué dans sa tentative pour arracher cinq mille piastres à son père, mais il ne voulait pas qu'une veuve vienne décrocher le magot.

— Le monde jase, remarqua le fils à son père un soir comme celui-ci fumait sa pipe sur la véranda de sa maison.

— Le monde jase ? Qu'est-ce qu'on a à jaser ?

— Ben, c'est à cause de Sophie, répondit Pascal. Le monde trouve que ce n'est pas convenable de vivre comme vous faites avec une veuve. Vous savez, il y a bien des mauvaises langues ici comme partout ailleurs.

— Laisse jaser, répondit laconiquement Gédéon Muras.

Les gens pouvaient bien parler. Faut bien qu'ils parlent de quelque chose, mais il était indépendant, il n'avait pas besoin d'eux et il se moquait du qu'en dirait-on. Tout de même, le vieux rapporta le propos à Grégoire au souper.

— Ben, écoutez, fit le fils. Je vais vous proposer quelque chose et si cela vous convient, nous allons arranger ça et les gens n'auront plus rien à dire. Depuis quelque temps déjà, je songe à me marier. Je connais à la ville une jolie et gentille jeune fille. Si je l'épousais, au lieu de me louer un logis à Montréal, je continuerais de demeurer ici et Elise, elle se nomme Elise Bauly, pourrait tenir la maison à la place de Sophie. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Et tu crois que je pourrais m'accorder avec elle ? Une fille de la ville et un vieux de la campagne c'est tellement différent.

— Oui. Bien certain. Elise est une fille très aimable et elle est habituée à voir beaucoup de gens et elle s'entend avec tout le monde. Lorsque vous la connaîtrez, vous serez enchanté d'elle et vous regretterez de ne pas l'avoir rencontrée plus tôt et vous ne voudrez plus vous en séparer.

— Puis, quand comptes-tu te marier ?

— Ben, vous comprenez, nous n'avons pas arrêté de date parce que, quand on n'a pas d'argent et qu'il faut louer une maison, la meubler, voir aux autres dépenses, ça retarde bien des plans, bien des projets, mais en venant ici, ça simplifierait énormément les choses. Alors, je crois que nous pourrions nous marier dans un mois.

— Alors, on va garder Mme Parent jusqu'au mariage ?

— Ben, vous savez, Elise pourrait venir s'installer ici dès maintenant. Elle prendrait charge de la maison et vous auriez l'occasion de faire sa connaissance avant le mariage.

— Qu'est-ce qu'elle fait Elise à la ville ?

— Elle est serveuse dans un restaurant. C'est comme ça que je l'ai connue. Je vais dîner là chaque midi. Elle m'a plu dès la première fois que je l'ai vue.

— C'est une bonne fille ?

— Une vraie bonne fille. Autrement, je ne l'épouserai pas.

— Alors, c'est une chose entendue. Amène-là ici. Elle remplacera Mme Parent et dans un mois elle deviendra ma bru.

Pour être véridique, il faut dire que Grégoire avait un peu flatté le portrait en parlant d'Elise. Certes, au phy-

sique, c'était une belle fille, une grande blonde aux formes agréables, mais au moral, c'était un peu différent. Elise n'avait pas de parents, elle était seule au monde. Il lui fallait se débattre, il lui fallait gagner sa vie, et comme c'était dur par moments, elle s'était débarrassée de bien des scrupules. Les principes, la vertu, c'est du luxe, c'est bon pour les riches, pensait-elle. Alors, elle acceptait tout ce qui se présentait. Elle avait de nombreux admirateurs et avait accordé ses faveurs à la plupart d'entre eux. Elle n'était pas sévère et Grégoire le savait et avait été à même d'apprécier ses charmes.

Depuis quelque temps, ils étaient devenus plus attachés l'un à l'autre. Pendant des mois, Grégoire avait été seulement l'un de ceux qui se partageaient le plaisir de passer quelques heures avec elle, mais il était survenu quelque chose qui les avait rapprochés.

Le lendemain du jour où le père Gédéon avait reçu la nouvelle de sa bonne fortune et que les journaux avaient publié son portrait avec une entrevue, Grégoire assuré de faire sensation était allé s'asseoir à sa place habituelle au restaurant. Alors, comme Elise déposait devant lui une assiette remplie de soupe aux tomates, il lui avait tendu une découpe de journal avec l'image de son paternel.

— Tiens, regarde, avait-il dit. C'est le portrait de mon père.

La fille avait jeté sur le papier un regard indifférent.

— Est-ce qu'il est mort ? Est-ce qu'il a été arrêté ? avait-elle demandé.

— Tu es folle, avait répondu le garçon. Regarde. Il a gagné \$40,000 à la loterie.

Alors, la fille avait pris le lambeau de journal, avait regardé avec intérêt la physionomie du personnage.

— Il paraît pas vieux ton père, avait-elle remarqué. Alors, il a gagné quarante mille piastres. Et combien qu'il t'a donné ?

— Il ne m'a rien donné encore, mais ça viendra sûrement.

La fille avait paru désappointée.

— C'est dommage. Tu aurais pu t'acheter une belle automobile et nous aurions pu faire de jolies promenades.

Puis, elle s'était éloignée pour aller prendre la commande d'un nouveau client.

Le soir, toutefois, elle avait repensé au garçon dont le père avait gagné quarante mille piastres et elle s'était dit qu'elle aurait peut-être dû se montrer plus aimable, car on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Grégoire avait été enchanté de voir le lendemain qu'Elise paraissait lui témoigner plus d'attention. Contrairement à ce qu'il avait déclaré à son père, il ne lui avait jamais parlé de mariage, mais il lui en parlerait demain et il avait bon espoir d'être accepté. Elise fut toute surprise lorsque Grégoire lui fit la demande lorsqu'il alla prendre son dîner.

— Alors, faudrait aller vivre à la campagne ? Qu'est-ce que ça me donnerait à moi ?

— Ben, tu comprends, le père serait tout de suite conquis et il ne nous refuserait rien. Je ne dis pas qu'il nous donnerait comme ça les quarante mille piastres en entrant, mais nous en recevriions sûrement une bonne partie.

— Tu penses qu'il nous en donnerait la moitié ?

— Pas en nous mariant, mais ça viendrait.

— S'il ne nous donne rien, je te laisse.

— Alors, on se marie ?

— Puisque tu le veux.

Et Elise Bauly, la fiancée de Grégoire, fit son entrée dans la maison du père Gédéon.

La trame du destin se nouait.

Au lieu d'à de joyeuses noces, ce fut à des funérailles qu'on assista.

Un soir, Grégoire, selon son habitude, revenait de son travail en autobus. Il rapportait pour sa future un joli kimono en soie bleue qu'il avait aperçu dans la montre d'un grand magasin et qu'il avait immédiatement acheté. Dans trois minutes, il serait chez son père et il retrouverait Elise. L'on avait eu du retard en route et le chauffeur s'efforçait de reprendre le temps perdu. Dans le détour conduisant au pont qui traverse la rivière et mène au village, par on ne sait quelle malchance ou maladresse, il perdit le contrôle de sa machine. En entrant sur le pont, la lourde voiture heurta le garde-fou, l'enfonça, passa à travers et, d'une grande hauteur, plongea dans douze pieds d'eau. Un vrai désastre. Onze des voyageurs furent tués ou se noyèrent. Une dizaine d'autres furent blessés. Grégoire était au nombre des morts.

Au retour des funérailles, Elise paraissait bien abattue. Après le dîner, le père Gédéon l'aperçut qui ramassait ses effets et faisait sa malle.

— Vous ne songez pas à partir ? lui demanda-t-il.

— Que voulez-vous que je fasse ? Votre fils est mort. J'ai une robe de noces, mais pas de mari. Il faut maintenant que je travaille, que je gagne ma vie. Puis, je ne puis porter le deuil éternellement. Faudra que je me marie un jour. C'est la vie, n'est-ce pas ? Alors...

— Restez quelques jours. Prenez des petites vacances pour vous remettre. Vous en avez besoin. Il sera toujours temps de retourner à la ville.

— Vous avez raison. Vous savez, cette mort-là m'a complètement démolie, déseparée. Vous comprenez, on avait fait des plans, et puis soudain, tout croule. C'est bien cruel.

Des jours passèrent.

Dans la maison, Elise vaquait aux légers travaux du ménage. Elle était vêtue d'une robe bleue qui s'alliait admirablement à sa beauté de blonde. Assis dans une berceuse, le père Gédéon l'observait silencieusement. Elle allait et venait apparemment inconsciente des regards posés sur elle, qui la suivaient, épiaient ses moindres mouvements. Le vieux, on ne pouvait savoir ce qu'il pensait, ce qu'il éprouvait, car son visage était comme un masque qui ne reflète rien des émotions intérieures. Soudain, la fille qui venait d'enlever son tablier, s'arrêta près de lui et lui posa doucement la main sur l'épaule. Elle fut un moment sans parler. Un ardent flot de sang parcourut toute la charpente du vieil homme. Alors, la main reposant toujours sur l'épaule et le regardant : "Vous devriez bien me donner cinq cents piastres", dit-elle d'une voix câline. Aie ! On voulait lui arracher une partie de son argent. Mais la main pesait toujours légèrement sur son épaule et la fille le regardait avec un sourire enjôleur. Brusquement, il se leva, l'étreignit à pleins bras, pressa ses seins à travers sa robe de cotonnade.

— Viens ! dit-il d'une voix étranglée, en l'entraînant vers sa chambre.

Les femmes attisent les vieux pour leur arracher leur argent. Parfois la tâche est difficile, mais elles y parviennent presque toujours.

Ce fut Emma, la femme de Pascal, qui jeta l'alarme. Un soir, après le souper, au lieu de desservir la table et de faire la vaisselle, selon son habitude, elle resta assise à sa place, la figure mauvaise. Soudain, elle déclara : "Tu sais, mon vieux, l'argent de ton père, j'ai bien peur que nous n'en voyions jamais la couleur, même après sa mort.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda son mari devenant tout inquiet.

— Je veux dire ceci : C'est qu'Elise, cette petite grue que Grégoire avait amenée de la ville est en train d'appriivoiser ton père, qu'elle est en train de le mettre à sa main et qu'il ne serait pas étonnant qu'elle l'amène à se faire épouser et, bien entendu, à se faire donner son argent. Je suis presque certaine que nous sommes en train de nous faire jouer par cette petite rusée. Dans ce cas, ce sera peut-être et probablement pour nous, adieu à l'héritage. Ton père a refusé de te prêter cinq mille piastres, mais crains pas, cette ambitieuse a sûrement trouvé le moyen de se faire donner un bon morceau du gâteau. Elle connaît les bons moyens.

Elle était amère, jalouse, violente, furieuse.

— Sur quoi te bases-tu pour prédire ces calamités ? interrogea Pascal.

— Ben, tu sais, j'ai pensé à ça tout de suite après la mort de Pascal. Lorsque j'ai vu qu'elle restait ici, dans ce petit village, à tenir la maison d'un vieux, au lieu de retourner à la ville où, avec son salaire et ses pourboires elle gagnait deux fois plus qu'ici, j'ai eu des doutes et je me suis dit : Tiens, elle veut mettre la main sur la petite fortune. Alors, depuis ce temps, j'observe. De derrière les volets, je regarde ce qui se passe à côté. Et je sais maintenant que ton père est fou de cette fille-là. Il la couve et ne la quitte

pas un instant des yeux. Si elle sort en avant de la maison, il est de suite rendu sur la véranda pour voir ce qu'elle fait et, si elle va dans la cour, il ouvre aussitôt la porte et regarde. Mais ce qui m'a fait voir que la situation est grave, c'est lorsque j'ai constaté que la fenêtre de la chambre d'Elise ne s'éclaire plus le soir. Sa chambre est de notre côté, du côté ouest. Dès les premiers temps de son arrivée et comme du temps de la veuve Parent, je voyais la lumière s'allumer vers huit heures, mais depuis dix jours, la fenêtre reste noire. Pas besoin d'être un génie pour comprendre ce qui se passe. Elise couche dans la chambre de ton père. Bien sûr qu'elle va se faire marier, c'est-à-dire qu'elle va marier les quarante mille piastres.

Devant cette écrasante révélation qui ruinait toutes ses ambitions, Pascal fut pris d'une rage incontrôlable.

— Ah ! c'est ainsi. Ben, elle l'aura pas l'argent. Ça, je te le jure. Je ne sais ce que je ferai pour empêcher ça, mais je l'empêcherai.

Et ce disant, il lança un grand coup de poing sur la table.

— La petite intrigante ! Le vieux fou ! s'exclama-t-il en frappant un autre furieux coup de poing.

A un ou deux jours de là, les deux brus du père Gédéon, Emma, femme de Pascal, et Mariette, femme d'Onésime, discutaient de la présence d'Elise dans la maison du vieux.

— Ben sûr qu'elle va nous chiper l'argent, affirma Emma. Tu sais, ces filles de la ville, c'est prêt à tout, ça recule devant rien pour arracher l'argent. Tu lis ça tous les jours dans le journal.

— C'est une chance que Grégoire soit mort, déclarait Mariette. J'te dis qu'on en aurait eu une belle-soeur !

— Ça va être pire. Elle va devenir notre belle-mère dans quelque temps, riposta Emma.

— Ben, tu sais, c'est difficile de la condamner, affirma Mariette après un silence. Moi, tu sais, je suis une femme honnête, mais si j'étais à sa place, je ne sais trop ce que je ferais. Vrai, quarante mille piastres, c'est une somme. Ça pousse fort.

— J'te comprends pas ! j'te comprends pas ! déclara Emma, avec une expression scandalisée.

Quatre jours plus tard, comme Pascal arrivait de son travail et se dirigeait vers sa porte, il aperçut Euclide Lombard, le voisin de droite de son père, livreur de gazoline local, qui se dirigeait vers ce dernier, assis et fumant sa pipe devant sa maison.

Pascal l'entendit qui disait d'un ton de colère : "Ça fait déjà six fois, M. Muras, que je vous ai dit de garder votre chien chez vous. On dirait qu'il veut me narguer en venant déposer son fumier sur mon terrain. Moi, je n'en garde pas de chien pour ne pas avoir à enlever leurs saletés et je ne veux pas enlever celles du chien du voisin. Je vous ai déjà averti et c'est toujours la même chose. Il est temps que ça finisse.

— Pourquoi ne fermez-vous pas votre barrière ? Ce serait un moyen bien simple pour que mon chien n'aille pas chez vous, répondit d'un ton calme le père Gédéon.

— Il faut que je sorte et que j'entre avec mon camion et je ne suis pas pour descendre de ma voiture et y remonter pour ouvrir ou fermer la barrière. C'est à vous à garder votre chien. Je suis fatigué de cette manière d'agir.

— Votre barrière est ouverte nuit et jour. Tous les chiens de la rue peuvent pénétrer chez vous quand ils passent. Puis, pouvez-vous dire que c'est mon chien qui

va faire ses besoins chez vous alors qu'il y en a tant d'autres dans le voisinage ?

— Le vôtre, je l'ai vu sur mon terrain à plusieurs reprises et il est le seul que j'ai aperçu chez moi. J'en ai assez d'enlever ses saletés. On dirait que ça vous amuse de le voir agir ainsi. Dans tous les cas, cette chose-là a assez duré et, la prochaine fois que je le vois sur mon terrain, je l'assomme. Vous vous achèterez un autre chien plus propre.

— Ben, si vous assomez mon chien, vous le regretterez amèrement, déclara d'un ton ferme Gédéon Muras.

— Je le regretterai ? Ben, j'ai une grosse envie de vous casser la gueule et de vous la casser tout de suite, éclata Lombard au comble de la colère. Et d'un geste furieux, il arracha son habit, le jeta sur le gazon et il s'avança menaçant vers le vieux Gédéon qui s'était levé de sa chaise depuis un moment.

Les choses tournaient mal.

A ce moment, Pascal qui, du seuil de sa maison avait suivi la scène, accourut comme pour protéger son père. Il se planta devant Lombard.

— Du calme ! du calme ! ordonna-t-il. C'est pas à coups de poing que l'on règle une question comme ça. Allez voir la police, portez plainte et si vous avez raison, mon père devra garder son chien ou s'en défaire.

Lombard était encore furieux, mais au lieu de foncer avec ses poings, il répliqua : "Ce vieux puant-là trouve du plaisir à me voir enlever le fumier de sa sale bête, mais si c'est pas aujourd'hui, il me paiera ça avant longtemps. Oui, il me le paiera et il le paiera cher.

— Vous, rentrez, fit Pascal à son père en le poussant vers sa porte.

Sans répondre, le vieux pénétra chez lui.

Pendant ce temps, Lombard avait ramassé son veston qu'il avait jeté sur l'herbe et sortit du terrain de son voisin.

Au cours de cette altercation, quelques passants entendant des éclats de voix s'étaient arrêtés sur le trottoir, regardant les deux hommes et écoutant leurs répliques.

— Si Pascal n'était pas intervenu, je crois que le vieux Muras aurait reçu une dure râclée, en dépit de ses quarante mille piastres, affirma l'un des spectateurs.

— Ben, c'est peut-être partie remise, fit un autre, car tu l'as entendu, Lombard a dit qu'il lui paierait ça avant longtemps.

Au cours de la soirée, Pascal vit Lombard partir de chez lui en automobile. Dès ce moment, son esprit fut en ébullition. Dans le même temps que le voisin de son père s'éloignait, un de ses cousins s'amena chez lui dans un vieux bazou. L'on ne s'était pas vu depuis quelque temps et les deux hommes causèrent une bonne heure de choses et d'autres. Puis, le visiteur se leva, disant : "Je laisse ma voiture ici et je vais aller dire bonsoir à ton père."

Là-dessus, l'homme sortit.

Dès qu'il fut entré à la maison voisine, Pascal sortit à son tour, alla dans son hangar où il prit un tube en caoutchouc et une vieille chaudière à peinture, vide. Dévisant à la hâte le couvercle du réservoir de l'auto de son cousin, il introduisit dans l'ouverture un bout du tube qu'il tenait à la main et, avec sa bouche, se mit à aspirer fortement à l'autre bout. Lorsque le liquide monta, il déposa le bout dans la vieille chaudière et la gazoline se mit à couler, l'emplissant lentement. Il recueillit ainsi environ

deux pintes d'essence, puis referma le réservoir et courut cacher son récipient dans le hangar.

— Ton père n'a pas l'air de s'embêter, fit le cousin ricaneur, en revenant deux minutes plus tard à son bazou.

— Tu parles ! Il rajeunit, fit Pascal en riant.

Le cousin parti, Pascal rentra chez lui, jeta un coup d'oeil sur la pendule.

— Neuf heures, dit-il. Je suis fatigué. Je vais me coucher.

— Je vais veiller encore un peu, fit sa femme.

— Fais comme tu veux. Moi, j'ai besoin de dormir.

Ce qu'il voulait, Pascal, c'était de penser au plan qu'il avait dans la tête. Il avait vu partir Lombard, il voulait le voir revenir et ensuite...

Il se dévêtit, se mit au lit. En pensée, il faisait une répétition de ce qu'il projetait. Sa femme vint se coucher. Il feignit de dormir afin de ne pas être distrait de ses pensées. L'on ne voyait aucune lumière chez son père. Bien sûr qu'il devait être couché avec Elise. Enfiévré par ce qu'il allait faire, par l'idée qui le hantait, il attendait étendu dans son lit. Dix heures sonnèrent. Sa femme dormait profondément. Il n'avait pas vu revenir Lombard. Il attendit encore, il attendit longtemps. (Tant mieux, cela l'aiderait dans son projet). De temps à autre, des automobiles passaient, mais elles filaient à grande vitesse et il les voyait s'éloigner. Enfin, une voiture parut et Pascal reconnut qu'elle s'arrêtait chez Lombard. Très bien. Il était tard. Les passants sur le trottoir étaient rares et la nuit était noire. Il attendit encore sept ou huit minutes, puis : "C'est le temps", annonça-t-il. Alors, doucement, il se glissa hors du lit. Sa femme dormait toujours. En passant dans la cuisine, il prit quelques allumettes dans une

boîte clouée à la cloison et sortit. A tâtons, il chercha dans le hangar le vieux pot à peinture contenant la gazoline. Personne sur la route. La maison de Lombard était sombre. Bien sûr qu'il devait être couché. S'approchant de la maison de son père, il répandit sur la porte arrière la moitié de l'essence qu'il avait volée au cousin, frotta une allumette sur le perron et la jeta sur le bois qu'il venait d'arroser. Immédiatement, une lueur jaillit, s'éleva. En toute hâte, il se rendit à l'avant, lança le reste de la gazoline dans la porte, frotta dessus une autre allumette enflammée, puis, à toute vitesse, il regagna sa maison, rentra chez lui avec précaution pour ne pas éveiller sa femme et se coucha entre les draps. De la fenêtre de sa chambre, il voyait monter les flammes. Au bout de quelques minutes, il entendit du dehors un grand cri : "Au feu ! Au feu !" C'était un villageois attardé qui jetait l'alarme. Pascal attendit encore un moment. Les flammes s'élevaient à une grande hauteur. Puis de la demeure embrasée, il entendit des clameurs, des appels au secours, des cris de désespoir. Alors, il se leva et sortit recouvert seulement de ses sous-vêtements comme s'il sortait d'un profond sommeil. Comme il s'élançait au dehors, il entendit la pendule qui sonnait onze heures. Déjà, une dizaine de personnes étaient devant la maison en flammes. Et par les fenêtres, on apercevait le père Gédéon qui, incapable de sortir par l'une ou l'autre des deux portes qui étaient des murs de feu, tentait frénétiquement de briser une fenêtre pour s'évader. Mais la tâche était quasi impossible, car les fenêtres de sa maison étaient des fenêtres à guillotine qui s'ouvraient seulement à moitié, de bas en haut, et il fallait une baguette pour maintenir relevée la partie du bas. De plus, à chaque printemps, il posait des moustiquaires à toutes les ouvertures

et elles étaient retenues en place au moyen de crochets. Le charpentier qui les avait fabriquées avait toutefois travaillé trop à la hâte, sans précision et, comme résultat, chaque fois que l'on posait ou enlevait ces moustiquaires, il fallait se servir du marteau pour faire entrer ou sortir les crochets de leur anneau. Le père Gédéon faisait de farouches efforts pour sortir de la maison en flammes, mais il était pris dans un piège d'où il ne pouvait s'échapper. Pendant ce temps, l'on voyait Elise, en robe de nuit, courant désespérément à travers les pièces, cherchant une issue pour s'élancer au dehors. Et l'on entendait ses cris aigus, ses lamentations.

Pendant ce temps, le tocsin de l'église sonnait, appelant les gens à se porter au secours des malheureux qui allaient mourir. Des villageois pleins de bonne volonté étaient arrivés avec des seaux, des chaudières, tiraient de l'eau des puits et la jetaient sur la maison dans un effort dérisoire, semblait-il, pour éteindre l'incendie. La maison était devenue un immense brasier. De l'intérieur, l'on n'entendait plus maintenant que de faibles cris de douleur et de désespoir. Une cinquantaine d'hommes étaient accourus avec une pompe, mais la lutte contre l'élément déchaîné était vaine, stérile. Deux êtres humains périssaient dans cet enfer de flammes.

Les gens regardaient, parlaient, faisaient toutes sortes de commentaires.

— Il n'en a pas joui longtemps de ses quarante mille piastres.

— C'est sûrement un jaloux qui a mis le feu.

— C'est certainement ça, car les deux portes ont flambé en même temps. On lui a enlevé tout moyen de sortir.

— Ça prend des êtres bien barbares, bien méchants, pour agir ainsi.

— Paraît qu'il s'était disputé ce soir avec son voisin.

— Ça me surprendrait que Lombard aurait agi ainsi. Mais tout arrive dans le monde.

La foule toujours grossissante contemplait les flammes qui achevaient de consumer la maison avec ses deux occupants et les rumeurs circulaient, couraient, se répandaient comme les flammes qui avaient dévoré l'habitation. L'un des spectateurs avait été témoin de la querelle qui avait éclaté à l'heure du souper entre le vieux Gédéon et son voisin Lombard et il racontait : "Lombard lui a dit : Tu me paieras ça avant longtemps et tu me le paieras cher."

— Si c'est lui, il n'a pas perdu de temps.

— Jamais, j'aurais cru que Lombard aurait été capable de commettre un acte comme ça.

— Et pourquoi qu'ils se disputaient ?

— C'était au sujet du chien du vieux Gédéon qui allait faire ses besoins sur le gazon de Lombard.

— Ben, si c'est lui, on peut dire qu'il s'est vengé.

La rumeur grandissait, grandissait...

Le lendemain, dans tout le village, il n'était question que de l'incendie de la veille qui avait fait deux morts : le père Gédéon Muras et Elise Baully, l'ancienne fiancée de son fils. Chacun savait que le feu avait été allumé par une main criminelle, car les premiers arrivés devant la maison des victimes avaient constaté que les deux portes, celle de l'avant et celle de l'arrière, flambaient en même temps. Généralement, on rattachait l'incendie à la dispute qui avait eu lieu la veille à l'heure du souper entre le vieux Gédéon et Lombard. L'on semblait considérer ce dernier

comme l'auteur de la tragédie. Les gens passaient et s'arrêtaient devant les ruines de la maison brûlée et ils contemplaient ensuite la demeure voisine, celle de Lombard, comme si elle eût pu leur révéler quelque chose.

La police provinciale informée du crime — pour tout le monde, il y avait eu crime — avait déjà dépêché plusieurs de ses meilleurs hommes sur les lieux. Ceux-ci fouillèrent les débris et, au milieu des cendres encore chaudes, trouvèrent des os calcinés : deux crânes, un fémur, etc., qui devaient être les restes de Muras et d'Elise. Lors de l'enquête du coroner, celui-ci, après avoir interrogé la police et nombre de villageois, rendit le verdict : Morts dans un incendie allumé par une main criminelle inconnue.

Les policiers questionnèrent une foule des habitants du village. Bon nombre ne possédaient pas d'informations directes, mais Philias Dumont qui, le premier, avait aperçu le feu et qui avait donné l'alarme, déclara qu'il avait constaté que les flammes s'élevaient des deux côtés de la maison, que les deux portes brûlaient. Il ajouta qu'il était onze heures moins cinq à ce moment. De son côté, Pascal raconta qu'il avait été éveillé par les cris : "Au feu ! Au feu !" et qu'en sortant du lit, il avait aperçu les flammes qui dévoraient la maison de son père. A ce moment, il avait entendu la pendule qui sonnait onze heures. Dans sa précipitation, il n'avait pas pris le temps d'enfiler un pantalon mais était sorti couvert de ses seuls sous-vêtements. Tout de suite, il avait vu que le feu flambait à l'avant et à l'arrière de la maison. "J'ai eu alors l'impression", déclara-t-il, "que quelqu'un avait jeté du pétrole ou de la gazoline sur les deux portes. Je savais que mon père était à l'intérieur de sa demeure et qu'il allait périr, mais il n'y

avait rien à faire. On ne pouvait entrer à cause des flammes et en plus, j'imagine que suivant l'habitude de tous les jours, les portes devaient être fermées à clé.

Tous les gens interrogés, s'accordèrent à dire que le feu avait dû commencer quelques minutes avant onze heures. Questionné sur ce qu'il savait du feu, Lombard répondit qu'il n'était pas au courant de grand-chose. Ce soir là, il était parti une heure après son souper pour aller voir une connaissance de la paroisse voisine au sujet d'une affaire, et il était resté à causer. Il était revenu chez lui vers onze heures moins dix, s'était couché et s'était endormi. Peu après, cependant, il avait été éveillé par les cris : "Au feu !", mais il était resté couché, sachant que même si tout le village avait travaillé à éteindre les flammes, il n'y aurait pas réussi.

Des témoignages recueillis, il ressortait que le feu avait commencé quelques minutes avant onze heures. Lombard avait reconnu être rentré chez lui une dizaine de minutes avant onze heures et il avait admis qu'il n'y avait pas de feu à ce moment. La conclusion s'imposait : l'incendie avait été allumé entre onze heures moins dix et onze heures. De toute évidence, le feu avait été mis par quelqu'un qui en voulait au père Gédéon. Comme le supposait Pascal, on devait s'être servi de pétrole ou de gazoline pour être sûr que le plan infernal réussirait. Il avait trop bien réussi.

En cherchant dans les ruines encore chaudes pour trouver quelque indice qui pourrait les éclairer, l'un des policiers aperçut dans l'herbe un minuscule objet brillant. Il le ramassa, l'examina curieusement. C'était une pépite d'or qui avait dû être accrochée comme ornement à un bracelet, une chaîne de montre car, au morceau du

précieux métal était fixé un anneau qui devait le retenir à une chaîne. La police interrogea plusieurs villageois au sujet de cette pépite afin de savoir quel était son propriétaire. Quelques-uns en la voyant se rappelèrent l'avoir vue suspendue à la chaîne de montre de Lombard. Questionné, celui-ci reconnut immédiatement que la pépite lui appartenait. Il n'avait pas encore remarqué qu'il l'avait perdue. Il raconta qu'elle lui avait été donnée par un ancien mineur du Klondyke et qu'il l'avait portée depuis une quinzaine d'années attachée à sa chaîne de montre.

Certes, rien ne pouvait prouver que Lombard eût mis le feu, mais bien des circonstances tendaient à le faire supposer. Mais de son côté, il déclarait catégoriquement et énergiquement qu'il ne connaissait rien des origines du feu. Le résultat de l'enquête des policiers parut dans les journaux. Unaniment, tout le village atteignit la conviction que Lombard avait allumé l'incendie. Il était sorti le soir, était revenu à onze heures moins dix alors qu'il n'y avait pas le moindre signe de feu et quelques minutes plus tard, les deux portes de la maison du vieux Gédéon flambaient. Selon toute apparence, on y avait jeté du pétrole ou de la gazoline. Lombard était livreur de gazoline. Rien de plus facile pour lui que de prendre un gallon d'essence dans son camion-citerne et d'arroser les deux portes. Personne ne l'avait vu, il n'y avait pas de preuves directes, mais il y avait bien des circonstances incriminantes.

Deux jours plus tard, et malgré toutes ses protestations d'innocence, Lombard fut arrêté. Comme il n'avait pas fait d'aveu et qu'il n'y avait pas de preuves directes, il fut accusé d'homicide au lieu de meurtre.

L'avocat de la poursuite interrogea l'accusé.

— Le soir du feu, vous vous êtes disputé avec le père Muras et vous avez voulu le battre ?

— Oui, dut admettre Lombard.

— Vous avez dit qu'il vous paierait ça avant longtemps et qu'il le paierait cher ?

— Oui, reconnut encore Lombard, mais vous comprenez, j'étais bien en colère et quand on est fâché, on dit souvent des choses auxquelles on ne pense pas. On se laisse emporter, on peut faire des menaces, mais ce n'est pas sérieux. Ce sont des paroles en l'air. On a besoin de dire quelque chose pour se soulager. Quand j'ai dit ça, je ne projetais rien contre M. Muras.

— Ce sont des paroles en l'air, mais le même soir, la maison de Gédéon Muras a brûlé et le vieux et la jeune fille qui étaient dedans sont morts. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Je peux dire que ce n'est pas moi qui ai fait le coup.

— Avez-vous une idée de la personne qui aurait pu mettre le feu ?

— Non, ça non, je ne connais personne, mais ce n'est pas moi.

— Connaissez-vous quelqu'un qui en voulait à M. Muras ?

— Non, je n'en connais pas.

— Vous dites que ce n'est pas vous qui avez mis le feu, mais les faits sont là. Vous avez voulu le battre, vous avez dit qu'il vous paierait ça avant longtemps. Vous êtes sorti ce soir-là et quand vous êtes arrivé chez vous, suivant votre témoignage, il n'y avait pas de feu, et suivant le témoignage de plusieurs témoins, dix minutes plus tard, la maison de Muras flambait. On avait arrosé les portes

de pétrole ou de gazoline. Vous n'aviez qu'à en prendre une chaudière dans votre camion. Que dites-vous de cela ?

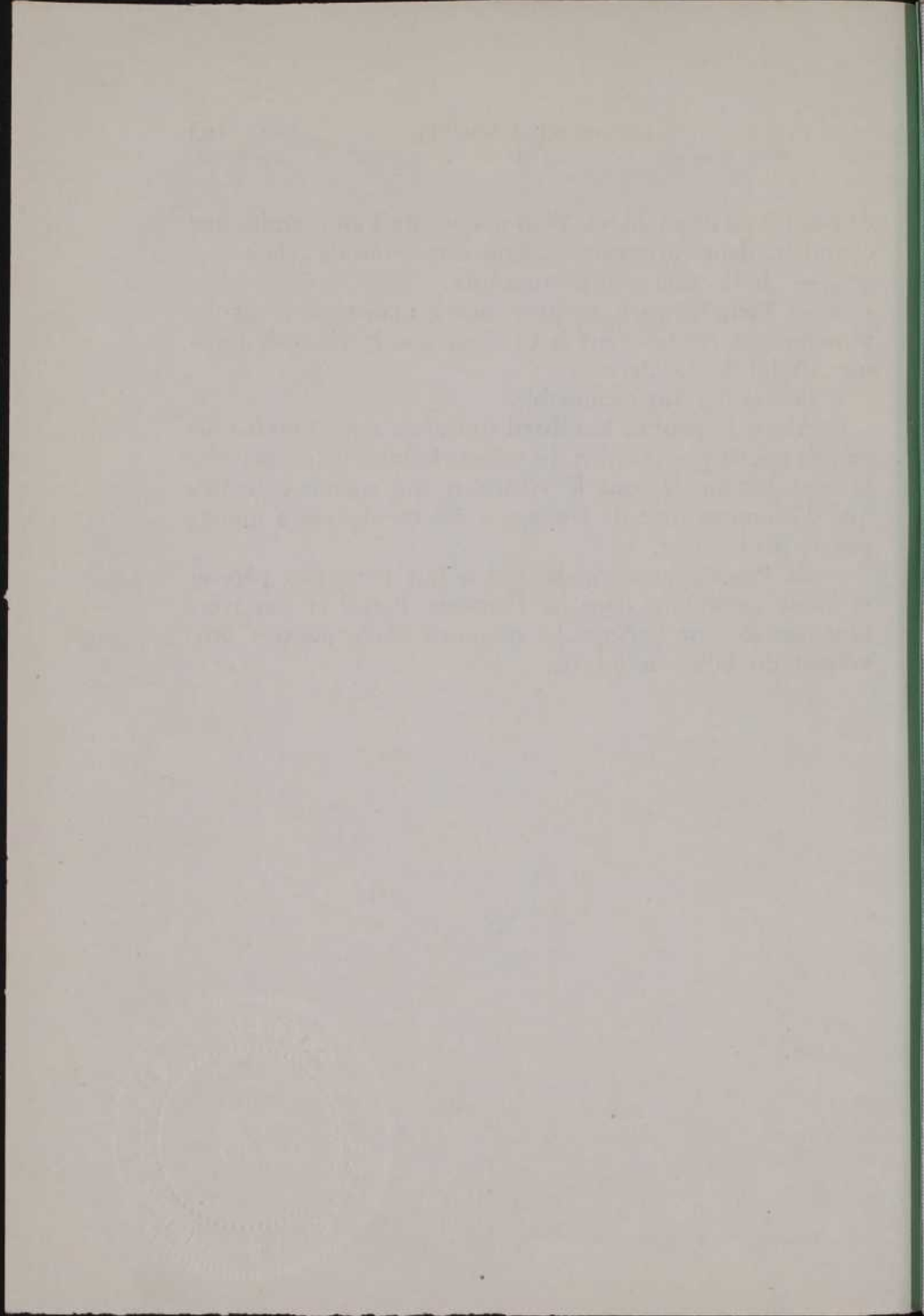
— Je dis que je suis innocent.

— Bien, le jury se prononcera maintenant sur les témoignages rendus dans la cause et que je viens de résumer. A lui de décider.

Le verdict fut : coupable.

Alors, le pauvre Lombard qui avait eu à souffrir les ennuis causés par le chien du voisin, Lombard sur qui pèse la réprobation de tout le village et qui n'était coupable que d'intempérance de langage a été condamné à quinze ans de pénitencier.

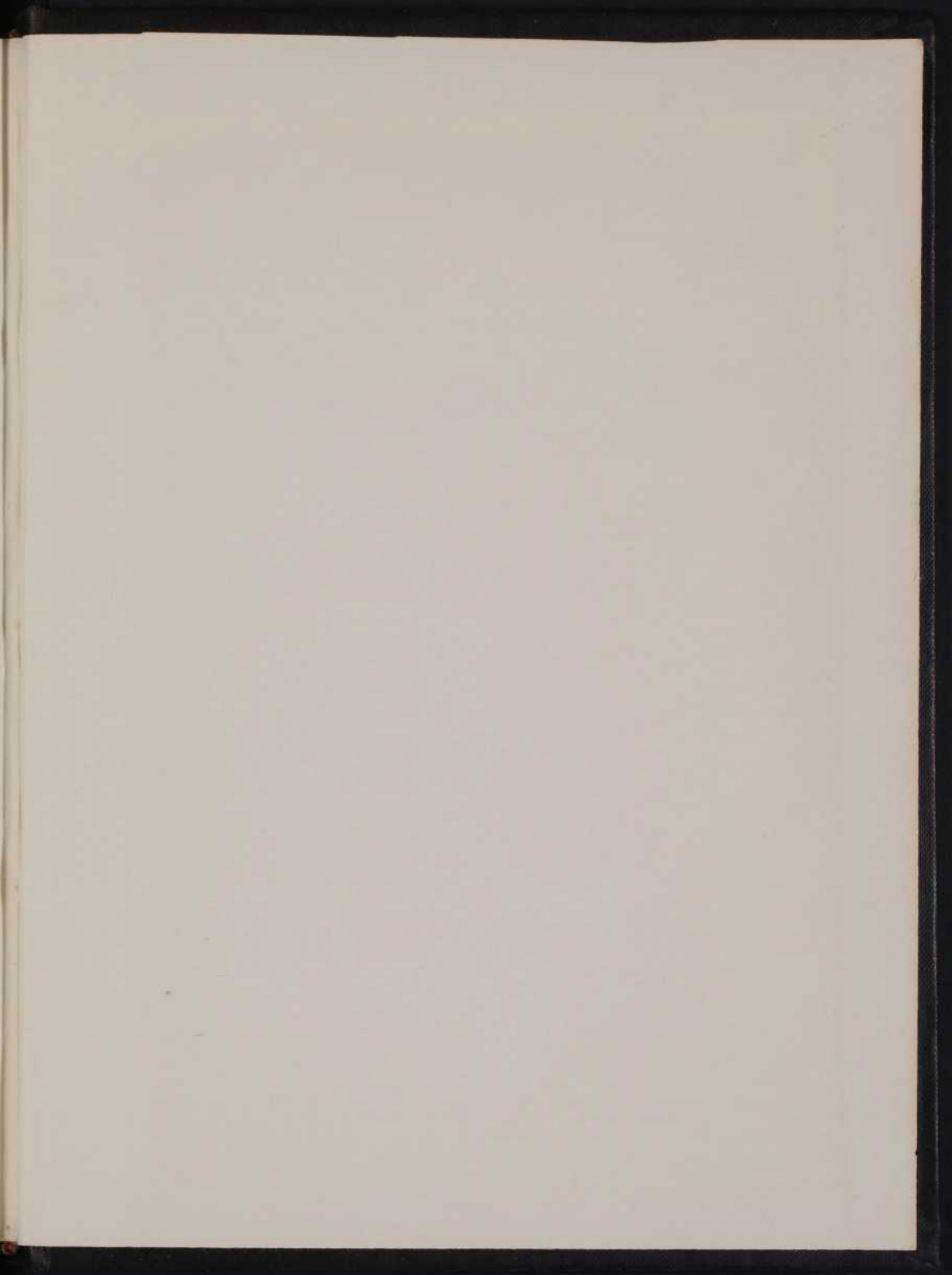
Et Pascal, le parricide, qui a fait périr son père et sa jeune concubine dans les flammes, Pascal et son frère Onésime se sont partagé les quarante mille piastres provenant du billet de loterie.











BNQ



000 417 655

DE
S
L

CU
L
19